

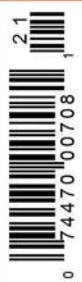
LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

# CAP·AUX·DIAMANTS

ENTRE CONFLITS ET BONNE ENTENTE  
ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES  
AU QUÉBEC



*Carnaval de patinage, patinoire Victoria.  
William Notman.*



21

LA TRIBUNE

# LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS  
CINÉMA  
CRÉATION LITTÉRAIRE  
CULTURE ET SOCIÉTÉ  
HISTOIRE ET PATRIMOINE  
LITTÉRATURE  
THÉÂTRE ET MUSIQUE  
THÉORIES ET ANALYSES

ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC MEDIA | INTER | VIE DES ARTS | ZONE OCCUPÉE  
24 IMAGES | CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES  
BRÈVES LITTÉRAIRES | CONTRE-JOUR | ESTUAIRE | EXIT |  
JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | MÖBIUS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE  
À BÂBORD! | L'ACTION NATIONALE | LIBERTÉ | L'INCONVÉNIENT | NOUVEAU PROJET | NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME |  
QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS  
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE  
LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIVRE D'ICI | LURELU | NUIT BLANCHE | SPIRALE  
CIRCUIT | JEU REVUE DE THÉÂTRE | LES CAHIERS DE LA SQRM  
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERMÉDIALITÉS | TANGENCE | VOIX ET IMAGES

LES REVUES  
CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
**SODEP.QC.CA**

**sodep**  
Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

# VOUS CHERCHEZ UNE EXPÉRIENCE PÉDAGOGIQUE HORS DU COMMUN?

Participez au Forum  
des enseignantes et des  
enseignants sur la démocratie  
parlementaire canadienne.

Date d'échéance  
15 avril 2014



*Le Parlement du Canada.*

[www.parl.gc.ca/profs](http://www.parl.gc.ca/profs)

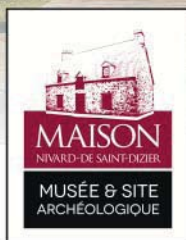


PARLEMENT | PARLIAMENT  
CANADA

**DÉCOUVREZ-LE.**



UN  
FABULEUX  
VOYAGE DANS  
LE TEMPS, AU  
PRÉSENT!

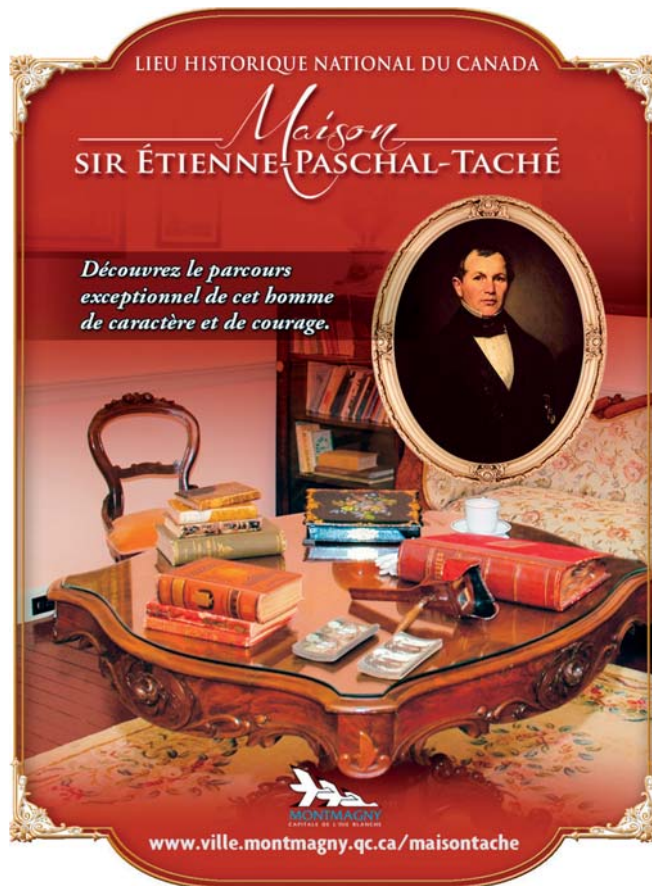


7244, boulevard LaSalle, Verdun (Qc) H4H 1R4  
514 765-7284  
[www.maisonnivard-de-saint-dizier.com](http://www.maisonnivard-de-saint-dizier.com)



Du 16 mai au 11 octobre 2015  
Mercredi au vendredi, 12 h à 17 h  
Samedi et dimanche, 10 h à 17 h

Du 23 juin au 30 août 2015  
Ouvert également les mardis, 12 h à 17 h



LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU CANADA

## Maison SIR ÉTIENNE-PASCHAL-TACHÉ

Découvrez le parcours  
exceptionnel de cet homme  
de caractère et de courage.



[www.ville.montmagny.qc.ca/maisontache](http://www.ville.montmagny.qc.ca/maisontache)



## Société de généalogie de Québec

### Nouveau CÉDÉROM

40 ans d'articles, de chroniques  
et d'informations indexés,  
moteur de recherche

Bon de commande sur le site web  
ou commandez à l'accueil de la SGQ  
40 \$, frais de poste inclus.



Clé USB  
50 \$



L'Ancêtre  
... chez vous

Société de généalogie de Québec  
1974 - 2014

ISBN 978-2-89120-137-8  
#104DVD PC

[www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca)

418 651-9127 sur les heures d'ouverture



AU MUSÉE DE LA CIVILISATION

**TIRÉES PAR LES CHEVAUX**

La collection de voitures  
hippomobiles Paul-Bienvenu

## Une exposition unique!

Admirez de majestueuses calèches, carrioles et traîneaux ayant appartenu à d'illustres hommes d'affaires, politiciens et commerçants.



**MUSÉE DE LA  
CIVILISATION**  
Québec 



PARTENAIRE DE LA PROGRAMMATION

Hôtel officiel



mcq.org

Les Musées de la civilisation sont subventionnés par le ministère de la Culture et des Communications.



Société généalogique  
canadienne-française

## Les forts français en Amérique du Nord



La SGCF vous convie à un colloque dont le thème est ***Les forts français en Amérique du Nord***, au cours duquel cinq conférenciers de prestige développeront divers aspects de cette réalité liés à l'occupation du territoire au temps de la Nouvelle-France. Soyez des nôtres le 26 octobre prochain. Cette activité aura lieu à l'Hôtel Universel situé au 5000 rue Sherbrooke est, à Montréal, Qc. Pour toutes informations supplémentaires, consultez notre site web à : [www.sgcf.com](http://www.sgcf.com)

3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5

Téléphone : 514-527-1010 - Télécopieur : 514-527-0265 - Courriel : [info@sqcf.com](mailto:info@sqcf.com)

**www.sgcf.com**

# CLIN D'OEIL

**GALERIE D'ART  
MONT SAINTE-ANNE**  
1, boulevard du Beau-Pré  
Beaupré  
418 827-4433  
[galeriemontsleanne.com](http://galeriemontsleanne.com)



Giovanni  
Gerometta  
mosaïque  
23" X 37"

GIOVANNI  
peintre et mosaïste  
Gerometta

**MUSÉE BEAULNE**  
96, rue de l'Union  
Coaticook  
819 849-6560  
[museebeaulne.qc.ca](http://museebeaulne.qc.ca)  
[info@museebeaulne.qc.ca](mailto:info@museebeaulne.qc.ca)

Le Musée Beaulne loge dans le Château Norton, une résidence bourgeoise classée monument historique. Des expositions variées y sont présentées tout au long de l'année.



**MAISON  
ALPHONSE-DESJARDINS**  
6, rue du Mont-Marie  
Vieux-Lévis  
418 835-2090, poste 6400  
[desjardins.com/maisonalphonse-desjardins](http://desjardins.com/maisonalphonse-desjardins)

Intérieur ancien (1906)  
\* Nouvelle exposition :  
*L'empreinte d'un couple*  
\* Ouvert toute l'année \* Entrée libre



Société historique Alphonse-Desjardins  
Photographe : Xavier Dachez

**MANOIR MAUVIDE-GENEST**  
1451, chemin Royal  
Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans  
418 829-2630  
[manoirmauvidegenest.com](http://manoirmauvidegenest.com)

Venez découvrir le manoir des manoirs, la résidence de Jean Mauvide, chirurgien et commerçant devenu seigneur en 1752. Pur joyau de la Nouvelle-France, restauré et meublé avec rigueur, le Manoir vous propose son centre d'interprétation sur le régime seigneurial et son potager d'époque.



## complétez votre collection



### Prix des numéros à l'unité

Numéro régulier : 8,50 \$ | Hors série : 11,50 \$  
Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

Pour plus de détails :  
[www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)  
(418) 656-5040

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX DIAMANTS**

Dites donc

Now for a **Dow!**

L'histoire d'une brasserie d'ici  
The Story of a Montréal Brewery

Un pan important du passé industriel et brassicole de la métropole  
Une des grandes entreprises de Montréal et du Québec des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles  
Une histoire riche, des acteurs nombreux, des rebondissements, des campagnes de publicité audacieuses et même la recette de la bière parfaite...

355, rue Peel, Montréal  
[www.etsmtl.ca/expoDow](http://www.etsmtl.ca/expoDow)

Du lundi au vendredi, de 10 h à 17 h  
Entrée libre



Le génie pour l'industrie



POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie  
et d'histoire de Montréal

Montréal

Une exposition produite par l'ÉTS et réalisée par Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal



4



9

## RUBRIQUES

|                                                                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| DE PRÈS ET DE LOIN<br>PARCOURS HISTORIQUES<br>Notre montre Ingersoll                                             | 35 |
| PATRIMOINE<br>La création du premier club de<br>crosse francophone de Québec :<br>reflet des tensions ethniques? | 37 |
| MÉDAILLES<br>Le tricentenaire de Trois-Rivières<br>en 1934                                                       | 39 |
| EXPOSITIONS<br>« L'œil américain »                                                                               | 41 |
| PLACE AUX LIVRES                                                                                                 | 42 |
| LIVRES REÇUS                                                                                                     | 48 |
| AU MUSÉE NATIONAL<br>DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC<br>Les débuts du portrait pho-<br>tographique (2)                  | 50 |
| MÉDIAS DE L'HISTOIRE                                                                                             | 51 |
| NOUVELLES                                                                                                        | 52 |
| JE ME SOUVIENS<br>La guerre de 1812 en 1815 :<br>la guerre malgré la paix!                                       | 53 |
| À VOTRE AGENDA                                                                                                   | 54 |

# SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 121 | Printemps 2015

## ENTRE CONFLITS ET BONNE ENTENTE ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES AU QUÉBEC

|                                                                                                                                     |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| MOT DE PRÉSENTATION<br><i>par Alex Tremblay Lamarche</i>                                                                            | 3  |
| PROCÈS ET CONFLITS LINGUISTIQUES À MONTRÉAL AU DÉBUT<br>DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE<br><i>par Jean-Philippe Garneau</i>              | 4  |
| LA COEXISTENCE DES COMMUNAUTÉS CANADIENNE<br>ET BRITANNIQUE VUE PAR LE MONTREAL HERALD (1837-1839)<br><i>par François Deschamps</i> | 9  |
| LE COLONIALISME BRITANNIQUE DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE VÉCU<br>PAR PAPINEAU<br><i>par Yvan Lamonde</i>                              | 13 |
| LES MARIAGES MIXTES À QUÉBEC DANS LES DEUX DERNIERS<br>TIERS DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE<br><i>par Alex Tremblay Lamarche</i>        | 17 |
| UN LIEU DE RENCONTRE ENTRE DEUX COMMUNAUTÉS<br>LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE À SHERBROOKE<br><i>par Monique Nadeau-Saumier</i>  | 21 |
| L'HÔPITAL JEFFERY HALE : 150 ANS DE RELATIONS<br>INTERETHNIQUES<br><i>par Patrick Donovan</i>                                       | 25 |
| PIERRE HOMIER : APÔTRE DE LA BONNE ENTENTE OU<br>DE LA RECONQUÊTE LINGUISTIQUE DE MONTRÉAL?<br><i>par Harold Bérubé</i>             | 29 |



17



25



*Le Carnaval de patinage, patinoire Victoria.*  
William Notman.

William Notman (1826-1891). *Carnaval de patinage, patinoire Victoria Montréal, QC, 1870*; photographie composite; 137 x 176 cm, N-0000.116.21.1. © Musée McCord.

William Notman, photographe et homme d'affaires (Paisley, Écosse, mars 1826 – novembre 1891, Montréal). Après la faillite de l'entreprise familiale pour laquelle il travaillait en Écosse, Notman immigré au Canada au milieu des années 1850. Il trouve alors du travail chez Ogilvy and Lewis et ouvre un studio de photographie pour occuper les périodes creuses. Cependant, ses activités artistiques prennent rapidement le pas sur son emploi chez Ogilvy and Lewis et il décide de se consacrer à la photographie. En quelques années, son studio devient une adresse incontournable pour les personnalités francophones et anglophones les plus en vue du Canada désireuses de se faire tirer le portrait.

En 1870, Notman est appelé à réaliser sa première grande photographie composite à l'occasion d'un bal sur glace donné en l'honneur du prince Arthur de passage à Montréal pour parfaire sa formation militaire. Puisqu'il est difficile de réunir un grand nombre de

personnes pouvant se tenir immobiles pendant le long temps de pose que requièrent alors les appareils photo, Notman convie tous ceux qui ont l'intention de participer à l'événement à se rendre à son studio munis de leur costume et de leurs patins pour se faire prendre en photo individuellement. Puis, il découpe, regroupe et colle les photographies individuelles sur un fond. Enfin, afin de produire une version colorée de l'image, il la produit sur une grande toile qu'il demande ensuite aux deux artistes les plus talentueux qu'il emploie alors (Henry Sandham et Edward Sharpe) de colorier à l'huile. Bien que ce bal réunisse principalement des notables anglophones, c'est un certain M. Doucet qui reçoit le plus d'éloges pour son costume. En effet, le *Canadian Illustrated News* rapporte que son déguisement de gigantesque tasse de thé avec soucoupe (qu'on peut voir ici au centre de l'image) est parmi ceux ayant le plus attiré l'attention.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

**Conseil d'administration :** Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

**Directeur :** Yves Beaugard.

**Comité de rédaction :** Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay, Brigitte Violette.

**Comité consultatif :** Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

**Révision des textes :** Marie Chabot.

**Publicité et promotion :** Pluri Congrès inc. (450 671-9111).

**Secrétariat et comptabilité :** Josée Alain.

**Service des abonnements :** Josée Alain.

**Site Web et banque d'images :** Jocelyn St-Pierre.

**Conseiller juridique :** Guy Ruel.

**Collaboratrices et collaborateurs :** Yves Beaugard, Mario Béland, Christian Belhumeur-Gross, Julie Beloin, Harold Bérubé, Antoine Blais-Laroche, Johannie Cantin, Myriam Cyr, François Deschamps, Jean Nicolas De Surmont, Patrick Donovan, François Droüin, Jean-Philippe Garneau, Diane Gaudreault, Pascal Huot, Yves Laberge, Yvan Lamonde, Monique Nadeau-Saumier, Serge Pallascio, Denis Racine, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, John Willis.

**Graphisme :** Michaud design

**Impression :** Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

*CAP-AUX-DIAMANTS* remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

**Dépôt légal :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-08-0 (PDF). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. No de la convention 1372165. Port payé à Québec.

**Date de parution :** mars 2015.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Érudit.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca).

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction.

Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

**Correspondance :**

*CAP-AUX-DIAMANTS*

C.P. 26, Haute-Ville,  
Québec (Québec) G1R 4M8

**Administration :** 418 656-5040

**Publicité :** 418 656-5040

**Courriel :** [revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Site Internet :** [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)

**Distribution :** LMPi (informations : 1 800 463-3246).

**Abonnements :** 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Patrimoine  
canadien Canadian  
Heritage

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

VILLE DE  
QUÉBEC

## VERS UNE NOUVELLE HISTOIRE DES RELATIONS ENTRE ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES

Les relations entre anglophones et francophones intéressent les Québécois et les historiens depuis fort longtemps. En effet, dès les lendemains de la Conquête, le gouverneur James Murray doit composer avec une population catholique francophone et adapter l'impérialisme britannique aux réalités locales. Depuis, les rapports entre les deux groupes naviguent entre conflits, tensions, velléités d'assimilation, harmonie, « bonne entente », échanges culturels et isolement. Pourtant, pour bon nombre de Québécois, les relations entre anglophones et francophones se résument à une longue suite de conflits entre les deux groupes et les familles issues de ces deux communautés apparaissent dysfonctionnelles ou aliénées. On n'a qu'à penser à la représentation de la famille du poète Émile Nelligan dans l'opéra éponyme de Michel Tremblay et André Gagnon (1990) pour s'en convaincre. Depuis une vingtaine d'années, toutefois, plusieurs historiens ont montré que les rapports entre anglophones et francophones sont loin d'être toujours aussi disharmonieux que ne l'ont laissé entendre certains pans de l'historiographie et que ne le veulent les perceptions populaires. Sans nier cette base conflictuelle importante et tomber dans le « bonne-ententisme », les travaux actuels cherchent à montrer que la question est beaucoup plus complexe qu'on ne pourrait le croire et qu'elle mérite d'être étudiée sous de multiples angles. Comment les interactions entre ces deux groupes se vivent-elles dans les sphères juridiques, politiques, culturelles, linguistiques et religieuses? Comment ces rapports de force s'expriment-ils au quotidien dans la sphère publique et dans

l'intimité du foyer? Quels impacts ont le genre, la classe sociale et l'appartenance religieuse dans ces relations? Ce sont là des questions faisant l'objet de travaux actuellement et auxquelles *Cap-aux-Diamants* souhaite apporter des éléments de réponse et de débat en offrant à ses lecteurs un vaste panorama sur la question.

Pour ce faire, nous proposons d'abord une série d'articles sur la manière dont ces relations sont vécues dans les sphères judiciaire, politique et identitaire. Jean-Philippe Garneau nous montre ainsi que la justice civile constitue l'un des carrefours interculturels les plus importants de la société bas-canadienne au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que François Deschamps lève le voile sur les tensions entre Britanniques et Canadiens dans les années 1830 en analysant les commentaires éditoriaux du *Montreal Herald*. Yvan Lamonde, quant à lui, s'intéresse à la façon dont le système colonial britannique fut perçu par les Canadiens français en se penchant sur l'exemple de la famille Papineau. Deux articles prouvent ensuite que les rapports de force entre anglophones et francophones sont subtils au sein des élites et que des intérêts de classe communs peuvent supplanter par moments les divisions ethno-linguistiques. Alex Tremblay Lamarche, par exemple, fait état des nombreux liens entre les



Il n'est pas rare de voir élites canadiennes et britanniques se mélanger lors des bals organisés par le gouverneur et les officiers militaires de la colonie au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette aquarelle montre l'une de ces soirées au château Haldimand où réside le gouverneur en chef à cette époque. (George Heriot, *Dance in the Château St. Louis*, 1801, aquarelle sur papier. (Bibliothèque et Archives Canada, MIKAN 2836582).

notables anglo-protestants et franco-catholiques dans la ville de Québec au XIX<sup>e</sup> siècle tandis que Monique Nadeau-Saumier expose comment le désir de se doter d'une bibliothèque publique a emmené les élites anglophones et francophones de Sherbrooke à créer un lieu de sociabilité commun. Enfin, *Cap-aux-Diamants* offre un regard plus contemporain sur la question en proposant un aperçu de la manière dont furent vécues ces relations sur le plan institutionnel et linguistique. Patrick Donovan nous fait voir comment la création de l'hôpital protestant Jeffery Hale a répondu aux besoins de la communauté anglo-protestante de se doter d'un hôpital qui lui soit propre et de conserver des services de santé en anglais par la suite. Puis, Harold Bérubé montre que la ligne est mince entre « bonne-ententisme » et velléité de reconquête linguistique en s'intéressant au cas du jésuite Joseph-Papin Archambault.

**Alex Tremblay Lamarche**

# PROCÈS ET CONFLITS LINGUISTIQUES À MONTRÉAL AU DÉBUT DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

par Jean-Philippe Garneau

« Je connois mon pays et ses habitans un peu mieux que des voyageurs qui le traversent journellement et s'y arrêtent à peine, ou que ceux qui, venus s'établir parmi nous, occupés uniquement des soins de leur fortune, ne les voyent que du fond de leurs comptoirs. Je puis dire que la haine du nom Anglois, si souvent imputée aux Canadiens pour colorer les injustices que l'on a de même projetées contr'eux, n'est qu'un prétexte dénué de tout fondement réel. Les Canadiens savent bien qu'ils ne doivent pas regarder du même œil le gouvernement Anglois et quelques uns de ces aventuriers pour qui nous ne sommes que des objets d'horreur, qui ne voyent en nous que des papistes à persécuter et à dépouiller [...] Jacques Viger, 1826. »

À en croire Denis-Benjamin Viger, s'il existe une animosité entre les deux principaux groupes du Bas-Canada dans les années 1820, elle vient bien plus du petit nombre que des Canadiens, « de ces aventuriers » de passage ou de *mercantis* établis dans la colonie, dont on sent qu'ils ne sont pas représentatifs de l'ensemble des ressortissants britanniques. Viger assure même que la tolérance règne bel et bien dans cette colonie où on « [...] n'y déteste pas un homme parce qu'il est né sur le bord de la Tamise ou de la Seine, qu'il est enfant de l'Église catholique ou disciple de Luther ou de Calvin. » Pourtant, les différences culturelles qui structurent la société bas-canadienne (religion, coutumes, langue) sont bien au cœur de l'essai de cet homme politique formé au droit.

Le problème des rapports entre Canadiens français et « Britanniques » (ou



L'honorable Denis-Benjamin Viger (1774-1861). (Bibliothèque et Archives Canada/MIKAN 2910147).

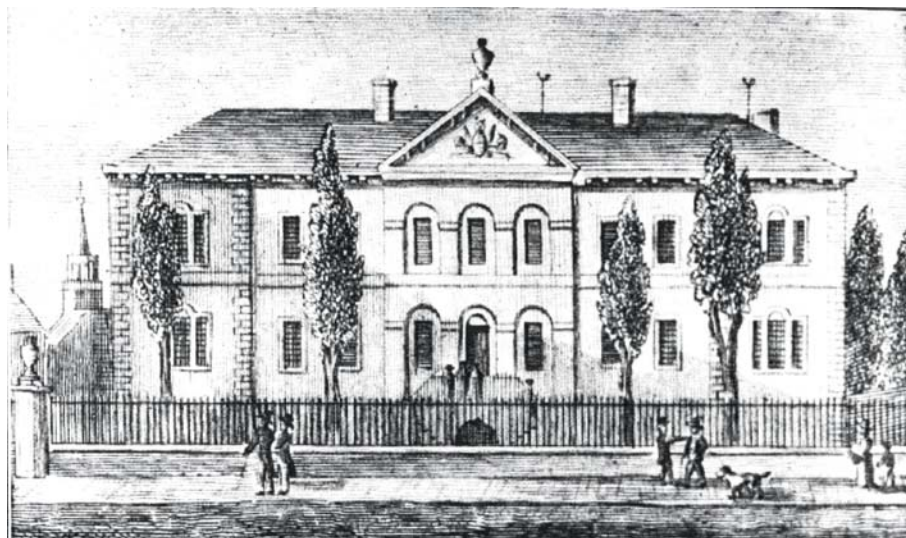
« anglophones », on peine à trouver un terme juste) n'est pas un sujet neuf, particulièrement pour la période qui mène aux soulèvements de 1837-1838 et à l'Acte d'Union de 1840. Il y a plusieurs années maintenant, l'historien Fernand Ouellet en faisait même l'un des rouages des rapports conflictuels entre les groupes sociaux bas-canadiens. Depuis, les études tendent plutôt à

minoriser le facteur ethnique, voire à le nier, surtout dans la vision des élites politiques patriotes, même chez les plus radicaux d'entre eux. Un peu comme Viger le faisait en 1826, s'il faut attribuer à quiconque une forme d'antagonisme basé sur la haine ou le mépris de l'autre, les historiens se tournent plutôt vers certains dirigeants de passage ou les plus véhéments représentants des élites

d'origine britannique, parfois récemment implantés dans cette partie de l'Empire. Tout n'a pourtant pas été dit sur le sujet, finalement très peu étudié en lui-même. Que savons-nous en effet des interactions et des échanges culturels qui se tissent au quotidien dans une ville comme Montréal au moment où Denis-Benjamin Viger faisait publier son essai? Non pas seulement les tensions politiques qui, dans une ville composée majoritairement de ressortissants britanniques au début des années 1830, menèrent parfois à la violence ou à des émeutes, un aspect qui a déjà retenu l'attention, à bon droit du reste. Dans une société urbaine bigarrée, qui tend à se segmenter selon l'origine et les filières confessionnelles et linguistiques, quelle place occupent les différences culturelles comme la langue dans les rapports de tous les jours, dans les perceptions qui se construisent au gré des activités socioprofessionnelles ou au hasard des rencontres entre citoyens ou habitants de la région montréalaise? Existe-t-il des zones de contact ou des carrefours, des points de friction ou des lieux tampons où se frottent et se piquent plus volontiers les uns et les autres? Peut-on observer une évolution, une gradation dans les heurts et les tensions, dans les perceptions et les représentations du rapport à l'autre, à mesure que la colonie se transforme, sous l'impact notamment de l'immigration transatlantique et des migrations locales?

### LES SOURCES JUDICIAIRES ET LES TENSIONS LINGUISTIQUES

La justice civile constitue certainement l'un des carrefours interculturels les plus importants de la société bas-canadienne. Elle est d'autant plus pertinente pour répondre à quelques-unes de ces questions qu'elle demeure encore mal connue. Les différentes juridictions civiles du district de Montréal traitent, bon an mal an, une myriade de litiges qui, peut-être plus encore que la justice pénale, tracent les contours de conflits interindividuels impliquant une bonne



Ancien palais de justice de Montréal érigé en 1800, rue Notre-Dame. (Archives de la Ville de Montréal).

partie de la population. Particulièrement pour l'instance supérieure, dont la plupart des documents ont été conservés, les tribunaux civils donnent à voir, au fil des procédures et des témoignages, la couleur et la texture des interactions de la société montréalaise et de ses environs. Donnons un exemple qui nous permettra de faire ressortir plus particulièrement le problème de la langue. On ne sait trop si William Wilson connaissait bien Augustin Perrault quand, en août 1824, il conclut une affaire avec ce dernier pour l'achat de la « cendre d'hiver » nécessaire à la fabrication de potasse. Chose certaine, Wilson réclame à Perrault des dommages de £200, somme conséquente, pour n'avoir pas livré toute la marchandise apparemment convenue. Devant la Cour du banc du roi, la contestation porte sur la nature exacte de l'entente verbale, particulièrement quant aux quantités à livrer et au prix à verser. Lors de l'audience du mois d'avril, l'avocat de Perrault montre que les représentants du demandeur ne comprennent pas ou peu le français et qu'un interprète est requis lors des pourparlers initiaux. Puis, il interroge Amable Simard, le commis d'Augustin Perrault, le défendeur. Le témoin relate que le demandeur, M. Wilson, est venu avec trois de ses hommes chez M. Perrault pour signifier à ce dernier son mécontentement de ne plus recevoir

de cendre d'hiver. Le défendeur Perrault aurait alors proposé de la cendre de moins bonne qualité, à prix réduit, ce que le demandeur Wilson aurait refusé tout net. Le témoin Simard poursuit : « [...] surquoi Mr Wilson dit qu'il fallait qu'il vint rendre sa réponse en anglais pour que ses témoins la comprennent. Mr Wilson parlant en anglais dans ce tems-là, Mr Perrault demanda alors au déposant [le témoin Simard] ce que Mr Wilson voulait dire, n'entendant pas son langage[. A]



Alexis-Henri-Charles Clérel, vicomte de Tocqueville (1805-1859). (Beinecke Rare Book & Manuscript Library, Yale University).

lors ce déposant répondit à Mr Perrault qu'il comprenait que Mr Wilson venait le sommer de livrer la cendre qu'il lui avait vendu. Sur quoi Mr Perrault dit qu'il lui avait livré toute celle qu'il lui avait vendu. Sur quoi Mr Wilson requérant toujours une réponse en anglais Mr Perrault lui dit qu'il vint à le laisser tranquille ou qu'il lui parla français et que cela vint à être fini. »

Tensions anecdotiques? Les dossiers judiciaires recèlent sans doute d'autres cas que seule une enquête patiente pourrait révéler. Illustration d'un incontournable processus de traduction et de demi-compréhension au sein de la société montréalaise que d'autres sources encore pourraient étayer? Quelle place la langue joue-t-elle réellement dans ce conflit et plus généralement dans les rapports entre gens d'affaires ou de métier à cette époque? Autant de questions qui ne me semblent pas avoir obtenu de réponses très satisfaisantes. Étrange, tout de même, sachant que ces problèmes de langues et de pouvoir semblent bien avoir été constitutifs de l'histoire de Montréal depuis au moins 200 ans, sinon du Québec dans son ensemble ...



James Reid (1769-1848), juge en chef à la Cour du banc du roi à Montréal. (Archives Notman, Musée McCord, Montréal).



Richard Ogden (1791-1866), procureur général à Montréal (Wikimedia Commons).

## LE TRIBUNAL CIVIL EN 1825 UNE TOUR DE BABEL BIEN ACHEVÉE ?

Faisons un pas de plus en ce sens. Le tribunal civil illustre aussi l'ampleur de la dynamique interculturelle qui existe au sein même de cette institution qui n'est pas que « judiciaire ». Érigé rue Notre-Dame depuis 1801, le palais de justice du district de Montréal est animé par une poignée de juges et d'auxiliaires de la justice, auxquels s'ajoute la petite troupe bruyante des avocats et des étudiants en droit particulièrement actifs dans le domaine des procès d'une certaine importance. Bien que l'élément britannique domine parmi les gens de justice, surtout dans les postes clés (magistrat, shérif, protonotaire, officiers de la Couronne), la composition de ces représentants de la loi reflète une certaine diversité ethnique coloniale. En 1825, l'Écossais James Reid accède à la présidence d'un banc de quatre juges où siège un seul Canadien, Louis-Charles Foucher, doyen des magistrats de Montréal. Des trois protonotaires (ou greffiers) de la cour, seul Louis Lévesque peut tenir la main des registres et documents de la cour en français, sans doute aidé par des clerks en apprentissage auprès de lui. Assumé depuis 1812 par

Frederik W. Ermatinger, le poste de shérif est réservé, semble-t-il, aux Britanniques. De même en va-t-il encore, en 1825, pour les fonctions importantes de solliciteur ou de procureur général de la province, détenues respectivement par Charles Richard Ogden (Montréal) et James Stuart (Québec).

Le cas des avocats est d'autant plus intéressant à observer qu'ils jouent un rôle d'intermédiaire entre la justice et la population. La basoche (gens de justice) de Montréal s'est considérablement accrue au début du XIX<sup>e</sup> siècle : de huit avocats qu'ils étaient au milieu des années 1790, les voilà plus d'une soixantaine à se bousculer au tribunal en 1825, une tendance presque exponentielle qui ne fait que débiter. Selon le recensement de cette même année, il y aurait de plus quelque vingt étudiants en droit. Alors que les « anglophones » dominaient au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Canadiens forment désormais la moitié des effectifs du barreau de Montréal en 1825. En termes de clientèle cependant, ce sont les avocats anglophones qui, collectivement, représentent le plus grand nombre d'individus, particulièrement lorsqu'ils agissent en demande. Chose à remarquer, près d'un avocat sur dix est maintenant issu de parents d'origine mixte ou d'un milieu fortement métissé (comme John McDonnell ou Thomas Gudy). Plusieurs sont également à l'aise dans les deux langues, à des degrés divers qu'il est difficile d'établir (comme les Canadiens Benjamin Beaubien ou Alexis Bourret). Les apprentis font parfois une partie de leur cléricature chez un patron de l'autre groupe linguistique et les premières associations d'avocats voient à l'occasion surgir une étude où les deux principales langues sont parlées et écrites. Au tribunal, les procédures écrites et les plaidoiries orales sont indistinctement dans les deux langues. Alexis de Tocqueville a laissé un portrait saisissant, mais sombre de cette « Babel » judiciaire, après son passage au palais de justice de Québec en 1831 :

« Au moment où nous parvînmes

dans cette salle, on plaiderait une affaire en diffamation. Il s'agissait de faire condamner à l'amende un homme qui avait traité un autre de pendeur et de crasseux. L'avocat plaiderait en anglais. Pendeur, disait-il en prononçant le mot avec un accent tout britannique, signifie un homme qui a été pendu. Non, reprenait gravement le juge, mais qui mérite de l'être. À cette parole l'avocat du défenseur se levait avec indignation et plaiderait sa cause en français, son adversaire lui répondait en anglais. On s'échauffait de part et d'autre dans les deux langues sans se comprendre sans doute parfaitement. L'Anglais s'efforçait de temps en temps d'exprimer ses idées en français pour suivre de plus près son adversaire; ainsi faisait aussi parfois celui-ci. Le juge s'efforçait tantôt en français, tantôt en anglais, de remettre l'ordre. Et l'huissier criait : – silence! en donnant alternativement à ce mot la prononciation anglaise et française. [...] »

Les débats ne sont cependant pas toujours aussi chaotiques. En fait, les procès opposant des avocats anglophones et francophones sont somme toute assez rares. En 1825, près d'une fois sur deux, les défenseurs ne sont pas représentés, et l'issue de la cause est réglée en moins de deux, rarement à l'avantage de la partie défenderesse. Lorsqu'il y a combat oratoire entre avocats, c'est le plus souvent soit entre anglophones, soit entre francophones. À cela, il faut ajouter les quelques hommes de loi capables d'accommoder, grâce à leurs propres compétences linguistiques ou à celles de leur associé, les uns et les autres. Il faut également considérer le fait que certains auxiliaires de la cour, tels les greffiers, peuvent offrir un service en français ou en anglais. N'en déplaise à Tocqueville et aux puristes de la langue, l'appareil judiciaire est un lieu de « bilinguisme fonctionnel » où les accommodements interviennent tout naturellement et dans une proportion bien relative. Depuis le début du Régime britannique, la traduction – de piètre qualité sans doute – permet de franchir la barrière des langues, sans



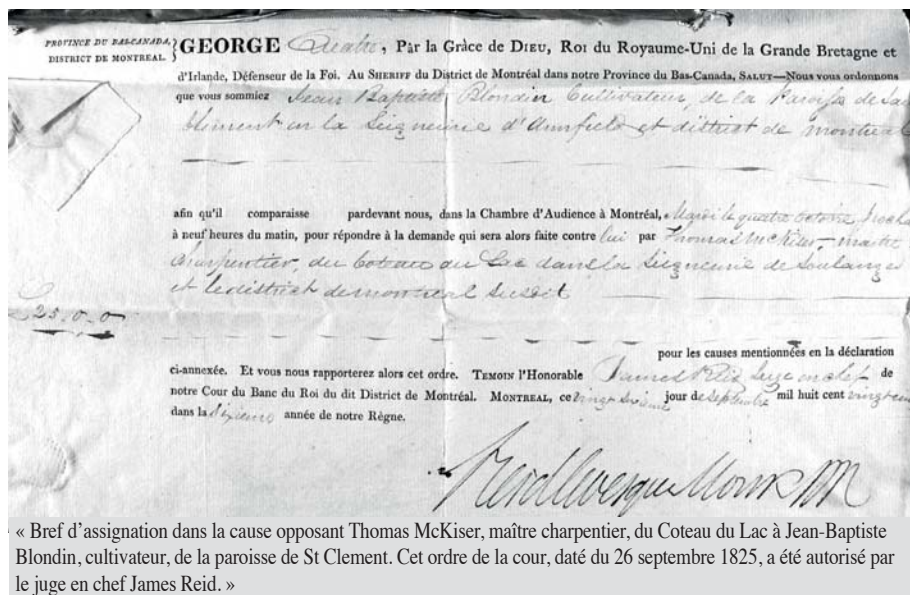
James Stuart (1780-1853), procureur général à Québec (Bibliothèque et Archives Canada/MIKAN 2936966).

que cette opération ne se fasse à sens unique (autant de l'anglais vers le français que l'inverse). Ce qui ne veut pourtant pas dire que les conflits et une certaine domination du plus fort soient absents, bien au contraire.

### L'AFFAIRE DE LA LANGUE DES BREFS D'ASSIGNATION

L'un des exemples des tensions au sein du monde judiciaire est sans doute l'affaire de la langue des « brefs » d'assignation (ou *writ of summon*). À l'occasion d'une « tournée » dans le Bas-du-Fleuve en juillet 1825, le juge Edward Bowen de la Cour du banc de roi de Québec déboutait un demandeur (francophone) au motif que celui-ci n'avait pas fait assigner en anglais

le défendeur, pourtant francophone lui aussi. Dans sa *Lettre à l'honorable Edward Bowen* publiée en 1825, Augustin-Norbert Morin, jeune étudiant en droit de Montréal, s'indigne du fait que l'usage de l'anglais doive désormais s'imposer même à des justiciables canadiens (francophones). Alors au début de sa cléricature comme avocat, Morin se présente comme le défenseur de « la cause commune de tous les Canadiens » en prenant « la défense d'un de leurs plus importants privilèges, celui du langage, sans lequel tous les autres seroient illusoires ». Pour lui, la langue juridique du pays doit être celle « du peuple que l'on juge », soulignant que neuf Canadiens sur dix « au moins n'entendent que le français ». Ce faisant, il porte la cause



judiciaire sur la place publique qui, par l'entremise des journaux anglophones et francophones, amplifie et polarise encore plus le débat. L'affaire attire suffisamment l'attention pour qu'un comité parlementaire soit mis sur pied au début de 1826 et réaffirme, au final, que le peuple canadien mérite d'être jugé dans sa langue. Le rédacteur du rapport et président de cette commission n'était autre que Denis-Benjamin Viger qui comptait alors, parmi les clercs apprenant le droit dans son étude, un certain Augustin Norbert Morin...

À la vérité, la dimension politique de l'affaire obscurcit une bonne partie de la réalité et de ses véritables problèmes. Remarquons d'abord que le débat donne

en effet l'impression que toutes les procédures judiciaires étaient menacées d'anglicisation. Or, il ne s'agissait bien que de l'acte donnant ordre au shérif d'assigner le défendeur en cour, ce qui ne concerne pas les procédures rédigées par les avocats et les autres pièces du procès. Mais même en ne considérant que le bref d'assignation, le portrait ne supporte pas vraiment la lecture nationaliste de l'anglicisation. C'est du moins ce que laisse clairement voir la pratique de la juridiction supérieure de Montréal. En 1825 toujours, lorsqu'un francophone est poursuivi par un anglophone (du moins, selon ce que semble indiquer le nom des parties), le bref d'assignation et la déclaration de l'avocat du demandeur sont très souvent rédigés en anglais. Mais l'inverse est tout aussi vrai. Bien qu'il y ait nettement moins de défendeurs anglophones, ceux-ci reçoivent des mains de l'huissier (souvent francophone) des documents rédigés en français dans la grande majorité du temps. Quand on y regarde de plus près, on se rend compte que c'est l'identité de l'avocat du demandeur qui est déterminante : le bref et la déclaration sont dans la langue de l'homme de loi qui intente un procès au nom de son client. Aussi, quand un avocat francophone poursuit un anglophone au nom de son client également anglophone, les documents initiaux de la demande sont assez souvent en français! À Montréal, il n'y a donc pas de politique

du tribunal visant à angliciser la langue des procédures. Il n'y a que des avocats qui obtiennent des ordres de la cour ou rédigent les pièces de la contestation dans leur langue, sauf exception. Le juge James Reid, qui a signé de sa main tous ces brefs d'assignation, viendra d'ailleurs confirmer, dans une décision rendue en 1828, qu'il ne saurait être question d'accepter l'argument que l'anglais doit s'appliquer à tous les Canadiens nés sujets britanniques, c'est-à-dire après la Conquête de 1760.

Cette absence de politique linguistique au tribunal ne semble pas avoir causé trop de problèmes à première vue. Mais on peut tout de même se demander quel fut l'impact réel de cette pratique pour tous ces débiteurs qui, recevant la procédure judiciaire dans une autre langue que la leur, ne pouvaient se permettre ou ne désiraient pas avoir recours à un avocat pour leur défense (près de la moitié des procès de 1825). Dénier de justice? Peut-être pas, étant donné les compétences ou les ressources linguistiques au sein de la société montréalaise. Mais il semble que la compréhension de l'autre demeurait, dans ces conditions, le privilège du plus fort, là où la justice, en principe, ne fait acception de personne... Chose certaine, cette exploration bien sommaire du problème montre à quel point la traduction et l'approximation culturelle ont été les ponts bien fragiles jetés entre les différentes communautés de la métropole bas-canadienne.

**Jean-Philippe Garneau est professeur au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal.**

#### Pour en savoir plus:

Augustin Norbert Morin. « Lettre à l'honorable Edward Bowen, 1825 ».

Alexis de Tocqueville, *Regards sur le Bas-Canada*, (choix des textes et présentation de Claude Corbo), Montréal, Éditions Typo, 2003, p. 163-164.

Denis-Benjamin Viger. *Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois, des usages, &c. de ses habitants*. Montréal, s.n., 1826, p. 33.



Augustin Norbert Morin (1803-1865). Photographie d'un portrait peint. Théophile Hamel par Albert Ferland 1905 (British Library).

# LA COEXISTENCE DES COMMUNAUTÉS CANADIENNE ET BRITANNIQUE VUE PAR LE MONTREAL HERALD (1837-1839)

par François Deschamps

Dans ce court article, nous vous proposons d'esquisser quelques-unes des modalités sous lesquelles les rédacteurs du *Montreal Herald* ont envisagé la coexistence des deux communautés nationales canadienne et britannique après les menées contre-insurrectionnelles victorieuses des tories en 1837 et 1838 dans le district de Montréal. Cette époque se détache sur fond d'exclusion réciproque et englobe plusieurs thématiques. Nous allons nous pencher sur quelques-unes.

## UN PEUPLE DÉLOYAL ET REBELLE

Jusqu'au basculement du conflit politique bas-canadien dans la violence insurrectionnelle armée, l'accusation de déloyauté était réservée, pour les rédacteurs du *Montreal Herald*, aux « démagogues » à la tête du parti patriote, les paysans demeurant pour eux, une masse crédule, indigente, sans ambition, ignorante au fond des véritables enjeux que suscitait la lutte de prépondérance entre le parti majoritaire à la Chambre d'assemblée et la « phalange des vingt mille homme libres » (*Herald Abstract*, 17 novembre 1836) dans le Haut et le Bas-Canada. Le soutien populaire armé dans le camp patriote marque l'extension de l'accusation de déloyauté à l'ensemble de la population canadienne. Or, fait remarquable, dans le *Montreal Herald*, le registre d'incompatibilité entre les deux communautés nationales



John Henry Walker (encre sur papier et gravure sur bois). Le siège social du *Montreal Herald* de 1850 à 1885. (Musée McCord).

englobe à la fois les patriotes ayant pris les armes, les adversaires modérés de Louis-Joseph Papineau et, notons-le bien, les « cliques anglaises » prônant la conciliation (*Herald Abstract*, 9 décembre 1837). Cette critique envers la branche exécutive du gouvernement et les autorités impériales est soulignée à gros traits rouges dans un éditorial d'Adam Thom après la « proclamation paternelle » du 29 novembre 1837 (laquelle exonère de tout blâme les paysans ayant pris les armes) et l'imposition de la loi martiale dans le district de Montréal, le

5 décembre 1837. Le rédacteur en chef de la feuille orangiste n'en revient pas que l'on prétende en haut lieu que le soutien armé massif dont les leaders patriotes ont pu se prévaloir soit excusable parce que les « habitants » auraient été supposément induits en erreur et instrumentalisés par les « artifices rhétoriques » d'une poignée d'hommes résolus à aller jusqu'au bout. Il est inadmissible, selon lui, qu'aux yeux du gouvernement impérial ces paysans illettrés soient considérés en la circonstance davantage comme des victimes plutôt que comme des coupables. Selon lui, les « habitants » endossent de tout cœur les revendications des leaders patriotes à la Chambre d'assemblée. L'évidence crève les yeux : « Un même esprit anime la paysannerie canadienne-française de Kamouraska à Coteau-du-Lac », clame-t-il ; en témoigne la présence à l'heure actuelle de milliers d'insurgés armés à Grand Brûlé et Vaudreuil, sans compter le comté de l'Acadie qui est aussi en état de rébellion » (*ibid*). Thom, dans sa conclusion, opère toutefois un revirement complet et finit par admettre que les causes réelles de la « rébellion » ne peuvent être attribuées qu'au choc généré par les « différences d'origine, de coutumes, de langage, de lois et de religion » (*ibid*). Cependant, le journal n'aura de cesse, par la suite, d'attribuer au nationalisme rétrograde des Canadiens la genèse du conflit, s'en prenant entre autres au concept d'« hostilité nationale » de John Lambton, comte de Durham, qui incluait dans l'équation la surenchère identitaire à laquelle ne cessaient de

se livrer les volontaires enrôlés dans la phalange orangiste ultra-tory.

## DU BON USAGE DE LA TERREUR

Les efforts avortés des tories en vue de criminaliser les insurgés patriotes de 1837 seront couronnés de succès en 1839 à la suite de l'échec de la deuxième insurrection. Étant « le plus noir et le plus ténébreux de tous les crimes politiques » (*Herald Abstract*, 25 novembre 1837), la rébellion appelle ainsi, selon eux, une expiation collective. Aussi, en juillet 1839,



John George Lambton, lord Durham (1792-1840).  
(Archives de la Ville de Montréal).

au moment du départ d'un convoi de prisonniers politiques pour la colonie pénitentiaire de Botany Bay (Australie), le journal accole aux déportés une étiquette qui restera longtemps associée aux francophones : « Là ils seront asservis par les colons et traités comme des galériens, réduits à l'état de bûcherons et de porteurs d'eau, avec l'étiquette infamante de criminel. Les autres détenus leur conviendront bien – consistant dans les deux cas de voleurs et de meurtriers » (*Herald Abstract*, 17 août 1839). Le journal se réjouit que ces patriotes soient condamnés aux travaux forcés sous la

supervision stricte de bourreaux. « Pour les habitants illettrés, ce châtiment sera pire que la mort elle-même, parce qu'ils seront arrachés aux liens sociaux qu'ils affectionnent de manière significative encore plus que les habitants de n'importe quel autre pays » (*Herald Abstract*, 5 juin 1839). Et de conclure le journal en délimitant bien les termes de la coexistence des deux communautés nationales dans les années à venir : « La seule méthode pour semer la terreur dans l'esprit des Canadiens français est de leur faire sentir, en tant que collectivité, qu'il est de leur intérêt de se comporter et d'agir en hommes loyaux; elle leur fera bien comprendre qu'une ligne de conduite contraire les mènera à la potence et les forcera à abandonner leurs foyers au pillage et aux flammes vengeresses » (*ibid*).

## LA POLICE RURALE ET URBAINE

C'est dans cette optique qu'il faut considérer l'établissement d'une police rurale décrété par Durham lors de son passage à Montréal en juillet 1838. Elle était conçue au départ comme une alternative aux coûts élevés qu'engendrait le maintien d'une armée permanente d'occupation. Malgré la répression sévère et le carnage provoqué par les deux insurrections, il était de notoriété publique qu'un état d'agitation et de fronde prévalait toujours dans les campagnes, « les paroisses les plus réfractaires ou insoumises » (*Herald Abstract*, 12 juin 1839) restant pendant tout ce temps dans la mire du *Montreal Herald*. La veille même, le journal avait rapporté la nouvelle selon laquelle un grand rassemblement patriote avait eu lieu au sud de Montréal où des hommes n'avaient pas seulement reçu « un entraînement militaire sous la direction d'officiers », mais où on leur avait aussi « enseigné à tenir cette journée comme leur quatre juillet anticipé » (*Herald*

*Abstract*, 11 juin 1839).

La nécessité du quadrillage policier dans le district de Montréal n'en apparaissait que plus pressante. Outre le besoin de maintenir la tranquillité, le rôle de la police devait viser plus particulièrement à empêcher toute tentative d'organisation sérieuse des Canadiens, comme cela avait été le cas en 1838 avec le réseautage des loges de frères-chasseurs partout dans le district. Pour le *Herald*, une police efficace était seule en mesure d'« obtenir en premier l'information la plus précise sur les plans de ceux qui fomentent la discorde, et dont le but est de promouvoir la rébellion, l'anarchie et la confusion » (*Herald Abstract*, 19 novembre 1839). Cette police devait être constituée de magistrats rémunérés connaissant intimement les localités où ils officiaient. La logique ségrégationniste des radicaux tory était portée si loin que le *Herald* caressera même un projet visant à « l'érection au moins de trois tours Martello sur la côte à Barron [là où les Fils de la liberté avaient l'habitude de s'entraîner], afin de garder à distance les ennemis de l'extérieur [les Américains] et de frapper de terreur les ennemis de l'intérieur » (*Herald Abstract*, 4 octobre 1839).



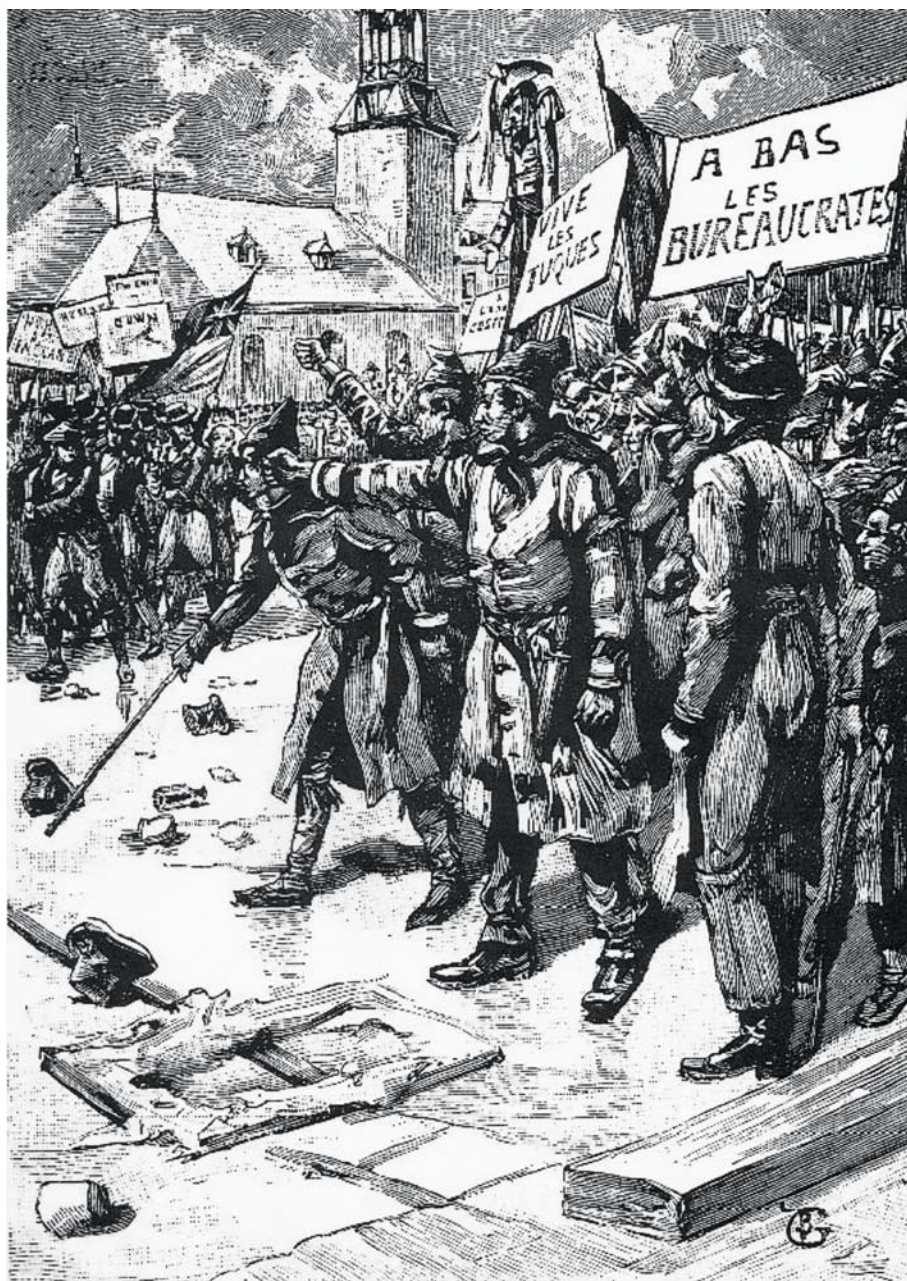
Modèle de Jean-Baptiste fumant sa pipe : *Le Père Godbout*, non daté, par le peintre Charles Huot publié en 1928 dans *Pierre-Georges Roy. L'île d'Orléans*.

## UN PEUPLE DÉVOT SOUMIS AU CLERGÉ CATHOLIQUE

Chaque médaille a son revers, semble-t-il. À l'image des Canadiens français, dépeints comme des bêtes de proie sanguinaires manipulées par des démagogues factieux et sans scrupule désirant créer une république canadienne-française, se juxtapose en contrepoint celle où sont esquissés des traits plus lénifiants qui marqueront durablement la mémoire collective. La description de la procession annuelle de la Fête-Dieu en juillet 1838 et 1839 constitue à cet égard un cas de figure qui marque, dans l'optique du *Montreal Herald*, le point de compatibilité optimal dans la coexistence entre les communautés canadienne et britannique. Pour l'occasion, des détachements de la cavalerie royale et de deux régiments ont escorté la masse de catholiques de tout âge dans les rues décorées de Montréal jusqu'à la cathédrale. Rare exemple de tolérance, note le journal, où des membres appartenant à diverses confessions religieuses se sont retrouvés en présence les uns des autres. Cette parade apparaît en effet aux yeux du rédacteur de l'articulet comme un symbole de la grande liberté religieuse qui règne dans la colonie bas-canadienne par opposition à la « liberté de parchemin et [au] despotisme indubitable existant aux États-Unis » (*Herald Abstract*, 23 juin 1838). L'auteur en veut pour preuve la présence à la tête de la procession d'un Juif appartenant à la cavalerie royale, le cornet David et, sur ses flancs, formant une garde d'honneur, d'officiers et de soldats protestants appartenant au 43<sup>e</sup> régiment ou aux fantassins du régiment royal qu'accompagne l'orchestre même des Royaux. Or, ajoute-t-il en conclusion, par le biais d'une référence croisée et implicite tant à la résistance paysanne armée de novembre et de décembre 1837 qu'aux visées républicaines du parti patriote et à la présence tutélaire des autorités impériales contre le péril américain imaginé, aujourd'hui « les Canadiens regretteraient amèrement leur

indépendance de la Grande-Bretagne, puisqu'elle serait le prélude inévitable à une persécution religieuse et à l'esclavage politique ». Notons en la circonstance l'absence notoire de miliciens canadiens. L'année suivante, dans son compte rendu de « l'imposante procession dominicale de la Fête-Dieu », le journal mettra le doigt sur une « énigme stupéfiante » à propos du caractère national canadien : comment est-il possible « que plusieurs milliers de Canadiens puissent suivre

la représentation de l'Hostie, la tête découverte et avec des regards d'une telle dévotion apparente, alors que ces mêmes hommes, dont nous savons que plusieurs ont joint les rangs des rebelles, ont désobéi massivement et de tout cœur aux injonctions strictes de leurs prêtres d'agir en sujets loyaux [?]. Ceci nous apparaissait à l'époque une étrange anomalie dans le caractère canadien, une de celles qu'il n'est pas facile d'expliquer [...] ». (*Herald Abstract*, 5 juin 1839).



Affrontement du Doric Club contre les Fils de la Liberté en 1837.  
(Dessin de T. Giret Bognet publié en 1890).

## ANNEXION POLITIQUE ET SUSPENSION DES DROITS CIVIQUES

Dans un éditorial d'août 1839, de concert avec les pressions privées qu'exerçait depuis le début de la décennie la North American Colonial Association à Londres,



Botany Bay en Australie. Carte de l'établissement en 1834-1839.  
(<http://www.stjohnhistoricalsociety.org/Articles/BotanyBayEstate.htm>).

le *Herald* plaide pour la suppression des droits électoraux des Canadiens dans le régime projeté d'Union législative. Pour justifier sa position, le journal affirme que même parmi le peu de Canadiens loyaux, leur ignorance de tout ce qui a trait à la politique, aux affaires ou même à l'agriculture est si profonde qu'ils ne sont pas qualifiés pour fonctionner à l'intérieur d'un système représentatif britannique de gouvernement. Dépouillés d'esprit mercantile, les paysans canadiens, globalement, « sont deux siècles derrière leurs voisins anglais, écossais ou irlandais [...] Telle étant la situation, ce serait un acte suicidaire de la part du gouvernement anglais de « les placer sur un pied d'égalité avec cette portion des habitants de la colonie [les colons provenant de l'archipel britannique] qui demeure sans rivale partout sur le globe quant à l'éducation et aux capacités supérieures et dont la loyauté, pure et au-dessus de tout soupçon, a été mise à rude épreuve dans une fournaise ardente » (*Herald Abstract*, 26 août 1839).

Au début de l'année, en réaction à un

journal de Buffalo pour qui la pauvreté endémique et l'état de détresse psychologique des habitants devaient être mis sur le compte de la tyrannie britannique, le *Herald* riposte en affirmant que les Canadiens français, dans leurs fringues en étoffe du pays, sont résignés à leur sort et se contentent de peu. En autant que

« Jean Baptiste a sa pipe, sa bière anglaise (*his bitters*) et son cochon domestique, il se fout pas mal de l'éducation, et c'est à cela que peut être attribué son état d'ignorance sans pareille pour tout ce qui ne lui tombe pas immédiatement sous le nez. Bref, pour expliquer leur état misérable, les Canadiens n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes et à leurs leaders au lieu de rejeter la faute

sur le Conseil législatif ou la tyrannie britannique » (*Herald Abstract*, 7 janvier 1839).

Par-delà l'illusion progressiste de 1840 dans le discours des élites clérico-nationalistes québécoises et les propos soporifiques autour du « libéralisme humaniste et civique » décrit par Ian Mackay, la lecture du *Montreal Herald* nous invite à réfléchir sur les conditions réelles de coexistence des deux communautés anglophone et francophone au Québec.

**François Deschamps, historien et auteur de *La « rébellion de 1837 » à travers le prisme du Montreal Herald. La refondation par les armes des institutions politiques canadiennes*, à paraître aux PUL en 2015.**

### Pour en savoir plus:

François Deschamps. *Le radicalisme tory à travers le prisme du Montreal Herald et la mobilisation des milices dans le district de Montréal (1834-1837)*. Mémoire de maîtrise présenté à l'Université du Québec à Montréal en juin 2011, 188 p.

**WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG**

**À VOS SOURIS!  
VISITEZ LE SITE WEB!**

**LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC**  
**CAP·AUX·DIAMANTS**

# LE COLONIALISME BRITANNIQUE DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE VÉCU PAR PAPINEAU

par Yvan Lamonde

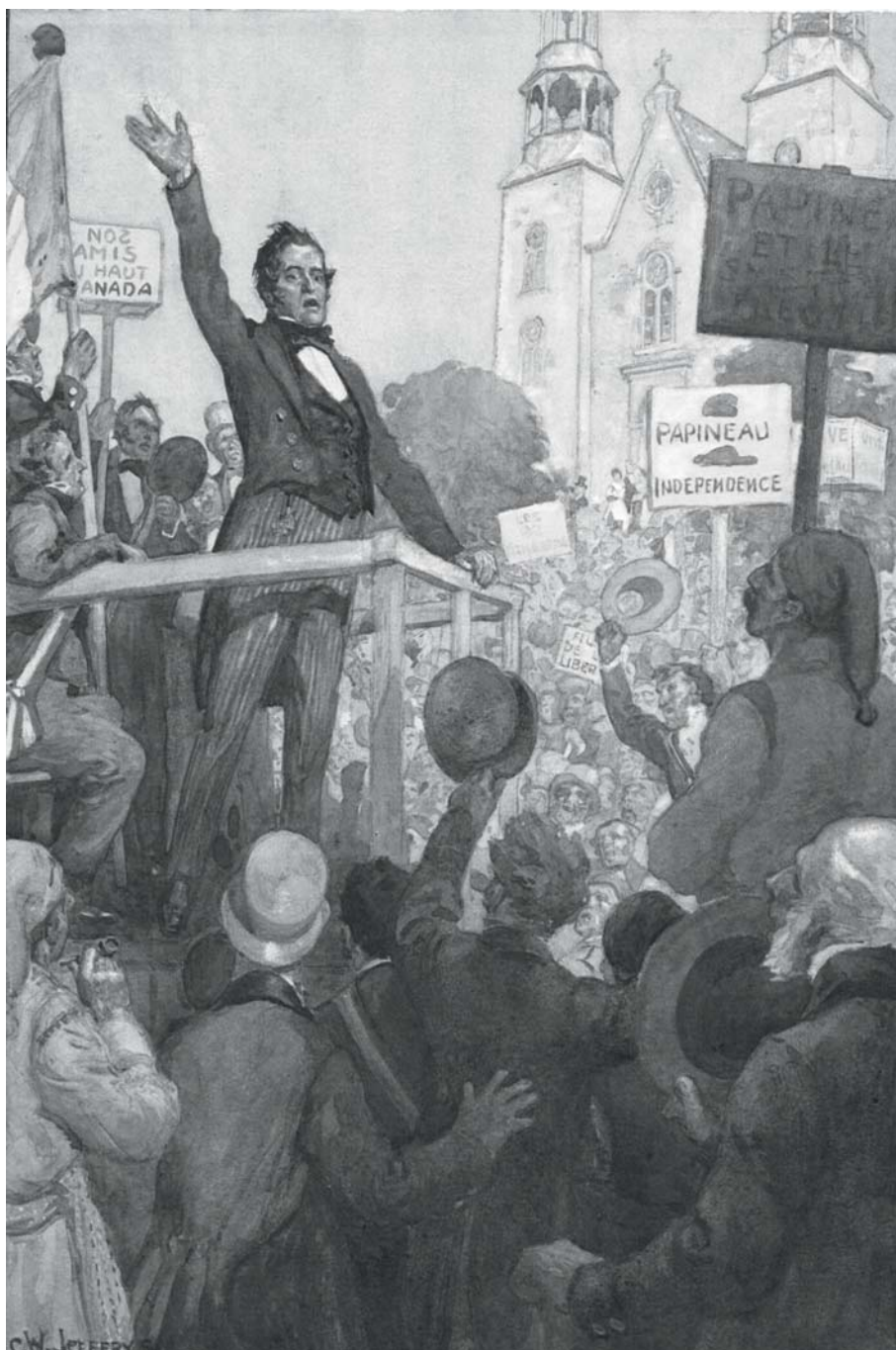
La perception québécoise de l'Angleterre est marquée par le contentieux entre celle-ci et la France, première métropole de la Nouvelle-France. Les deux pays vivent sur un litige construit depuis la guerre de Cent Ans (1337-1453), à l'occasion de la guerre de Sept Ans (1756-1763) et de la fin mise aux guerres de Napoléon à Trafalgar et à Waterloo. Après le traité de Vienne (1815), l'Angleterre qui porte la révolution industrielle, développe un empire dont le très long règne de la reine Victoria (1837-1901) sera l'apogée. Le passage de la métropole de la France à l'Angleterre se fait donc au moment où celle-ci est en pleine affirmation et en pleine expansion économique, militaire et coloniale; l'Angleterre est la puissance par excellence du XIX<sup>e</sup> siècle.

## LA RECHERCHE D'APPUI DANS LA COLONIE

Après 1763, la métropole britannique cherche un appui aristocratique et religieux dans sa nouvelle colonie d'Amérique du Nord. Elle compte sur les seigneurs de la colonie comme sur un pouvoir aristocratique, tout comme dans son système nouveau à l'époque de monarchie constitutionnelle, elle fait perdurer le pouvoir royal, le pouvoir aristocratique de la chambre des Lords à côté du pouvoir démocratique de la Chambre des communes. La métropole, qui s'appuie sur l'Église anglicane, est capable de voir dans l'Église catholique de la colonie une alliée possible, qui partage ses valeurs monarchiques, mais dont elle doit s'assurer de la loyauté en rendant son existence conditionnelle à son loyalisme.



André Laurendeau (1912-1968), journaliste et homme politique, directeur de l'*Action nationale* (1922-1954), directeur et rédacteur en chef du *Devoir*. ([http://fr.wikipedia.org/wiki/André\\_Laurendeau#mediaviewer/File:André\\_Laurendeau.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/André_Laurendeau#mediaviewer/File:André_Laurendeau.jpg)).



Louis-Joseph Papineau (1786-1871) par Octave-Henri Julien (reproduction à l'aquarelle sur crayon d'un dessin de Charles William Jeffreys). (Archives nationales du Canada, Ottawa (C-073725).

L'ambition de la métropole ne pouvait être que de faire de sa colonie francophone et catholique, une colonie anglophone et protestante et d'y maintenir, par ses représentants, la monarchie constitutionnelle dont elle pouvait être fière de la nouveauté depuis 1666.

L'âge des révolutions allait compliquer ce projet colonial. D'abord, l'Angleterre allait

perdre sa colonie anglaise en 1776 alors que les nouveaux États-Unis d'Amérique se donnaient un régime de gouvernement, une république, où le pouvoir était celui du peuple, par le peuple, pour le peuple. Les habitants qui s'étaient opposés au pouvoir de taxation sans représentation avaient tenté de faire partager par les Canadiens leur projet d'indépendance; ceux-ci furent du coup exposés à ces

idées nouvelles par des troupes et une presse bientôt contrôlées par l'autorité britannique dans la province de Québec. C'est dans le contexte où 1789 en France allait continuer 1776 en Amérique que l'Angleterre, sous la pression à la fois des Canadiens et des Britanniques de la colonie, concéda en 1791 un Parlement à l'image de celui de la métropole : un gouverneur représentant du roi et nommé par le Colonial Office, un Conseil exécutif constitué par le gouverneur, un Conseil législatif analogue à la chambre des Lords, une Chambre d'assemblée du type de la Chambre des communes. Le gouverneur détenait le pouvoir ultime, le Conseil législatif non élu qui, ne pouvant s'appuyer sur une aristocratie inexistante en Amérique – les seigneurs étaient en déclin – servait de contrepoids et de moyen de blocage dans un système où les lois votées par la Chambre d'assemblée élue devaient aussi être entérinées par le Conseil législatif.

La pression des révolutions démocratiques avait donc permis l'établissement d'une composante démocratique, élue, dans une colonie où la très forte majorité de la population – de l'ordre de 85 % au début – était francophone et catholique et avait donc toutes les chances de constituer la majorité politique de la Chambre et de la colonie. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre est confrontée à ce problème : comment faire de la colonie francophone et catholique une colonie culturellement anglophone et religieusement protestante? La solution résidait dans le plan d'un système d'éducation populaire – les écoles royales – qui, à moyen terme, allait angliciser puis protestantiser la population. C'était la règle du jeu, mais elle n'allait guère fonctionner dans le cas des écoles. Le défi pour la métropole d'obtenir pour les anciens sujets de Sa Majesté la majorité en Chambre était d'une autre taille lorsqu'on s'aperçut, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, que les Canadiens ou nouveaux sujets étaient majoritaires. Certes, le jeu de contrepoids du système permettait au Conseil législatif de bloquer les initiatives

de la Chambre d'assemblée et une politique d'immigration pouvait renverser la proportion de la population, mais il était très difficile de savoir à quel terme, moyen ou long.

### LES PAPINEAU DEVANT LE SYSTÈME COLONIAL BRITANNIQUE

Le notaire Joseph Papineau vit ce changement de régime, lui qui est de la première députation élue en 1792 et qui doit se familiariser sur le tas avec le parlementarisme anglais et le droit constitutionnel de la métropole, avec les règles du jeu du nouveau système politique. Son fils, Louis-Joseph, est élu pour la première fois en 1808 sous le règne du gouverneur James Henry Craig. Sept ans plus tard, en 1815, il est élu orateur ou président de la Chambre, puis en 1817, il devient leader du Parti canadien qui date de 1805. Il a donc vu le système à l'œuvre, il en orchestre l'administration et devient la voix du parti de la majorité tout en y donnant une voie.

En 1809, le jeune député Papineau – il a 23 ans – est immédiatement confronté à une nouvelle stratégie de prise de contrôle de la majorité en Chambre lorsqu'un projet d'union du Bas et du Haut-Canada, division de la colonie constituée en 1791, est avancé, mais sans succès. L'union politique serait ainsi une union démographique où du coup la population anglophone des anciens sujets gagnerait un poids significatif à court et moyen terme en Chambre.

Le colonialisme se perpétue dans un deuxième projet d'union, en 1822, lorsque des marchands anglophones de la colonie portent secrètement à Londres un nouveau projet susceptible de traduire dans le pouvoir politique de la Chambre la réalité du pouvoir économique des Britanniques de la colonie et du pouvoir métropolitain. Chef du Parti canadien, Papineau va à Londres avec John Neilson, en 1823, pour faire opposition à ce projet. Il y comprend l'intention de prise de contrôle de la Chambre d'assemblée par ce qui est encore la minorité de la

population; il y constate tout autant l'indifférence de Londres non pas envers sa colonie, mais envers ceux qui y détiennent problématiquement le pouvoir politique. D'où cette double stratégie de différer l'union non encore possible démographiquement et de laisser pourrir la situation en créant, par exemple, le Comité sur les affaires du Canada en 1828 qui ne règlera rien, puis la commission Gosford, en 1835, dont une fuite fera savoir qu'elle ne doit pas s'attaquer au problème pour lequel elle avait été créée : l'octroi ou pas d'un Conseil législatif élu. Autre exemple de stratégie de pourrissement : la réponse que lord Russell mettra trois ans à donner aux 92 doléances des Patriotes de 1834.

S'il faut reconnaître que la demande d'un Conseil législatif élu n'était ni plus ni moins qu'un projet républicain visant quasi inévitablement l'indépendance de la colonie où les Canadiens français auraient démographiquement eu la majorité et dans la Chambre et au Conseil, il faut bien voir aussi que la stratégie de différer un règlement des tensions ne pouvait que construire des frustrations et rendre volatile la situation coloniale. L'émeute de mai 1832 qui laisse sans punition les responsables militaires de la mort de trois citoyens, les prorogations répétées de la Chambre d'assemblée, la déclaration d'illégalité des assemblées populaires, la mise à prix de la tête de Papineau et d'autres Patriotes, l'appel à des régiments venus de l'extérieur indiquent une intention soutenue de maintenir la pression jusqu'à ce qu'avec les moyens dont on dispose on puisse régler la situation coloniale, d'une façon ou de l'autre, d'une façon et de l'autre.

John George Lambton, lord Durham, ne vient que proposer à nouveau une solution qui est dans les cartes depuis 30 ans, l'union du Bas et du Haut-Canada qui pourra, cette fois, aboutir pour deux raisons : le cul-de-sac dans lequel se trouvent les Canadiens français après 1838 et qui place bientôt une majorité à voir dans l'union « une planche de salut »; puis le renversement de la population

perceptible avec le premier recensement officiel du Canada-Uni en 1851 où il est devenu évident que dorénavant, au Canada-Uni même, la population anglophone dépasse la population francophone. Entre-temps, Londres avait fourni un autre exemple de ce dont elle était capable en matière de colonialisme :



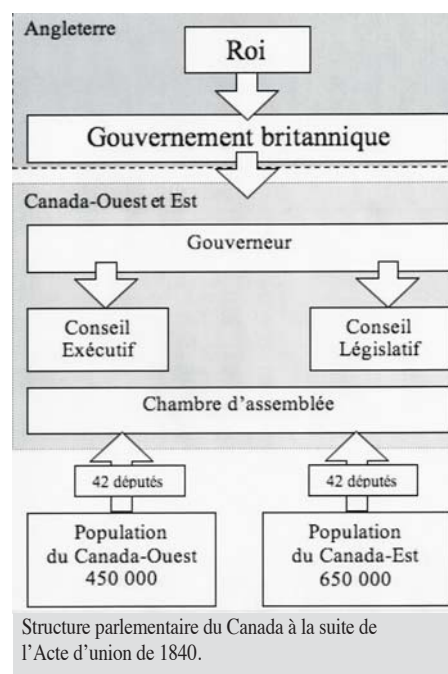
François-Xavier Garneau (1809-1866).  
Photographie Jules-Isaïe Livernois. (BAnQ-Québec, P600, S6, PGH671-22).

après la suspension, dans l'Union de 1840, de la représentation selon la population – les anglophones étant encore minoritaires –, la métropole rétablit la *rep by pop* dans la décennie de 1850 lorsque le renversement s'était opéré. De ce point de vue, la Confédération venait consolider avec la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick un rapport de force et de pouvoir déjà établi au seul Haut-Canada, du milieu de la décennie 1850 à 1867.

Le colonialisme que Papineau a connu, vécu et dénoncé sur une période de plus de 40 ans, très peu de Québécois l'ont réellement perçu et dénoncé parce que ce colonialisme avait été subtil, le fait d'une métropole et d'un empire qui en faisait l'expérience en même temps que sa colonie. On a fini par le voir. Chez un modéré comme André Laurendeau qui a traversé le duplessisme et qui a retrouvé chez des anglophones de Montréal un comportement similaire aux colonisateurs à l'égard du « roi nègre » : « Les britanniques ont le sens politique,

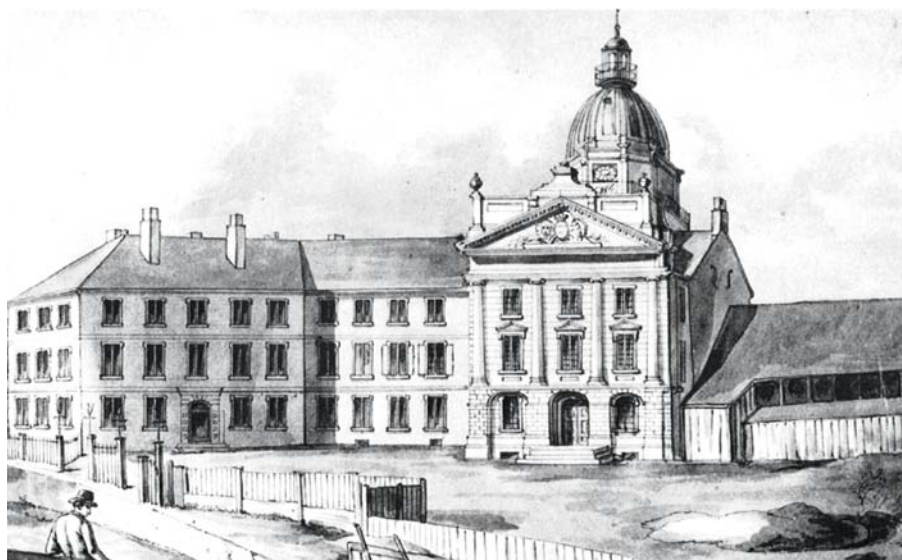
ils détruisent rarement les institutions politiques d'un pays conquis. Ils entourent le roi nègre, mais ils lui passent des fantaisies. Ils lui ont permis à l'occasion de couper des têtes : ce sont les mœurs du pays. Une chose ne leur viendrait pas en tête : et c'est de réclamer d'un roi nègre qu'il se conforme aux hauts standards moraux et politiques des Britanniques. Il faut obtenir du roi nègre qu'il collabore et protège les intérêts des Britanniques. Cette collaboration assurée, le reste importe moins. Le roitelet viole les règles de la démocratie? On ne saurait attendre mieux d'un primitif... »

L'un de ses contemporains, le jeune écrivain André Major, a formulé la chose plus radicalement au moment de la guerre d'Algérie dans *La Revue socialiste*, revue la plus à gauche de l'époque : « Disons que le régime colonial français



d'Algérie était grossier parce que violent; alors que la confédération canadienne au sein de laquelle nous ne savons même pas comment lutter, est subtile au point qu'elle dissimule les rapports réels entre colonisateurs et colonisés. »

Le colonialisme est d'autant plus efficace et durable qu'il parvient à plus ou moins se dissimuler. Sa meilleure politique sera toujours de « diviser pour régner ». Cela, et



Édifice du parlement à Québec, vers 1850. Aquarelle de A. Kollner. (Bibliothèque et Archives Canada).

l'homme politique Papineau et l'historien François-Xavier Garneau l'ont vu. Dès 1831, Papineau a compris comment le système de contrepoids entre le Conseil législatif nommé et la Chambre d'assemblée élue est la clé du système colonial britannique; il déclare en Chambre : « Aussi n'ont-ils été constitués [les conseils exécutif et législatif], je pense, que d'après la maxime des tyrans : "divisez pour régner". » On nomme ceux qui peuvent faire le travail de bloquer ce que des élus peuvent faire voter pour accroître l'émancipation de la colonie.

Cette conscience claire de la stratégie métropolitaine n'est pas sans rappeler celle décrite vingt ans plus tard à Papineau par l'historien François-Xavier Garneau : « Mon système d'appréciations politiques est tout arrêté. Je veux marquer en traits profonds par des extraits de dépêches bien choisis quelle était la politique anglaise à notre égard; que les événements de 1837 sont dus à son système de mettre les deux races en opposition l'une dans la Chambre d'assemblée l'autre dans les conseils exécutif et législatif afin de les neutraliser mutuellement et de gouverner elle-même entre les deux rivalités; que ses sympathies étaient pour les Anglais qui remplissaient tous les emplois, mais que ses intérêts la portaient à ménager les Canadiens en leur laissant leurs lois et leur religion afin de les empêcher de se jeter par le désespoir entre les bras des

États-Unis; que l'Acte d'Union a été fait dans le même esprit pour fortifier le parti anglais qui n'était plus capable de lutter plus longtemps dans le Bas-Canada sans une intervention trop pressante et trop manifeste de la métropole. » Plantée comme un coin dans la mémoire, la division peut durer longtemps.

**Yvan Lamonde est historien et professeur émérite au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill.**

#### Pour en savoir plus:

F.-X. Garneau à L.-J. Papineau, 3 juillet 1851, Université d'Ottawa, archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds Garneau.

André Laurendeau, « La théorie du roi nègre », *Le Devoir*, 4 juillet 1958, repris dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot et Jacques Rouillard, *Le Québec en textes*, Montréal, Boréal Express, 1980, p.105-107.

André Major, « Les damnés de la terre et nous », *La revue socialiste* (automne 1962), p.45-47.

Papineau, en Chambre, 11 mars 1831, L.-J. Papineau, *Un demi-siècle de combats. Interventions publiques*, choix de textes et présentation par Y. Lamonde et Claude Larin, Montréal, Fides, 1998, p.159.



Les bals, les banquets et les thés constituent trois des activités où les différentes élites de Québec se croisent fréquemment. En 1908, à l'occasion du tricentenaire de la ville, bon nombre des festivités prévues pour l'occasion rassemblent anglophones et francophones. *Le Canadien* mentionne d'ailleurs, le 1<sup>er</sup> août, que les Canadiens français sont « flattés » que « les Anglais prennent très largement part à nos fêtes » parce qu'ils « sont unis à nous par des liens d'amitié et d'intérêt. » (Bal tenu le 28 juillet 1908 à l'Assemblée législative en l'honneur du prince de Galles, collection Alain Gariépy).

# LES MARIAGES MIXTES À QUÉBEC DANS LES DEUX DERNIERS TIERS DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

par Alex Tremblay Lamarche

**25** octobre 1870. Plusieurs des notables parmi les plus distingués de la ville de Québec sont rassemblés à la cathédrale Notre-Dame pour célébrer le mariage de William Ronald Glendonwyn, lieutenant du 69<sup>e</sup> régiment d'infanterie, originaire d'Édimbourg, et d'Henriette Chauveau, fille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier ministre de la province de Québec. En sus des nombreux membres de la famille Chauveau et des compagnons d'armes du lieutenant Glendonwyn, on compte dans l'assistance le lieutenant-gouverneur, sir Narcisse-Fortunat Belleau,

l'honorable René-Édouard Caron, juge à la Cour du banc de la reine et leurs épouses, le sénateur Ulric-Joseph Tessier. On note aussi la présence d'un bon nombre de membres du cabinet Chauveau (Robertson, Irvine et Ouimet), même si deux d'entre eux ne sont pas catholiques. Le trésorier provincial, Joseph Gibb Robertson, est congrégationaliste alors que le solliciteur général George Irvine est anglican. Pour l'occasion, l'église est « ornée comme aux jours de grandes fêtes » et l'organiste Gustave Gagnon a sélectionné une série d'airs nationaux d'Écosse, d'Angleterre et du Canada pour

ponctuer la cérémonie. Bien loin d'être une exception, les mariages mixtes (entre Canadiens français et Britanniques) sont courants au sein des élites à Québec au XIX<sup>e</sup> siècle. Les militaires britanniques connaissent d'ailleurs tant de succès auprès des Canadiennes françaises que le journaliste Arthur Buies – lui-même issu d'un mariage mixte – évoque avec humour dans sa *Lanterne canadienne* des jeunes filles qui « ne peuvent jamais se lasser du *right about turn*, *fix bayonet* » et des mères qui courent « désespérément à l'épaulette, la montrer à leurs filles en extase » et qui trouvent « leur salon vide

tant qu'elles n'y auront pas entendu les Oh, ouah, yaës, çuurtainly, blàà, blàouàà, blààsted country ». Bien qu'on trouve de telles unions ailleurs dans la province, la ville de Québec présente un cas de figure intéressant en raison de la reconfiguration des rapports de pouvoir au sein des élites au cours de cette période.

## LA « RECONQUÊTE » TRANQUILLE

À compter des années 1840, les rapports de force entre anglophones et francophones s'inversent au sein des élites patriciennes de Québec. Avec la perte définitive du statut de capitale politique du Canada-Uni, en 1865, Québec voit les députés du Canada-Est et le personnel administratif anglophone (fonctionnaires, traducteurs, etc.) partir vers Bytown (Ottawa) pour ne plus revenir. De plus, une bonne partie de l'élite marchande anglo-protestante constate que les bases de ses activités – le commerce du bois et la construction navale – sont gravement affaiblies par

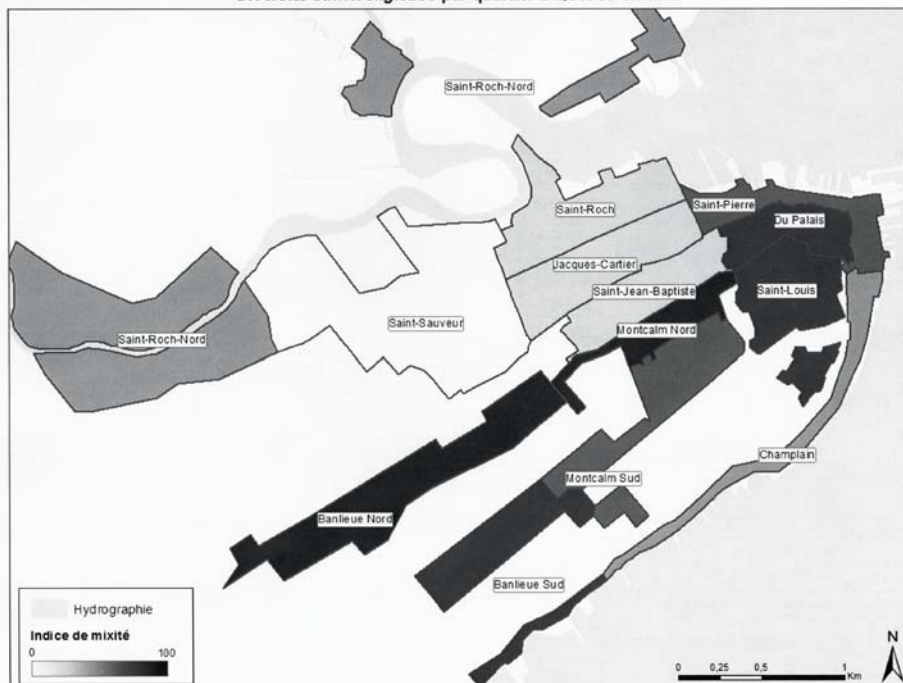
l'arrivée des bateaux à coque de fer et l'abolition des tarifs préférentiels sur le bois canadien en Grande-Bretagne (1854). Plusieurs marchands perdent donc de l'influence ou quittent la ville dans l'espoir de rebâtir leur fortune ailleurs. Le départ de la garnison britannique, en 1871, prive également Québec de plusieurs officiers qui participaient à l'animation d'une vie culturelle riche et diversifiée en organisant concerts, banquets et pièces de théâtre. Qui plus est, la ville est marquée par une forte émigration britannique et irlandaise dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec le déclin des activités portuaires et commerciales de la ville, plusieurs d'entre eux partent pour Montréal ou pour l'Ontario dans l'espoir de trouver un emploi. En contrepartie, plusieurs Canadiens français originaires des paroisses rurales environnantes et n'y trouvant pas de travail migrent vers Québec à cette époque. Entre 1861 et 1901, le pourcentage d'anglophones dans la population locale passe donc de 40 % à 16 %.

Parallèlement, la place des Canadiens français au sein des notables de la ville augmente graduellement. Avec la création d'une Chambre d'assemblée provinciale en 1867, des députés – surtout francophones – de l'ensemble de la province convergent vers Québec. Le statut de capitale provinciale crée également à Québec une série de postes bien rémunérés porteurs d'un certain prestige (bibliothécaires, hauts fonctionnaires, etc.) qui sont confiés principalement à des francophones (Eugène Étienne Taché, Joseph Obalski, Pamphile Le May, etc.). De plus, de nouvelles élites économiques largement franco-catholiques émergent à cette époque. Afin de pallier le déclin du commerce d'import-export et de la construction navale, celles-ci font de Québec le centre régional d'approvisionnement de l'est de la province. Des marchands et des négociants tels qu'Isidore Thibaudeau et Jean-Baptiste Renaud profitent de leurs liens avec les campagnes environnantes pour y vendre des biens manufacturés et y faire l'achat de différentes denrées (grain, farine, poisson, etc.) qu'ils revendent ensuite dans les régions du Saguenay, de Charlevoix, de la Côte-du-Sud et du Bas-Saint-Laurent. Enfin, les rênes de la ville passent entre les mains des Canadiens français au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors que des maires d'origine anglophone et francophone alternaient à la tête de la capitale depuis 1833, plus aucun anglophone ne parvient à occuper ce poste après 1880. Qui plus est, le nombre de conseillers municipaux anglophones décroît à compter du mandat de François Langelier (1882-1890).

## CULTURE D'ÉLITE, CULTURE COMMUNE?

Bien que les rapports de force entre les groupes ethniques changent au cours des deux derniers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, Québec compte toujours trois principales communautés ethnolinguistiques

Diversité ethnoreligieuse par quartier à Québec en 1871



En plus de partager une culture et des lieux de sociabilité communs, les différentes élites de Québec se côtoient également dans leur quotidien. En effet, l'analyse du recensement de 1871 révèle que les quartiers présentant la plus grande mixité (Montcalm, Banlieue Nord, Saint-Louis et Du Palais) sont ceux accueillant le plus de familles bien en vue de Québec alors que ceux présentant le caractère le plus homogène (Saint-Sauveur, Saint-Roch, Jacques-Cartier, Saint-Jean-Baptiste et Champlain) abritent davantage des familles ouvrières. (Carte confectionnée par Isabelle Beauregard-Gosselin).

au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : les anglo-protestants, les franco-catholiques et les anglo-catholiques. Chacune d'entre elles est dotée de ses institutions, de ses lieux de sociabilité et d'une culture qui lui est propre. Plusieurs notables voient même des traits typiques à chacun de ces groupes. Pour Philippe Aubert de Gaspé, par exemple, les Britanniques apparaissent « d'un caractère plus froid » et réservé que les Canadiens français et sont pourvus d'une « manière agréable [...] de se moquer d'une personne le plus sérieusement du monde ». Parfois, il existe un sentiment d'appartenance si fort au sein de chacune des communautés ethniques que cela peut biaiser certains procès. En 1866, Aubert de Gaspé, dans ses *Mémoires*, déplore la situation : « le dégoût m'a empêché d'assister à nos cours criminelles depuis quatre à cinq ans; j'étais indigné lorsque je remarquais des signes d'intelligence échangés entre les jurés et les criminels et que je voyais des coupables échapper à la justice par cause de sympathie de race et de religion ».

Cependant, les élites – tant anglophones que francophones – sont animées d'un même désir de distinction sociale. Cela leur permet non seulement d'afficher leur rang dans leurs activités quotidiennes, mais aussi d'inscrire ces rapports de domination dans le subconscient collectif. En fréquentant les collèges classiques et les établissements d'enseignement privés anglophones, les jeunes élites masculines apprennent le latin tout en développant un goût pour la littérature classique, l'histoire gréco-romaine, la musique et le théâtre. Les jeunes filles de bonne famille, quant à elles, fréquentent les couvents où elles apprennent les bonnes manières, la diction, la musique et la peinture. Ainsi, lorsque les notables de demain terminent leurs études, ils sont à même de s'intégrer aux cercles les plus en vue où il est nécessaire de connaître ces disciplines pour affirmer son statut social. D'ailleurs, si Aubert de Gaspé perçoit des distinctions entre la culture des deux communautés, au sein des classes aisées

elles apparaissent minimes. De son propre aveu, « les manières plus froides, moins démonstratives, des vrais gentilshommes anglais [...], à la vérité, différaient peu alors de celles des gentilshommes français ». Dans ce contexte, nulle surprise de voir les différentes élites de la ville se



Comme bon nombre de familles bien en vue de la capitale, les Chauveau s'inscrivent dans des réseaux de sociabilité mixtes. La jeune Henriette fréquente les Lindsay, les Pope, les Hamel et les Juchereau alors que son père, Pierre-Joseph-Olivier, est élu à la tête de Literary and Historical Society of Quebec, en 1868. Après son mariage avec le lieutenant Glendonwyn, Henriette Chauveau (1851-1870) part pour les Bermudes avec son mari qui y est envoyé avec son régiment. Leur union est de courte durée puisque Henriette décède deux mois après leur mariage. (*Henriette Chauveau*. Photographie de William Notman, Montréal, 1870, Musée McCord).

croiser dans les salons de lady Belleau ou dans les banquets offerts par les officiers britanniques à la Citadelle de Québec. Il n'est également pas rare de croiser des Canadiens français dans les associations anglo-protestantes et irlandaises et l'inverse bien que cela n'empêche pas chacune de ces élites d'être animée du désir de créer ses propres lieux de sociabilité.

### LA FORMATION DES COUPLES MIXTES

La porosité entre les différentes élites de Québec et leurs lieux de sociabilité

communs constituent probablement deux des principaux facteurs expliquant les mariages mixtes dans la capitale. En effet, en se côtoyant aux concerts de l'Académie de musique et dans les réceptions auxquelles elles prennent part, les différentes élites de la ville en viennent à tisser des liens qui donnent naissance à quelques idylles. C'est en participant aux nombreux bals offerts par les officiers britanniques en garnison à Québec, où la « société canadienne » se réunit « en aussi grand nombre que la société anglaise », que Marie-Louise Taschereau, fille du juge Jean-Thomas Taschereau, tombe sous le charme de sir Randolph Isham Routh, commissaire général des armées des Canadas. Dans un premier temps, ce dernier, de 29 ans son aîné, suscite cependant peu d'enthousiasme auprès de la mère de Marie-Louise, Marie Panet, nièce de Bernard-Claude Panet, archevêque de Québec. Dans une lettre adressée à sa femme, le 7 février 1829, Louis-Joseph Papineau rapporte les propos de celle-ci : « Mais c'est une horreur! dit M<sup>me</sup> Taschereau, une si grande différence d'âge, une si grande famille, un protestant, non! il n'en sera rien! » L'opposition de Marie Panet à ce mariage disparaît toutefois dans les mois suivants et l'union entre les deux familles est célébrée le 16 janvier 1830 à la chapelle de la garnison britannique de Québec. Lorsqu'elle est appelée à expliquer les raisons de son opposition, Marie Panet avance même que celle-ci était feinte. Papineau relate en effet : « Je me suis longtemps entretenu avec madame Taschereau sur le mérite du veuf, sur sa politesse, son attention à réunir les deux sociétés canadienne et anglaise. La bonne maman en disait plus de bien que moi et m'a persuadé, sans le vouloir, que son opposition était un calcul pour faire de meilleures conditions à sa fille ». Faut-il voir dans cette union un exemple de la facilité avec laquelle anglo-protestants et franco-catholiques s'unissent au sein des élites ou plutôt de la résistance que ces mariages suscitent? Hélas, les sources consultées ne nous permettent pas de

tirer de conclusions. Cependant, nous pouvons estimer que les réactions varient entre ces deux pôles en fonction des familles, de leur pratique religieuse et de leur rapport à l'autre.

La pratique religieuse semble d'ailleurs l'élément le plus susceptible de nécessiter des compromis au sein des familles mixtes. En effet, avec l'encadrement religieux qui se resserre dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les contacts entre les différentes confessions sont de plus en plus découragés par le clergé. Dans les couvents, l'éducation féminine met l'accent sur la piété et l'importance de garder un futur mari et les enfants à venir loin du vice et des mauvaises doctrines tout en les incitant à se conformer aux prescriptions ecclésiastiques. Religieuses et confesseurs mettent l'accent sur l'importance de trouver un bon catholique pour époux. Malgré tous ces efforts, ils ne réussissent pas à empêcher certains mariages mixtes. L'Église catholique exige toutefois que les époux s'engagent à élever leurs enfants selon ses préceptes. Ces directives semblent largement respectées à Québec. Les enfants de sir Randolph Isham Routh et du juge Andrew Stuart, par exemple, sont élevés dans la foi catholique de leur mère. Le juge Stuart se convertit même au catholicisme l'année précédant sa mort.

Les couples mixtes ne diffèrent donc pas énormément des couples endogames. Tout comme ceux-ci, ils visent entre autres

à permettre aux deux époux de maintenir leur rang et d'assurer la pérennité de la lignée. Pour les élites, il importe davantage de s'unir à une personne de la même classe sociale qu'à quelqu'un du groupe ethnolinguistique duquel elles sont issues. Cela n'empêche toutefois pas l'existence de rapports de force et de tensions entre les communautés ethniques. Le premier ministre Félix-Gabriel Marchand – provenant pourtant d'un mariage mixte et particulièrement proche de la haute société anglophone de Québec – s'impose comme un ardent défenseur de la langue française dès son jeune âge. De même, l'avocat Jules Tessier – également issu d'un mariage mixte et marié à une catholique anglophone – préside les destinées de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec de 1889 à 1891. Cela montre bien que malgré un certain désir de fusion culturelle au sein des élites, il existe aussi une forte volonté de conserver sa langue et sa foi et que le sentiment d'appartenance à la communauté ethnolinguistique demeure bien vivant. Cependant, force est de constater que les élites de Québec forment un petit groupe passablement uni au début du XX<sup>e</sup> siècle. La plupart des grandes familles comptent au moins un mariage mixte en leur sein. Il n'y a qu'à penser aux Baillairgé, aux Aubert de Gaspé, aux Juchereau, aux Garneau, aux Stuart, aux Neilson, aux Verge, aux Fitzpatrick et à tant d'autres pour s'en

convaincre. Donc, peut-on encore parler d'élites distinctes alors que la plupart d'entre elles comptent des notables issus d'autres origines dans leur famille? Assurément pas sans nuancer la chose.

**Alex Tremblay Lamarche est étudiant au doctorat en histoire à l'Université Laval et à l'Université libre de Bruxelles.**

#### Pour en savoir plus:

Philippe Aubert de Gaspé. *Mémoires*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, 595 p.

Louisa Blair. *Les Anglos : la face cachée de Québec*. Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2005, 2 vol.

Jacques Castonguay. *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé : Lady Stuart*. Montréal, Éditions du Méridien, 1986, 125 p.

John A. Dickinson. « L'anglicisation ». Michel Plourde (dir.). *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*. 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides/ Publications du Québec, 2008 (2000), p. 130-142.

Sophie Goulet. *La nuptialité dans la ville de Québec : étude des mariages mixtes au cours de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2002, viii-113 p.

Alex Tremblay. *La mixité culturelle au sein des élites québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle : l'exemple de la famille Marchand, 1791-1900*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2014, xv-120 p.



Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec

**Un regroupement de  
professeures et professeurs  
d'institutions de niveau collégial publiques et privées,  
francophones et anglophones,  
qui contribue au rayonnement de l'histoire  
dans leurs milieux.**

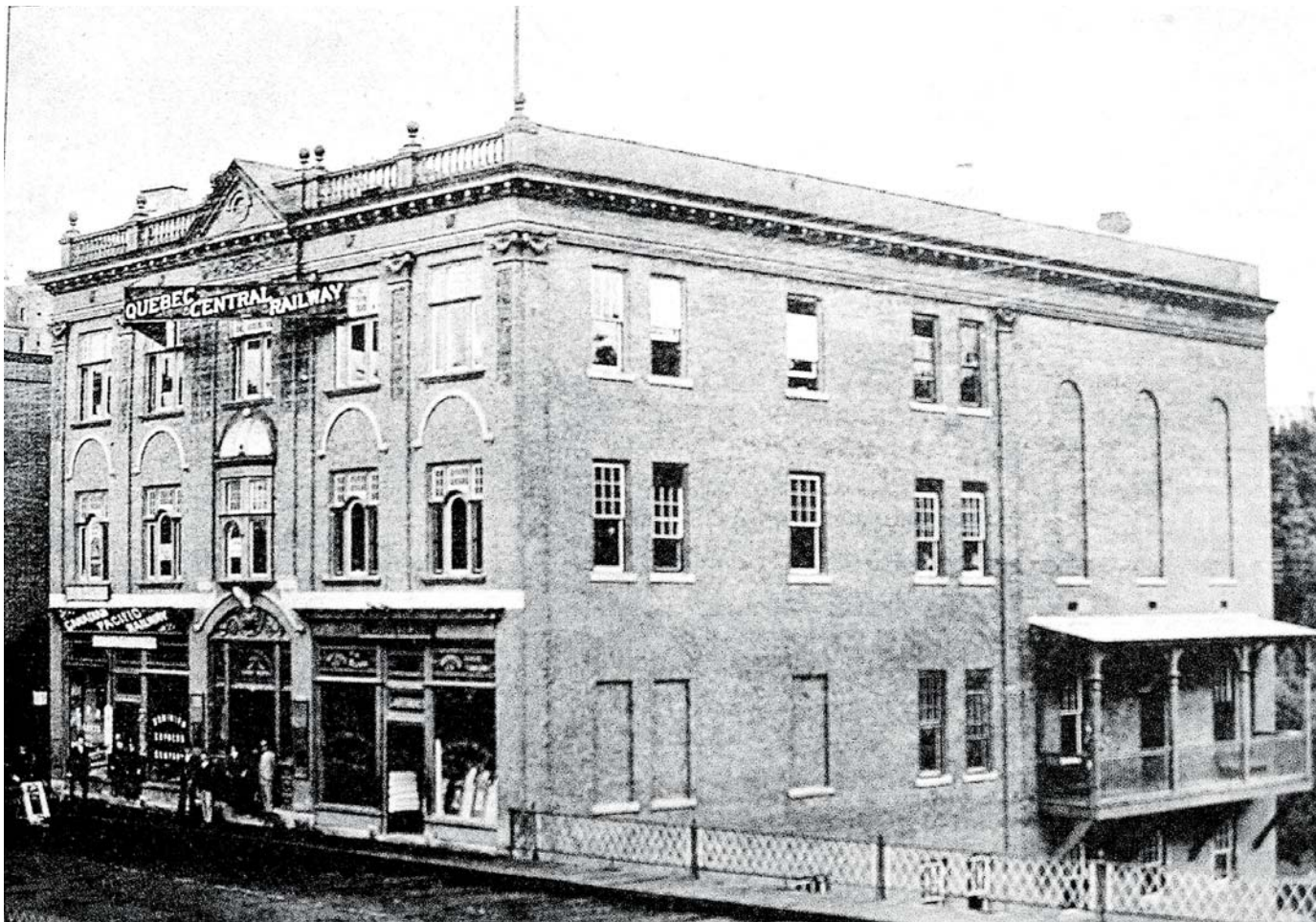
Pour information: Jean-Louis Vallée  
(418) 248-7164 poste 117 = jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

**Archives du  
Séminaire de Nicolet**  
... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :  
du lundi au vendredi  
de 9 h à 12 h  
de 13 h à 16 h 30



900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5  
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543  
Courrier électronique : [seminairedenicolet@sogetel.net](mailto:seminairedenicolet@sogetel.net)  
Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>  
Centre régional d'archives privées agréé



Le Art Building, vers 1890. (*The Dominion Illustrated*, 30 août 1890).

## UN LIEU DE RENCONTRE ENTRE DEUX COMMUNAUTÉS

# LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE À SHERBROOKE

par Monique Nadeau-Saumier

À la suite de l'arrivée du chemin de fer, en 1852, la ville de Sherbrooke connaît un essor remarquable. Petite ville typiquement *yankee* au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Sherbrooke voit s'accroître son influence en tant que centre régional, car elle est sise au cœur des comtés anglophones. Les réseaux économiques et humains qui se sont tissés entre les *townships* et la Nouvelle-

Angleterre imprimeront au caractère et à la mentalité des habitants de la région des traits distinctifs tel un sens aigu de la liberté individuelle et de l'initiative locale. Toutefois, le caractère américain qui a marqué les origines de Sherbrooke n'est plus homogène. La ville compte aussi une importante population d'immigrants de Grande-Bretagne, dont plusieurs ont été attirés dans la région par la British

American Land Company (BALC). Fondée à Londres, en 1835, cette compagnie de colonisation et de spéculation foncière avait acquis près de 850 000 acres des terres de la couronne pour les vendre aux immigrants britanniques.

Le succès de cet amalgame d'anglophones américains et britanniques se traduit, non seulement par une croissance démographique remarquable,

## Library and Art Union OF SHERBROOKE.

### FREE PUBLIC LIBRARY,

Open week days from 2 to 5 and 7 to 9 p. m.

### FREE READING ROOM,

Open week days from 8 to 12 a. m. 1 to 6 and 7 to 10 p. m.

Open Sundays from 1.30 to 4.30 p. m.

### FREE ART GALLERY of PAINTINGS

Engravings, Reproductions, etc.

Entrance by Main Hall and second stairway.

Open week days from 8 to 12 a. m. and 1 to 6 p. m.

Open Sundays from 1.30 to 4.30 p. m.

### FREE AMUSEMENT ROOM FOR YOUNG MEN.

Games, Books, Papers, etc.

Open week days from 8 to 12 a. m. 1 and 7 to 10 p. m.

### SAVINGS FUND for WORKING MEN

Deposits received from 10c upwards, not exceeding a total amount of \$10, when it is transferred to any local Bank to name of depositor. In rest allowed on every even dollar.

Annnonce publiée périodiquement dans le *Sherbrooke Weekly Examiner*.

mais également par la diversité de la base industrielle (textile, métallurgie) ainsi que par la présence de nombreux sièges sociaux. Ces institutions témoignent du dynamisme qui se manifeste à Sherbrooke dès l'avènement du rail et qui se poursuivra jusque dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer la fondation, en 1886, de la première bibliothèque publique de Sherbrooke, car il nous servira à expliquer pourquoi, et par quelles influences extérieures, cette ville de province est parvenue à se doter d'une institution culturelle qui n'a pas eu d'équivalent dans la province de Québec, à l'exception des grands centres urbains de Montréal et de Québec.

De nombreux citoyens engagés dans l'amélioration du réseau ferroviaire et dans le secteur manufacturier sont aussi sensibles à toutes les questions propres à améliorer, non seulement le développement industriel de Sherbrooke, mais aussi les conditions sociales et culturelles. C'est ainsi qu'un groupe de quinze Sherbrookoïses influents, membres de professions libérales, manufacturiers et marchands se réunirent en septembre 1886 pour créer la Sherbrooke Library and Art Association.

## UN PROJET AMBITIEUX

Cette association est l'aboutissement de plusieurs années de travail. Déjà, en 1880, on avait mis sur pied au centre-ville de Sherbrooke une salle de lecture où les citoyens pouvaient aller consulter des journaux et des périodiques. Peu après, on décide de créer une bibliothèque publique avec l'appui de la population anglo-protestante, plus scolarisée, donc plus apte à se prévaloir des services offerts. Toutefois, l'élite canadienne-française n'est pas insensible au bien-fondé de la création d'un lieu laïque de diffusion du savoir, à une époque où, ailleurs dans la province, le clergé catholique exerce un rigoureux contrôle sur la lecture et la diffusion des imprimés.

Par leurs liens de parenté, leurs relations sociales et leurs lieux de résidence, par leurs nombreuses fonctions et leur implication dans divers aspects de la vie associative, et grâce aussi à des talents évidents, les membres du groupe fondateur de la Sherbrooke Library and Art Association forment un microcosme de l'élite sherbrookoïse active dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Trois, parmi les fondateurs de la SLAA, sont canadiens-français et membres de professions libérales. Leur proportion dans le groupe est de 20 %, ce qui est à peu près conforme à celle de l'élite francophone de Sherbrooke dans les années 1880. Bien différents de leurs collègues par la langue et par la religion, ils partagent pour l'essentiel une même vision de la société. Bientôt, conscients que l'association répond à des besoins sociaux, on décide de lancer une souscription publique afin de construire un édifice qui pourra servir adéquatement aux activités des membres et leur offrir de nouvelles perspectives de loisirs culturels. On envisage l'établissement d'une collection d'art et d'une collection d'histoire naturelle, et d'un lieu adéquat pour les récitals et concerts, car la ville de Sherbrooke est marquée, dès son origine, par une vie musicale intense. Inauguré en avril 1887, le Sherbrooke Library and Art Building suscite des

commentaires élogieux dans les hebdomadaires locaux. Il s'agit d'un bâtiment de belle allure, construit d'après les plans de l'architecte montréalais James Nelson (1830-1919). L'édifice, qui fait 30,5 mètres de profondeur, comprend cinq étages, dont deux aux niveaux inférieurs qui donnent directement sur les chutes de la rivière Magog. Les trois autres sont situés au-dessus du sol. On réserve la moitié de l'espace pour des bureaux destinés à des fins commerciales dont les profits de location permettront de rentabiliser l'édifice. L'autre moitié servira à loger les activités culturelles, comme la salle de lecture et la bibliothèque, ainsi qu'une grande salle – le Art Hall ou Salle des arts – sur deux étages de hauteur, pouvant accueillir 400 personnes pour les concerts et les conférences. La voûte du plafond, munie d'un grand puits de lumière, en fait aussi un lieu approprié pour la tenue d'expositions d'œuvres d'art, dont celles de la collection d'art naissante de l'Association, auxquelles s'ajouteront périodiquement des toiles prêtées par la Art Association of Montreal (aujourd'hui le Musée des beaux-arts de Montréal) et par la Galerie nationale (devenue le Musée des beaux-arts du Canada).

Quant aux locaux destinés à la bibliothèque, voici la description qu'en fait le *Sherbrooke Weekly Examiner* :

« La salle de lecture et la bibliothèque sont au rez-de-chaussée, et on s'y rend par un beau corridor qui débouche, à droite sur la salle de lecture et à gauche sur la bibliothèque. Ce sont de nobles pièces, 25 x 40, sur 14 pieds de hauteur. Au fond de la salle de lecture, le mur est orné d'un très beau foyer. Une porte de cette pièce s'ouvre sur un balcon qui domine la rivière d'où on peut admirer les pittoresques chutes de la rivière Magog. » (La traduction est de nous)

## DES CONDITIONS GAGNANTES

On peut avancer que la fondation d'une telle bibliothèque publique à Sherbrooke dès 1887 est le résultat de la spécificité culturelle et sociale unique qui a marqué

le développement de la ville dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette réussite, voyons les plus importants :

- En 1887, bien que la population de Sherbrooke soit également répartie entre francophones et anglophones, l'élite dirigeante est majoritairement composée d'anglo-protestants, qui eux ne sont pas soumis au contrôle social du clergé catholique. Cette bourgeoisie, d'origine américaine et britannique, est très consciente du rôle d'une bibliothèque dans le développement culturel, l'alphabétisation et l'éducation.
- Plusieurs des promoteurs de la salle de lecture étaient, soit originaires de la Nouvelle-Angleterre, soit descendants de premiers colons américains. Pour la plupart, ces ex-Étatsuniens appartenaient à des confessions dites « évangélistes » où la lecture de la Bible était une composante fondamentale, d'où l'importance de l'alphabétisation.

dans un *habitus* majoritairement anglophone, révèle une adhésion commune à une idéologie qui prône la nécessité de l'action philanthropique en ce qui concerne la diffusion du savoir.

- Le phénomène d'obstruction systématique du clergé face à la création de bibliothèques « laïques », qui s'est manifestée à Montréal et dans la majorité des villes du Québec de taille comparable à Sherbrooke, ne s'est jamais fait sentir en ce qui concerne la bibliothèque du Art Building. Tout au plus, on note l'inspection de la collection de livres par le curé de la cathédrale de Sherbrooke en 1906, examen qui se solda par le retrait de quelques ouvrages frappés de l'Index. Cet incident est la seule manifestation d'un intérêt, ou plutôt d'une préoccupation du clergé diocésain pour la bibliothèque publique, qui était pourtant fréquentée par bon nombre de ses ouailles. Il semble en effet que le cabinet de lecture et la bibliothèque ont bénéficié d'une

Sherbrooke s'affiche dès sa fondation comme une institution laïque, accessible à tous, Anglais, Français, protestants ou catholiques où l'on garantit la moralité des livres. Il était donc important d'offrir à la population une grande diversité de livres, comprenant plusieurs ouvrages en français pour rejoindre les lecteurs francophones. Quelques mois après l'inauguration du Art Building, le Progrès de l'Est, un hebdomadaire sherbrookoïse, commente ainsi certaines nouvelles acquisitions à la bibliothèque : « Nous apprenons avec plaisir que la bibliothèque de la salle de lecture gratuite vient de s'enrichir d'une douzaine de romans français ». Peu de temps après, on note dans le même journal : « La Bibliothèque publique sera bientôt dotée de 200 volumes français choisis parmi nos meilleurs auteurs contemporains. M. le juge Rioux et M. J.-A. Archambault ont été chargés de faire le choix et l'acquisition de ces ouvrages ».

## CONTENUS EN FRANÇAIS

La bibliothèque connaît un bon achalandage parmi les lecteurs francophones, à tel point qu'une bibliothécaire supplémentaire de langue française sera embauchée en 1902.

Les hebdomadaires sherbrookoïses publient régulièrement les titres des livres nouvellement acquis. En 1895, la SLAA publie un catalogue complet de sa collection. L'ouvrage de 78 pages comprend plus de 3 000 titres catalogués sous 99 sujets, selon le système Dewey de l'époque. On note qu'environ 60 % (1 800 titres) de la collection de livres est composé d'ouvrages de littérature et de fiction, qu'un autre 20 % (650 titres) se range dans les catégories *History*, *Geography*, *Travels* et *Biography* et que le reste de la collection regroupe des livres de diverses catégories, dont *Fine Arts*, *Architecture*, *Sculpture*, *Drawing*, *Painting*, *Engraving*, *Photography* et *Music*.

Un article publié dans *La Tribune* en mars 1923, sous le titre « Un coin de bibliothèque à visiter », fait état de la



Sherbrooke Symphony Orchestra, premier orchestre symphonique de Sherbrooke, Salle des arts, 1923. (Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Alberta et Paul-Émile Fortier).

Les nombreuses écoles que ces premiers colons créent et gèrent dès leur arrivée dans les cantons témoignent de leur prise en charge de l'organisation démocratique de l'éducation et du savoir.

- Les années 1880 marquent aussi la montée timide d'une bourgeoisie canadienne-française dans la ville de Sherbrooke. Ce petit noyau francophone,

certaine indifférence de la part du clergé catholique local, qui servait au départ une population canadienne-française majoritairement de classe ouvrière dont les conditions d'existence et le faible taux d'alphabétisation ne favorisaient pas la fréquentation des bibliothèques.

La première bibliothèque publique de

contribution de la bibliothèque de la SLAA à l'enrichissement culturel et au savoir de la population francophone de Sherbrooke :

« [...] Au point de vue lecture, on connaît probablement moins la bibliothèque de la Salle des arts et cela pour la bonne raison qu'elle contient surtout des livres et magazines anglais. On y remarque aussi les journaux canadiens-français de chaque jour, mis obligeamment à la disposition des lecteurs de langue française. Bon nombre de Canadiens français fréquentent cette bibliothèque, non seulement pour lire les journaux de leur langue, mais aussi pour parcourir les œuvres américaines scientifiques ou littéraires qui recrutent parmi la masse immense de leurs lecteurs du continent un fort pourcentage de lecteurs de langue française [...] Cependant cette bibliothèque contient autre chose que des revues américaines pour retenir le lecteur français. [...] Ce qui est surtout digne de remarque, on pourra s'y procurer des œuvres complètes d'écrivains canadiens, par exemple celles de Crémazie, de Sasgrain (*sic*), de Tassé, l'histoire de Garneau, les *Lettres de Lévis* et son *Journal de campagne*.

Sait-on qu'il se trouve dans cette bibliothèque l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par Thiers en cinq volumes? Quinze volumes de Victor Hugo et les œuvres poétiques de Lamartine avec en plus son *Histoire des Girondins* (3 vol.) et son *Histoire de la restauration* (4 vol.)? Citons encore les *Contemporains* de Lemaître, 6. vol., les *Impression de théâtre* du même auteur, 8 vol., une grande partie des œuvres de Louis Veuillot, celles de Racine et de Pascal. Sait-on enfin qu'on y trouve l'*Histoire de la littérature française* de Brunetière, en 30 volumes, de même que des œuvres de Montalembert et de la Bruyère? Voilà un aperçu des livres instructifs autant qu'intéressants que cette bibliothèque de la Salle des arts met à la portée de ses visiteurs canadiens-français. On peut y puiser à loisir et toujours gratuitement pour le plus grand profit de son intelligence. »

Ce résumé de l'importante collection d'ouvrages de langue française dans la bibliothèque de la Sherbrooke Library and Art Association témoigne de sa vocation biculturelle et de son impact sur la diffusion du savoir en général, et des lettres françaises en particulier, chez tous ses concitoyens.

## DÉCLIN

Toutefois, les changements démographiques majeurs, amorcés depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ont vu la prise de pouvoir des Canadiens français dans les instances administratives de la ville et de la région. Ces transformations, dont les impacts ont touché tous les aspects de la vie sociale et culturelle, ont grandement contribué au déclin de la Sherbrooke Library and Art Association. La bibliothèque quittera ses locaux de la rue Dufferin en 1928, après la vente du Art Building au quotidien *La Tribune*, pour aménager dans des locaux plus modestes, rue Wellington d'abord, puis rue Frontenac en 1939, pour enfin, en 1973, se fusionner à bibliothèque municipale (fondée en 1957), mais continuera d'être gérée par son propre

conseil d'administration. La première bibliothèque publique de Sherbrooke ne sera officiellement dissoute qu'en 1987, un siècle après sa fondation.

Cette étude de cas met en lumière la richesse des rapports entre les cultures anglophone et francophone dans la ville de Sherbrooke, à la fin du XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècle. On constate que la participation active des Canadiens français dans des réseaux associatifs, créés par leurs concitoyens anglophones, dont la Sherbrooke Art and Library Association, a eu un effet d'entraînement et d'émulation pour le développement d'une véritable culture francophone dans une ville jusqu'alors tributaire d'associations créées par les citoyens d'ascendance américaine ou britannique.

**Monique Nadeau-Saumier est détentrice d'un doctorat en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse « Un espace et un lieu de culture, le Art Building de Sherbrooke, 1887-1927 » a été publiée en version abrégée aux Éditions GGC, en 2008.**



Groupe d'employés du journal *La Tribune*, devant le Art Building, 1928. (Archives de *La Tribune*).

# L'HÔPITAL JEFFERY HALE

## 150 ANS DE RELATIONS INTERETHNIQUES

par Patrick Donovan

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les hôpitaux de Québec ne suffisent pas à la demande. L'arrivée des immigrants de la famine irlandaise taxe les infrastructures. Cela est aggravé par quatre épidémies de choléra entre 1849 et 1854. L'Hôpital de la Marine, qui dessert immigrants et marins, est le plus important établissement hospitalier de Québec à l'époque, mais sa réputation est en déclin : conflits toxiques au sein du personnel, corruption, abus sexuels, sans compter les odeurs nauséabondes circulant dans les corridors de l'édifice en piètre état. Quant à l'Hôtel-Dieu de Québec, le petit hôpital n'a que 50 lits. Des hôpitaux temporaires sont érigés un peu partout pour combler les besoins ponctuels, mais cela est insuffisant, comme le souligne l'historien Marc Vallières dans *Histoire de Québec et de sa région*.

Certains membres de l'élite protestante de Québec forment un comité pour se pencher sur ce besoin. Ils font incorporer l'Hôpital Victoria en 1855, qui existera uniquement sur papier, faute de moyens. Jeffery Hale, membre de ce comité, meurt en 1864 et lègue environ 36 000 \$ pour fonder l'hôpital qui portera désormais son nom. Il s'agit du premier hôpital destiné exclusivement aux protestants dans tout le Québec.

### DIVISIONS ETHNO-RELIGIEUSES

Dans le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les structures institutionnelles au Québec se scindent selon la langue et la religion. Les écoles bilingues et non confessionnelles fondées au début du siècle disparaissent et le système d'éducation public se



Le premier hôpital Jeffery Hale, rue Saint-Olivier. (BANQ-Québec, Fonds Hôpital Jeffery Hale, P942).

consolide en trois branches principales : une pour la majorité francophone, une pour les anglophones catholiques (majoritairement Irlandais) et une pour les protestants. Les mêmes clivages religieux et linguistiques apparaissent dans les orphelinats, foyers d'accueil et autres organismes d'assistance.

Fait étrange, le secteur de la santé échappe à cette tendance; les hôpitaux du Québec demeurent un bouillonnement de langues et de religions. L'Hôtel-Dieu soigne les malades pauvres de toutes confessions. Plusieurs médecins protestants collaborent avec les religieuses catholiques. Même chose pour l'Hôpital de la Marine, où des médecins francophones soignent une clientèle majoritairement anglophone. Le même esprit de collaboration existe à Montréal.

Au Montreal General Hospital, considéré comme l'hôpital protestant de la ville, 75 % des patients traités entre 1865 et 1874 sont catholiques. Les catholiques se retrouvent également parmi les médecins, les donateurs et siègent au conseil d'administration de cet hôpital.

L'Hôpital Jeffery Hale s'inscrit donc en rupture avec ce caractère non confessionnel du secteur de la santé. L'acte d'incorporation précise que l'hôpital sera protestant, devra desservir uniquement les protestants et demeurera « *for ever under Protestant control and direction* ». Pourquoi ce nouveau sectarisme?

La réponse se trouve en partie dans l'esprit de l'époque. L'emprise de la religion sur la population croît au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1830 et 1880, l'Église catholique impose son influence : elle domine le



Jeffery Hale. (BAHQ-Québec, Fonds Hôpital Jeffery Hale, P942).

système scolaire, crée des associations, prend en charge la charité et s'immisce dans la presse. Cela se produit tant au Québec qu'à l'international en raison de l'ultramontanisme, nouvelle tendance conservatrice au sein de l'Église. Il y a un parallèle du côté protestant avec la montée de l'évangélisme et les *revivals*, qui redynamisent la pratique et l'identité religieuse. Tandis que le catholicisme devient plus contrôlant, l'évangélisme protestant s'en prend aux hiérarchies, des tendances opposées qui accentuent les frictions.

Jeffery Hale est un leader reconnu de la renaissance évangélique anglicane et se trouve donc en plein cœur de ces frictions. En 1853, il est aux premières loges lorsqu'une foule de catholiques s'attaque à l'église Chalmers, qui accueille le prédicateur italien anticatholique Alessandro Gavazzi. Une volée de pierres fracasse les fenêtres de l'église et des catholiques armés de massues s'en prennent à la foule. Hale s'enfuit, mais ce genre d'incident divise les communautés. Est-ce une coïncidence si Hale et ses confrères envisagent la fondation d'un hôpital exclusivement protestant peu

après ces émeutes?

Les protestants s'inquiètent aussi du prosélytisme dans les hôpitaux. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ne se limitent pas aux soins physiques, mais apportent un soutien spirituel. La vulnérabilité engendrée par la maladie favorise les conversions, appelées « heureuses conquêtes de la grâce » par les sœurs dans leurs *Annales*. Les pasteurs protestants trouvent cela moins heureux. Quant à l'Hôpital de la Marine, qui était officiellement laïque, le *Quebec Gazette* se plaint en 1854 que « *the French Canadian gang who now infest the establishment ought to be rooted out* ». James Dean, président de la Chambre de commerce de Québec, s'inquiète que les médecins francophones tentent de convertir les protestants, selon Judith Fingard, dans son ouvrage *Jack in Port: Sailortowns of Eastern Canada*.

## LES DÉBUTS DE L'HÔPITAL

L'Hôpital Jeffery Hale est incorporé en 1865 et reçoit son premier patient deux ans plus tard. Il s'agit d'un petit hôpital avec seulement quinze lits dans une ancienne résidence privée.

Un an après l'ouverture, la fortune de Jeffery Hale est épuisée. L'hôpital songe à cesser ses activités. Il refuse l'aide gouvernementale, car cela irait contre

les volontés de Hale. Les membres du conseil d'administration sollicitent plutôt des dons dans leurs réseaux personnels. Cette stratégie s'avère un succès, car le petit hôpital réussit à se transformer en institution majeure uniquement grâce à des dons privés. L'aide étatique n'est acceptée qu'à partir de 1910.

Comme la plupart des hôpitaux de son époque, le Jeffery Hale est une institution charitable qui se consacre aux pauvres. Ils sont logés dans de grands dortoirs communs. Les gens plus aisés se font soigner à domicile. L'apparition de l'antiseptisme, de l'anesthésie, des rayons X et autres innovations au XIX<sup>e</sup> siècle font en sorte que les médecins itinérants ne peuvent plus égaler les services offerts en institution. En 1873, deux chambres individuelles pour patients payants sont ajoutées au Jeffery Hale, première étape d'une mutation graduelle vers un hôpital qui soigne non seulement les pauvres, mais l'ensemble de la population.

Le Jeffery Hale croît rapidement. Des ailes pour contagieux et pour enfants sont ajoutées. Avec la fermeture de l'Hôpital de la Marine, en 1891, le Jeffery Hale reçoit les marins et les immigrants protestants. Vers la fin du siècle, les patients sont plutôt entassés. L'hôpital reçoit un don important lui permettant de déménager dans de nouveaux locaux.



Le deuxième hôpital Jeffery Hale en 1904, peu avant la démolition de la tour Martello 3 pour construire le McKenzie Memorial Building. (BAHQ-Québec, Fonds Fred C. Würtele, P546, D3, P31).

## XX<sup>e</sup> SIÈCLE ET LAÏCISATION

Entre 1901 et 1955, le Jeffery Hale se déploie sur un vaste terrain près de l'actuel Grand Théâtre et devient un grand hôpital moderne. Le nouvel hôpital compte une salle de chirurgie et de stérilisation; les protestants ne sont plus obligés de se faire opérer à l'Hôtel-Dieu. On y retrouve également la première école pour infirmières à Québec. Des pavillons séparés pour contagieux et tuberculeux ainsi qu'une centrale d'énergie et une résidence pour infirmières seront construits dans les années suivantes.

Malgré les volontés du fondateur, le nouvel hôpital s'ouvre peu à peu aux catholiques. L'admission de catholiques payants se fait discrètement au début, ceux-ci étant comptabilisés parmi les gens de religions « autres » dans les rapports annuels. Les rumeurs circulent, les mauvaises langues critiquent l'administration et « *the delicate question... of admitting other than protestants* » est finalement abordée en public en 1906. « *It was true that others had been admitted, but the institution was a Protestant one and would remain so. It was difficult to refuse those applying for relief who were not of the Protestant faith, but the latter were always given the preference.* » Malgré ces efforts pour réconforter la vieille garde, l'identité protestante continuera de séroder. Près du tiers des patients sont catholiques en 1910 et ils composeront la majorité de la clientèle moins de dix ans plus tard.

Le caractère protestant perdurera plus longtemps du côté des employés et des administrateurs. Le premier médecin et la première infirmière catholiques sont embauchés en 1911, mais le conseil précise qu'ils sont anglophones et qu'aucun protestant à compétence égale n'a été trouvé. Les vrais changements commencent pendant la Seconde Guerre mondiale, époque où les infirmières sont sollicitées par des emplois plus payants dans la défense nationale. Afin d'assurer une relève, les premières catholiques anglophones sont admises à l'école des infirmières pendant la guerre et les

premières francophones peu après. Des médecins francophones s'ajoutent à cette époque. En 1952, le conseil tente de limiter les médecins francophones à 25 %, mais le personnel francophone surpassera le personnel anglophone au cours de cette décennie. Le conseil d'administration, par contre, restera exclusivement protestant jusqu'aux années 1960.

Dans les années 1950, l'hôpital cesse de revendiquer une identité protestante et se reconnaît plutôt comme hôpital anglophone. Cela reflète l'effritement graduel des frontières religieuses séparant les anglophones. Par ailleurs, les mariages mixtes entre anglophones et francophones deviennent monnaie courante et les enfants qui naissent de ces unions ont des identités hybrides et parlent plusieurs langues.

### LE JEFFERY HALE À L'ÈRE DE L'ÉTAT PROVIDENCE

En 1956, l'hôpital déménage vers son emplacement actuel dans le quartier Saint-Sacrement, car il est moins cher de construire à neuf que de rénover les édifices existants. L'hôpital s'ouvre à la population tout entière et les francophones deviennent la clientèle majoritaire. Cela dit, le Jeffery Hale demeure le seul hôpital de la région capable de garantir des services en anglais. Les décennies suivantes sont marquées par les négociations avec l'État, qui détient un pouvoir de contrôle de plus en plus important. L'Hôpital Jeffery Hale, qui refusait l'aide de l'État à l'époque de sa fondation, ne peut plus survivre uniquement par les dons privés. Les coûts de fonctionnement d'un hôpital moderne sont très élevés et les lois obligent un encadrement étatique, particulièrement avec l'instauration de la gratuité des soins hospitaliers dans les années 1960.

À partir des années 1970, l'État cherche régulièrement à centraliser les services par région, ce qui menace de diminuer

l'offre en anglais au Jeffery Hale. En 1982, le gouvernement ordonne la fermeture des services d'urgence et de pédiatrie à l'hôpital. Les anglophones se mobilisent, une pétition est lancée et le gouvernement revient sur sa décision. Dans les années 1990, la Régie régionale de la santé décide de transformer le Jeffery Hale en centre de soins de longue durée. Les anglophones se mobilisent encore et certains services hospitaliers sont maintenus, notamment les services d'urgence, mais la chirurgie et l'obstétrique sont abandonnées. En 2000, on tente encore de faire disparaître le Jeffery Hale à travers un énième projet de consolidation régionale. La communauté anglophone négocie plutôt en vue d'une consolidation des institutions sur une base linguistique. Les institutions anglophones de santé et de services sociaux à Québec sont regroupées, dont le Saint Brigid's Home fondé par les Irlandais, en 1856. Une minorité infime d'irlando-catholiques n'aime pas l'idée de fusion avec les « protestants », mais la majorité des



Classe d'infirmières de 1911 à l'hôpital Jeffery Hale. Entre 1901 et 1970, l'hôpital gère la première école des sciences infirmières à Québec. 1 285 infirmières y obtiennent leur diplôme. (BAnQ-Québec, Fonds Hôpital Jeffery Hale, P942).

anglophones sont heureux du résultat. Depuis 2007, le nouvel établissement porte le nom Hôpital Jeffery Hale – Saint Brigid's.

Les relations entre le Jeffery Hale et l'État font ressortir les particularités des rapports entre anglophones et francophones au Québec. Pour plusieurs anglophones, le Jeffery Hale est bien plus qu'un

simple distributeur de soins – c’est une institution à forte valeur patrimoniale qui contribue à la vitalité de la communauté. Il y a une tradition de participation financière et bénévole des anglophones auprès de ses institutions. Cet apport communautaire est souvent oublié par l’État, majoritairement francophone, qui considère le système de santé de façon macroscopique.

L’histoire se répète encore aujourd’hui. La première mouture de la loi 10, telle que proposée par le ministre de la Santé en 2014, était un autre effort de centralisation qui menaçait de faire disparaître le Jeffery Hale à l’aube de son 150<sup>e</sup> anniversaire. La communauté anglophone s’est mobilisée une fois de plus et a obtenu des concessions importantes, notamment la préservation de l’institution et la garantie qu’elle continuera d’offrir des services en anglais. Cela dit, le Jeffery Hale ne relèvera plus de son propre conseil, mais d’un conseil d’administration pour tous les organismes de santé et de services

sociaux de la région. Si la tendance vers la centralisation se maintient, que restera-t-il de l’organisme dans vingt ans?

Les 150 années d’existence du Jeffery Hale reflètent quelques grands enjeux dans l’histoire des relations inter-ethniques au Québec. La fondation d’un hôpital exclusivement protestant en 1865 témoigne d’un durcissement des frontières ethno-religieuses dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Viendra ensuite un relâchement de ces frontières tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Le Jeffery Hale, qui accepte les catholiques dès le début du siècle, se laïcise bien avant d’autres institutions protestantes. L’histoire récente entre le Jeffery Hale et l’État démontre toutefois que la négociation de frontières entre les communautés linguistiques du Québec demeure toujours d’actualité.

**Patrick Donovan est candidat au doctorat en histoire à l’Université Laval.**

#### Pour en savoir plus:

Alain Gelly. *Centre Hospitalier Jeffery Hale, 1865-1990: Jeffery Hale’s Hospital Centre, 1865-1990*. Québec, Jeffery Hale’s Hospital Centre, 1990.

Denis Goulet et Robert Gagnon. *Histoire de la médecine au Québec 1800-2000*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014.

Denis Goulet et André Paradis. *Trois siècles d’histoire médicale au Québec : chronologie des institutions et des pratiques, 1639-1939*. Montréal, VLB, 1992, p. 37

René Hardy. *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*. Montréal, Boréal, 1999.

Marie-Paule Malouin. *L’univers des enfants en difficulté au Québec entre 1940 et 1960*. Ville Saint-Laurent, Bellarmin, 1996, p. 25.

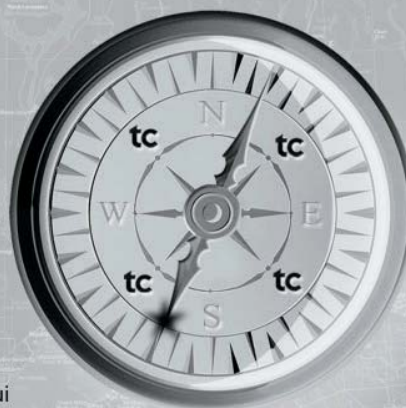
François Rousseau. *La croix et le scalpel : histoire des Augustines et de l’Hôtel-Dieu de Québec, 1639-1989*, vol. 1. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1989, p. 212.

Marc Vallières et al. *Histoire de Québec et de sa région*. Québec, Les Presses de l’Université Laval, 2008, p. 876-884.

## TC • Transcontinental votre guide dans vos projets marketing

Notre image de marque reflète ce que nous sommes devenus : une entreprise qui active pour ses clients des programmes marketing intégrés faisant appel à des contenus imprimés, électroniques, numériques et interactifs visant à attirer, à joindre et à fidéliser les consommateurs.

Transcontinental Québec, fière partenaire de Cap-aux-Diamants.



**TC • Transcontinental Québec**  
2850, rue Jean-Perrin  
Québec (Québec) G2C 2C8  
Téléphone: 418 840-5000  
Sans frais: 1-800-840-5002  
infoquebec@transcontinental.ca

# PIERRE HOMIER

## APÔTRE DE LA BONNE ENTENTE OU DE LA RECONQUÊTE LINGUISTIQUE DE MONTRÉAL ?

par Harold Bérubé

« Je viens de parcourir lentement, les yeux au guet, tel un officier de patrouille, les rues commerciales du plus canadien-français de nos quartiers [...] : nous sommes envahis, débordés, écrasés, au cœur même de notre race, par les annonces de langue anglaise. » Celui qui s'exprime ainsi, en avril 1912, dans les pages du *Devoir*, utilise le pseudonyme Pierre Homier pour éviter des ennuis avec ses supérieurs. Derrière ce masque se cache le jeune jésuite Joseph-Papin Archambault. Entre 1912 et 1922, Archambault a recours à ce pseudonyme pour mener, d'abord dans le quotidien *Le Devoir* et ensuite dans les pages de la revue *L'Action française*, une véritable campagne de presse en faveur de l'utilisation du français dans l'espace public, et tout particulièrement dans l'espace public montréalais.

Ses nombreuses interventions permettent d'éclairer les relations entre anglophones et francophones dans le Montréal de l'entre-deux-guerres. Elles permettent surtout de saisir quelle place occupe « l'Autre anglophone » dans les discours de ces intellectuels canadiens-français qui cherchent, durant cette période, à préserver la bonne entente entre deux communautés tout en appelant de leurs vœux la reconquête linguistique de l'espace public montréalais. Avec des moyens et des ambitions limités, ces appels à l'action préfigurent les initiatives plus ambitieuses – et conflictuelles – qui marqueront les années 1960 et 1970.

### UNE MÉTROPOLE AU VISAGE ANGLAIS

Le recensement fédéral de 1921 confirme



Joseph-Papin Archambault (1880-1966), jésuite, il fut animateur des Semaines sociales qu'il fonda en 1921 pendant tout près de 40 ans (Richard Arès, *Le père Joseph-Papin Archambault, s.j. (1880-1966) : sa vie, ses œuvres*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1983, 175 p.).

que le Québec est devenu, en l'espace de quelques décennies, une société majoritairement urbaine. Alors que les Autochtones demeurent en marge de cette urbanisation, les anglophones de la province quittent en grand nombre

les régions où on les retrouvait encore en proportion significative pour se concentrer plus que jamais sur l'île de Montréal. Les Canadiens français sont également nombreux à quitter les campagnes pour profiter des avantages

économiques que promettent les villes de la province.

Montréal, qui compte 267 000 habitants en 1901, domine alors largement le réseau urbain québécois. En guise de comparaison, rappelons que la ville de Québec, seconde en terme de taille avec 68 000 habitants, arrive loin derrière, et l'écart est encore plus grand avec le reste du réseau urbain de la province, qui ne compte que huit autres centres de plus de 5 000 habitants en 1901. Le poids démographique de Montréal est donc considérable et l'influence de la ville est amplifiée par le fait qu'entre 1880 et 1939, elle est incontestablement la locomotive économique du pays.

Majoritaire durant tout le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'importante communauté anglophone de la ville représente toujours plus du tiers de ses habitants au début du siècle suivant. Cette minorité est largement surreprésentée au sein de la grande bourgeoisie capitaliste.



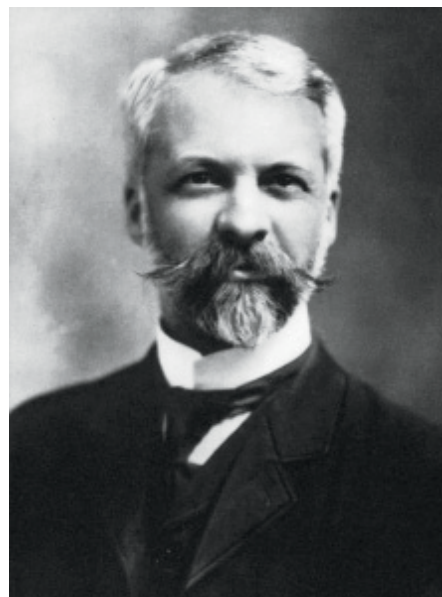
Francis Bourne (1861-1935), archevêque de Westminster, Angleterre. (wikipedia.org/wiki/Francis\_Bourne#mediaviewer/File:CardinalBourne.jpg).

Sa présence est clairement visible dans l'espace urbain avec des quartiers résidentiels d'une grande opulence, des institutions sociales et culturelles bien enracinées dans le centre-ville et un réseau d'assistance généreusement financé par la philanthropie. C'est sans parler du secteur des affaires et des districts industriels en expansion d'où les membres de cette élite tirent leur fortune. Au-delà de ces richesses, les anglophones sont également surreprésentés dans d'autres secteurs clés de l'économie, qu'il s'agisse des cadres des premières grandes corporations ou des contremaîtres des grandes installations industrielles.

Montréal est un carrefour où s'entrecroisent une culture britannique encore très influente et dont se réclame une bonne partie des élites de langue anglaise, mais également une culture américaine alors en pleine ascension et qui connaît un franc succès auprès des classes populaires, anglophones comme francophones. C'est donc l'anglais qui domine les théâtres et bientôt les cinémas de la métropole, sans parler de la presse et de la littérature qui y circulent. Bref, malgré une population d'expression française majoritaire depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la métropole présente au monde un visage essentiellement anglophone.

### REJETER OU APPRIVOISER LA VILLE

Pour le citadin francophone du début du XX<sup>e</sup> siècle, la ville de Montréal peut donc apparaître comme un milieu étranger. Ce sentiment d'aliénation est renforcé par l'attitude générale de l'Église catholique à l'égard de l'urbanité. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'archevêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, s'attaque dans ses lettres pastorales aux mœurs urbaines, qu'il s'agisse des idées libérales



Henri Bourassa (1868-1952), journaliste et homme politique. Il fonde le journal *Le Devoir* en 1910. (Archives de la Ville de Montréal).

qui y circulent et qui mèneraient tout droit au communisme ou à l'anarchisme, ou au théâtre et à la presse qui favorisent la diffusion de l'immoralité.

Cela dit, les ecclésiastiques catholiques canadiens-français réalisent progressivement qu'ils ne pourront pas renverser la vapeur. Aux condamnations et aux critiques en chaire s'ajoute donc rapidement une volonté de former des apôtres laïques qui contribueront à la sauvegarde de la foi dans les villes industrielles des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Cet effort s'accélère après la Première Guerre mondiale, car on sent bien, au sein de l'Église québécoise, qu'un fossé se creuse en milieu urbain entre l'institution et ses fidèles. Évidemment, à Montréal, il ne s'agit pas seulement d'apprivoiser la ville comme milieu défavorable à une vie conforme aux enseignements de l'Évangile, il s'agit également d'apprivoiser une ville dominée culturellement par un « Autre » protestant et anglophone.

En s'attachant à la défense de la nationalité canadienne-française, les intellectuels catholiques des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont naturellement eu à s'engager dans la défense de la langue française. Dans les décennies précédentes, différentes crises ont provoqué des

affrontements majeurs entre franco-catholiques et anglo-protestants à travers le Canada. Soulignons les débats entourant l'existence de réseaux scolaires catholiques et francophones dans des provinces majoritairement anglaises, du procès et de la pendaison du rebelle métis et francophone Louis Riel, ou encore des querelles relatives à la participation du Canada aux initiatives militaires de l'Empire britannique. Même si les élites catholiques canadiennes-françaises s'efforcent de maintenir une relative bonne entente entre les deux principaux groupes ethno linguistiques du pays, c'est une paix particulièrement fragile à Montréal.

C'est d'ailleurs dans la métropole qu'un nouvel incident va mettre le feu aux poudres. Lors du XXI<sup>e</sup> Congrès eucharistique international de 1910, qui se tient à Montréal, M<sup>gr</sup> Francis Bourne, archevêque de Westminster, explique que l'expansion du catholicisme, en Amérique du Nord, ne pourra se faire que dans la langue anglaise. Le politicien et journaliste nationaliste Henri Bourassa réplique aussitôt à Bourne que, tout en respectant les droits de ses coreligionnaires anglophones, il réclame haut et fort celui des catholiques francophones de protéger et de défendre leur langue. C'est dans la foulée de cet incident, et dans le contexte des nombreuses réactions qu'il suscite, qu'Archambault prend d'abord la parole. Vers la reconquête tranquille de Montréal J.-P. Archambault va écrire plusieurs dizaines de textes sous le pseudonyme de Pierre Homier entre 1912 et 1922. Ces textes témoignent d'une volonté de mobiliser les Canadiens français et de réagir face au sort réservé au français au Canada et plus particulièrement à Montréal. Il irait de soi, dans ce contexte, que l'anglophone soit l'adversaire désigné. Pourtant, il n'en est rien. Il est clair qu'Archambault, comme plusieurs de ses contemporains, cherche à maintenir une bonne entente entre les « races », qu'il essaie d'éviter, par principe ou par réalisme, un affrontement entre les communautés ethno linguistiques. Au fil de ses interventions, il rappelle

qu'il n'a nullement l'intention de chercher à envenimer les relations entre anglophones et francophones. Il écrit, par exemple, en référence à ses alliés et à lui-même : « Nous n'avons pas été formés à l'école des jingoes. » Il reconnaît d'ailleurs, à plusieurs reprises, que le rapport de force entre les deux communautés n'est pas en faveur des francophones. De toute façon, « l'Anglais » qu'il dépeint dans ses textes pourrait difficilement être un antagoniste. Il présente généralement ses « concitoyens anglais » comme des êtres d'abord et avant tout pragmatiques. Il explique : « Ce que veut d'abord le commerçant anglais, c'est écouler ses produits. Les arrière-pensées d'anglicisation se logent rarement dans son cerveau. Du moins elles sont toujours subordonnées au désir de faire fortune. S'il emploie la langue anglaise, c'est qu'il la croit la plus répandue, la plus propice à ses desseins. »

L'anglophone apparaîtra donc beaucoup plus fréquemment comme un acteur qui, une fois informé de la situation, est prêt à faire les compromis qui s'imposent pour faire affaire avec une clientèle francophone, soit la servir et produire des publicités et une documentation qui s'adressent à elle dans la langue

de Molière. Plus encore, Archambault présente en quelque sorte l'anglophone au francophone comme modèle. Parlant de la piètre qualité du français utilisé par les commerçants francophones, il se demande : « Que ferait un Anglais, si un Canadien-français [sic] essayait de placarder sur son magasin une affiche qui massacrerait ainsi sa langue (...) ? » Même le jeune prince de Galles, qui visite le Canada en 1919, est mis à profit, Archambault saluant la maîtrise du français du jeune aristocrate anglais.

C'est donc surtout aux francophones eux-mêmes qu'Archambault s'attaque dans ses textes. Pour lui, ce sont d'abord et avant tout les industriels et les commerçants canadiens-français qui ont failli à la tâche. Cela dit, l'anglais – la langue, et non son locuteur – porte tout de même indirectement une partie de la faute. Pour Archambault, le comportement des élites économiques canadiennes-françaises s'explique par l'idée, trop répandue selon lui, que l'anglais est la seule et unique langue des affaires, que le français n'est pas une « langue commerciale ». En adoptant la langue anglaise pour identifier leurs entreprises et mener leurs affaires, les commerçants et industriels canadiens-français « fortifient à nos



Le théâtre Colonial (1915), situé rue Sainte-Catherine Ouest, est un des vecteurs de diffusion de la culture américaine à travers son cinéma. (Musée McCord).

dépens la réputation de l'autre race ». C'est donc bien involontairement que ces Canadiens français contribueraient à l'anglicisation de leur communauté. Archambault, alias Homier, les invite à ne pas se laisser tout simplement emporter par ce courant, à résister à « notre propre inertie, notre propre torpeur, notre propre insouciance qui nous ruinent ». C'est ainsi qu'au fil de ses textes, Archambault identifiera toute une série de gestes que peuvent poser industriels, commerçants, professionnels, politiciens, simples citoyens et citoyennes – car il a des attentes élevées à l'égard des mères canadiennes-françaises – pour que le français reprenne sa place dans l'espace public. C'est dans cet effort collectif qu'il place ses espoirs afin de mettre fin à cette seconde conquête de Montréal que

représenterait, à ses yeux, son anglicisation croissante. Même si Pierre Homier ne peut probablement pas imaginer les dizaines de milliers de Québécois de langue française qui descendront dans les rues de Montréal dans les années 1960 et 1970 pour défendre leurs droits linguistiques, ou encore les lois ambitieuses qui seront adoptées pour consolider la francisation de l'espace public montréalais, Joseph-Papin Archambaults'impose certainement comme une des sources méconnues de cet effort collectif qui mènera à une redéfinition majeure des rapports entre anglophones et francophones dans la métropole.

**Harold Bérubé est professeur agrégé au Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke.**

#### Pour en savoir plus:

Richard Arès, s.j. *Le père Joseph-Papin Archambault, s.j. (1880-1966). Sa vie, ses œuvres.* Montréal, Bellarmin, 1983, 175 p.  
(Coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites », no 5)

Harold Bérubé. « Regards catholiques sur les villes québécoises : une haine à géométrie variable (1918-1939) ». *Archives de sciences sociales des religions*, 165 (janvier-mars 2014), p. 45-60.

Frédéric Boily. « Une figure du catholicisme social canadien-français de l'entre-deux-guerres : le père Joseph-Papin Archambault, s.j. ». *MENS: Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, 1, 2 (2001), p. 141-161.

Pierre Homier. *La langue française au Canada. Faits et réflexions.* Montréal, Ligue des droits du français, 1913, 95 p.

Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec. Tome II : 1896-1929.* Montréal, Fides, 2004, 336 p.

Marc V. Levine. *La reconquête de Montréal.* Montréal, VLB éditeur, 1990, 404 p.



## LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

(fondée en 1937)

**FIER PASSÉ OBLIGE**

- ↪ pour **RECEVOIR** régulièrement des publications de haute qualité
  - le bulletin *Québecensia*
  - le Calendrier des vues anciennes de Québec
  - la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)
- ↪ pour **RENCONTRER** d'autres passionnés de l'histoire
- ↪ pour **ASSISTER** gratuitement aux activités organisées par la SHQ
  - les conférences publiques
  - les expositions présentées par la Société historique
- ↪ pour **PROFITER** de notre centre de documentation
- ↪ pour **BÉNÉFICIER** d'un tarif préférentiel
  - sur le prix courant de nos publications
  - sur nos excursions et visites patrimoniales

**Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet**

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8  
 téléphone: 418-694-1020 poste 256  
 courriel: shq1@bellnet.ca  
 www.societehistoriquequebec.qc.ca



# MISSION : BÂTIR PAYS

350<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée du régiment de Carignan-Salières



## 350<sup>e</sup>

CARIGNAN-SALIÈRES

Présentée jusqu'au 20 novembre 2015

chateauramezay.qc.ca  
280, rue Notre-Dame Est, Vieux-Montréal










## NOTRE MONTRE INGERSOLL

L'exposition *Empress of Ireland, le Titanic canadien* a ouvert ses portes le 28 mai 2014 au Musée canadien de l'histoire. Cette exposition contient un objet qui a piqué notre curiosité. Il s'agit d'une vieille montre de poche, qui devait appartenir à un passager ou à un membre de l'équipage du paquebot lors de son dernier voyage. Sur un côté de la montre, on peut lire : « *Made in USA-Robth Ingersoll and Bro New York* ». L'inscription est accompagnée d'une série de dates, entre 1902 et 1912. La montre fut donc fabriquée peu avant le naufrage de l'*Empress*, en mai 1914. Sur l'autre surface apparaît le texte de la garantie. Le papier est déchiré par endroits, plusieurs morceaux sont tombés dans le mécanisme de la montre. Par conséquent, il manque des bouts de texte. La restauratrice Amanda Gould, notre collègue, qui se spécialise dans la conservation du papier, a décidé de reconstituer l'étiquette. Elle a transféré les débris du papier sur une autre surface de papier murier (*kozo*), selon une technique japonaise. Ensuite, elle a ajouté un à un les fragments dispersés dans le fond de la montre. Habillemeent reconstitué par Amanda, le document nous confirme que nous avons affaire à une Yankee Dollar Watch. Et c'est ici que commence mon travail d'enquête. Fidèle à son nom, la Yankee Dollar Watch se vend un dollar américain. Elle est beaucoup moins dispendieuse que les spécimens offerts par d'autres fabricants à l'époque, dont l'*American Watch Company* de Waltham, au Massachusetts. La montre Ingersoll fait 240 battements la minute et comporte des engrenages et des billes en métal et non pas des matériaux plus résistants comme le rubis ou d'autres types de pierres précieuses. La décision d'utiliser des matériaux moins nobles représente une économie impor-



La montre Ingersoll du MCH après restauration.  
(Photo : Musée canadien de l'histoire).

tante, d'où le bas prix de la montre. Le catalogue Ingersoll de 1898 annonce la Dollar Watch comme le pur produit de l'ingéniosité américaine, « *purely products of Yankee brains and mechanics* ». Ingersoll fait ainsi appel à la fierté de ses compatriotes alors que les États-Unis, Teddy Roosevelt en tête, se constituent une sphère d'influence géopolitique à travers l'Amérique latine, les Antilles et l'océan Pacifique, de l'Alaska aux Philippines en passant, éventuellement, par le canal de Panama.

Dans ce domaine, tout est dans le *timing*. Ingersoll vise un marché de masse composé d'hommes, de femmes et d'enfants des classes populaires. Il n'est pas le premier à faire cela. Mais il arrive au bon moment. La compagnie Waterbury Watch du Connecticut met sur le marché, au cours des années 1880, une montre de poche de type *long wind*, dotée d'un ressort principal de 2,7 mètres qui se vend 3,50 \$. On l'appelait *long wind* parce qu'il

fallait 150 demi-tours pour l'embobiner. Vers 1893, Waterbury Watch a le vent dans les voiles. À l'Exposition universelle de Chicago, elle occupe un somptueux pavillon faisant la promotion de ses produits, disposés sur des présentoirs pivotants. À l'intérieur se trouve une horloge – 3 pieds de diamètre, et suspendue à 20 pieds dans les airs –, qui illustre les faits saillants de l'histoire américaine. Très présente à Chicago, la Waterbury perd peu à peu ses parts de marché. Il faut dire que la conjoncture n'aide pas puisque l'économie est en chute libre à partir de 1893.

Entre en scène Robert Hanley Ingersoll, homme originaire du Michigan. Ingersoll arrive en 1879 à New York, pour faire fortune. Il s'entoure de plusieurs membres de sa famille pour établir une entreprise qui vend des articles de sport, des vélos, des nouveautés, des jouets, des caméras, etc. par catalogue. Un jour, il contemple une horloge accrochée sur le mur et dé-

cide sur-le-champ qu'il voudrait vendre des montres. Nous sommes au début des années 1890. Ingersoll se rend à la grande exposition de Chicago (1893). Il occupe de modestes installations, mais toujours vendeur, le jour, il prend des commandes. Le soir, il livre ses montres aux clients de la ville. Parmi les modèles qu'il met en marché, signalons la montre Jumbo, comportant une image du célèbre animal du cirque de Philéas Taylor Barnum. Ingersoll va de succès en succès. Il vend 85 000 montres en 1893; 225 000 l'année suivante. Il commande à son fournisseur, Waterbury Clock, en 1894, 500 000 autres montres. Deux ans plus tard, il introduit le modèle Yankee Dollar. Ce fut un succès monstre, avec 1 million d'exemplaires vendus en 1896 et six millions deux ans plus tard. En 1900, Ingersoll habite Brooklyn, mais le recensement de 1910 rapporte qu'il est déménagé dans un appartement à Manhattan, rue Broadway. Il a pour voisins trois avocats, un banquier et deux manufacturiers. Ce ne sont pas des gens pauvres. Comme Ingersoll, ils ont tous des domestiques à la maison. Les Ingersoll – Robert se marie en 1904 – ont également un pied à terre en banlieue de la ville, à Oyster Bay sur Long Island. Ingersoll est présent sur le marché international, ce qui l'amène à voyager de New York à Liverpool, Southampton et La Havane, habituellement en première classe. En termes de marketing, la Compagnie Ingersoll innove : elle installe des panneaux-réclames le long des chemins de fer. Elle vend des produits dans des quincailleries et engage une équipe de commis vendeurs qui sillonnent toute l'Amérique. Surtout, elle gère habilement son accès privilégié au marché avec un réseau de petits détaillants. Son produit-vedette, la Yankee Dollar, annonce non seulement la marque, mais également le prix. On pouvait difficilement vendre ses montres pour plus d'un dollar sans trahir l'essence même du produit. Ingersoll devançait ainsi les grossistes et les intermédiaires. La compagnie a une forte présence à l'Exposition universelle de Saint-Louis, en 1904. Son pavillon compte quinze



Page du catalogue Simpson, automne-hiver 1917-1918, montrant des montres de poche pour femmes. (Photo : Musée canadien de l'histoire).

kiosques de vente, le tout surplombé d'une montre électrique géante. Certains modèles sont ornés de portraits de Napoléon Bonaparte et de Thomas Jefferson, car on commémore le centenaire de l'achat de la Louisiane par les États-Unis. Les montres de poche sont, toutes proportions gardées, aussi populaires au Canada qu'aux États-Unis. Le catalogue Eaton, printemps/été 1901, illustre dix-sept modèles différents pour femmes, hommes et enfants. Certains sont en or, en nickel ou d'autres métaux moins prestigieux. Les mouvements sont de fabrication américaine, quoiqu'il soit parfois question de *London movements*. Eaton offre fièrement tout l'éventail des montres de l'American Watch Company à Waltham. Pour hommes et garçons, on vend le Dollar Watch de marque Eaton. La moins chère pour les femmes coûte 3,85 \$; la plus dispendieuse vaut 43 \$. (Précisons qu'une livre de beurre se vend 25 cents.) Évidemment, on peut se procurer des montres chez les détaillants spécialisés en bijouterie et horlogerie. Jos L'Heureux assemble des pièces importées dans sa boutique à Montréal. On peut présumer que Narcisse Beaudry et fils – rue Sainte-Catherine Est – en faisait autant jusqu'à la faillite de l'entreprise annoncée dans *La Patrie*, le 1<sup>er</sup> mai 1914. *Le Montreal Directory* de 1914 identifie onze manu-

facturiers de bijoux et dix bijoutiers détaillants dont Henry Birks, W.H. Scroggie, propriétaire d'un grand magasin à Montréal et Antoine Armand Beauchamp. Selon la géographe et auteure Sherry Olson, Beauchamp appartient à une famille spécialisée dans le domaine depuis au moins deux générations.

Il n'est pas surprenant de retrouver des montres de poche sur des passagers de paquebots, sur des citoyens comme des villageois, tellement elles sont populaires à l'époque. L'emballage pour les montres présuppose un engouement pour le temps, une volonté de connaître l'heure précise. Le succès de la montre-bracelet, à partir des années 1920, constitue le prolongement de cette tendance sociale. Il faut avoir l'heure juste si vous avez un train, un tramway ou un paquebot à prendre ou si vous voulez arriver à l'heure à l'école comme à l'usine. À la maison, on peut se fier à son horloge ou à son réveille-matin. Mais quand on se promène à l'extérieur, il vaut mieux garder l'heure dans sa poche ou dans le cas des femmes, sur une chaîne autour de la taille. Votre montre est en retard? Vous pouvez l'ajuster en fonction de l'heure indiquée sur la grande horloge de l'hôtel de ville ou celle qu'abrite la tour du bureau de poste de Hull, Saint-Hyacinthe, Coaticook, Lindsay, Lunenburg, Amherst, Dundas, etc. On trouve de ces horloges publiques un peu partout au Canada. Elles constituent les chefs d'orchestre des déplacements des gens à cette époque et les phares temporels de leur quotidienneté. Dans une société de plus en plus mécanisée, industrialisée, commercialisée et dépendante des transports, le temps qu'on s'efforce de normaliser est à la fois bien et besoin public. La montre s'impose à nous comme à nos ancêtres même quand – pensons à notre Ingersoll – elle a cessé de fonctionner. Quelle machine parfaite dirait l'historien et penseur Lewis Mumford et quelle superbe dépendance!

**John Willis,**  
Musée canadien de l'histoire

# LA CRÉATION DU PREMIER CLUB DE CROSSE FRANCOPHONE DE QUÉBEC

## REFLET DES TENSIONS ETHNIQUES ?



La crosse connaît également un franc succès l'hiver où ses partisans prennent plaisir à jouer sur glace.  
À Montréal (« Une partie de crosse sur la glace », *L'Opinion publique*, 16 février 1882, p. 78).

**A**u milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des activités sportives pratiquées au Québec sont le fait des élites anglophones. En effet, depuis la Conquête, les militaires et les marchands britanniques œuvrant dans la colonie ont introduit plusieurs sports (courses de chevaux, cricket, curling, etc.) afin d'occuper leurs temps libres et de favoriser une sociabilité masculine élitaine. Bien que la plupart de ces activités viennent d'Angleterre, certaines sont empruntées aux Autochtones, puis transformées par les notables anglo-protestants afin de les modeler à l'image des sports d'équipe britanniques. C'est le cas de la raquette et de la crosse. Même si la crosse est pratiquée occasionnellement

par des Blancs depuis les années 1830, ce n'est qu'à partir des années 1850 qu'un réel engouement pour ce sport naît chez les élites anglo-protestantes. En effet, un premier club (The Lacrosse Club of Montreal) est créé en 1856 alors que les premières règles régissant ce sport sont publiées en 1860 par le dentiste montréalais George William Beers. Rapidement, ce sport acquiert une grande popularité. De nombreux clubs voient le jour un peu partout au Canada tant et si bien que la crosse gagne la réputation d'être le « sport national du Canada ».

La crosse devient également de plus en plus populaire chez les Canadiens français. Le 7 juillet 1868, le *Journal de Québec* rap-

porte que « le jeu de Crosse, longtemps inconnu à Québec, tend à y devenir populaire. Depuis ce printemps, l'on ne voit plus les jeunes gens s'amuser comme jadis; la toupie est enfoncée, le jeu de balle chôme; enfin, la Crosse triomphe sur toute la ligne, et avant peu, ce sera le jeu national ». Bien que ce sport soit pratiqué par certains Canadiens français à cette époque de façon informelle et peut-être au sein de clubs anglophones, ce n'est qu'en 1860 qu'une première équipe contenant vraisemblablement plusieurs francophones voit le jour au collège Sainte-Marie, à Montréal. La pratique du sport commence alors peu à peu à s'implanter dans les collèges classiques qui en font une composante de

## l'éducation religieuse.

Il faut cependant attendre en 1868 pour qu'un premier club canadien-français (le Club Champlain) soit créé. C'est à Québec qu'il voit le jour sous l'impulsion d'un groupe de jeunes notables franco-catholiques. La ville compte alors déjà quelques clubs anglophones (pensons entre autres au Crescent, au Stadacona Lacrosse Club et au Quebec Lacrosse Club) et, vraisemblablement, même un club irlandais (l'Emerald Lacrosse Club). Toutefois, selon le *Journal de Québec*, il s'agit du premier club « composé exclusivement de canadiens-français ». Ses membres, majoritairement âgés de 17 à 21 ans, sont pour la plupart célibataires et habitent toujours chez leurs parents. Certains sont avocats, marchands, commis, apothicaires ou médecins. D'autres sont encore aux études. Plusieurs membres sont également liés entre eux. On n'a qu'à penser aux quatre frères Évanturel (Alfred, Arthur, Aurez et Gustave) ou aux nombreux membres de la famille Gingras pour s'en convaincre. La création de ce club de crosse révèle plus qu'une simple volonté de se doter d'une équipe sportive pour affronter les meilleurs joueurs anglo-protestants et irlandais. En effet, elle s'inscrit dans un contexte d'affirmation des notables franco-catholiques de Québec. Avec le déclin du commerce du bois et de la construction navale, la perte définitive du statut de capitale fédérale et le départ de la garnison britannique, une nouvelle élite francophone s'impose dans la ville. Ces notables désirent désormais avoir leurs propres institutions et associations. Ils se dotent ainsi d'une association promouvant la défense de l'identité canadienne-française en 1842 (la Société Saint-Jean-Baptiste), d'un lieu de débat et de conférence en 1848 (l'Institut canadien de Québec) et d'une société littéraire francophone (la Société Casault). Il en va de même chez les Irlandais qui créent leurs propres associations de sociabilité (St. Patrick Catholic and Literary Institute, Young Irishmen's Association, etc.) et de charité (Quebec Hibernian Benevolent Society).



View of the Esplanade and Fortifications of Quebec-1832.

Sise en bordure des murs entre les rues Saint-Louis, Dauphine et D'Auteuil, l'Esplanade est le lieu de multiples activités au XIX<sup>e</sup> siècle. En plus d'y jouer à la crosse, les citoyens de Québec s'y retrouvent, entre autres, pour entendre les concerts offerts par les fanfares militaires. (James Duncan, *Vue de l'esplanade et des fortifications de Québec*, 1832, 1874, estampe, 35,8 x 45,9 cm, Montréal, Musée McCord).

La création d'une équipe de crosse francophone permet donc de transposer les rivalités ethniques sur le terrain. Ainsi, dès le début du mois de juillet 1868, le Club Champlain, qui compte alors « à peine un mois d'existence » est appelé à se mesurer aux douze meilleurs joueurs du Crescent dans un tournoi de cinq parties devant se dérouler sur l'Esplanade. Les deux premières parties, le 6 juillet, se soldent par des victoires du Club Champlain. La troisième, le 8 juillet, est remportée par les membres du Crescent. La tension est donc à son comble le 9 juillet pour la partie suivante et, rapidement, la joute dégénère en raison de l'agitation de la foule. *L'Événement* rapporte que les partisans de chaque équipe manifestaient « un trop grand désir de favoriser les joueurs dont ils avaient adopté [sic] la cause aux dépens de ceux dont le succès les offusquait » et qu'on « retenait la balle, ou on la lançait adroitement sur la crosse du joueur ami ». Le tumulte est si grand que les joueurs des deux équipes décident d'interrompre le tournoi puisqu'ils jugent que « le public n'est pas assez calme pour assister de sang-froid à ces luttes entre joueurs de

nationalités différentes ». Toutefois, après la partie, les joueurs du club francophone remercient le président et le secrétaire de l'équipe adverse « pour l'amabilité et la courtoisie qu'ils ont montré [sic] à [leur] égard [et les deux juges anglophones] pour l'impartialité et la justice dont ils ont fait preuve pendant tout le concours ». Qui plus est, « les deux clubs amis » fraternisent lors d'un banquet organisé par le Club Champlain. L'antagonisme entre les partisans de chaque équipe n'est donc pas partagé – du moins dans la même mesure – par les joueurs. Si les spectateurs peuvent être issus de toutes les classes sociales puisqu'on peut aisément accéder à l'Esplanade, il n'en va pas de même pour les joueurs. En effet, à cette époque, les sports tels que la crosse se pratiquent au sein de clubs essentiellement réservés à l'élite puisqu'il faut disposer de ressources financières suffisantes pour payer sa cotisation (1 piastre dans le cas du Club Champlain) et son équipement. On peut donc conclure que les tensions ethniques varient en fonction de la classe sociale.

**Alex Tremblay Lamarche**

# LE TRICENTENAIRE DE TROIS-RIVIÈRES EN 1934

**F**réquenté d'abord par les tribus algonquines, le site de Trois-Rivières est reconnu par Jacques Cartier lors de son voyage en 1535. En 1599, François Gravé Du Pont lui donne son nom actuel. En 1603, Samuel de Champlain note qu'il serait avantageux d'y établir une habitation permanente.

C'est le 4 juillet 1634 que le sieur de Laviolette y installe un comptoir de commerce. Rapidement, des habitants viennent s'y fixer et, située avantageusement à mi-chemin entre Québec et Montréal, la ville devient le siège du gouvernement des Trois-Rivières à compter de 1665. Les religieuses Ursulines y créent une maison d'enseignement en 1697, suivie de nombreuses autres et notamment un cégep en 1966 et une université (UQTR) en 1969. Trois-Rivières est le siège d'un district judiciaire depuis 1792 et d'un évêché depuis 1852. D'abord active dans le commerce des fourrures, elle entre rapidement dans l'ère industrielle avec les forges du Saint-Maurice en 1738. Au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'exploitation forestière de la vallée du Saint-Maurice, de nombreuses scieries et usines de pâtes et papier viennent s'y installer.

La Ville de Trois-Rivières a été créée en 1845, en même temps que l'établissement du régime municipal au Québec. En 2001, le gouvernement québécois a regroupé les villes de Trois-Rivières, Trois-Rivières-Ouest, Cap-de-la-Madeleine, Pointe-du-Lac, Saint-Louis-de-France et Sainte-Marthe-du-Cap dans une seule entité qui compte aujourd'hui 134 000 habitants, soit la neuvième ville du Québec par sa population.

En 1934, ses citoyens ont célébré de façon grandiose le tricentenaire de sa fondation.



Avers et revers de la médaille des bénévoles de 1934.  
(Collection de l'auteur).

Dans son ouvrage *Trois-Rivières en liesse*, paru en 1984, Rémi Tourangeau a dressé l'historique des célébrations du tricentenaire. Le programme des fêtes a mis l'accent sur le travail des ancêtres, l'histoire et l'apport du passé. Ces fêtes avaient été préparées de longue main. Depuis 1925, l'abbé Albert Tessier, dans le journal *Le Bien public*, proposait une chronique hebdomadaire intitulée « La grande et la petite histoire » faisant la promotion d'un régionalisme ouvert aux réalités canadiennes. L'année suivante, Arthur Béliveau fondait la Société d'histoire régionale, qui organise, dès 1927, des pèlerinages historiques, et à compter de 1928, publie les *Cahiers d'histoire régionale*. En 1932, elle lance le premier fascicule de la collection *Pages trifluviennes*. Et chaque fois, on rappelait l'anniversaire qui s'en venait. Mais ce n'est

pas encore l'enthousiasme populaire. En avril 1932, à l'initiative du conseil municipal, est créé un comité d'initiative dont le mandat provisoire débouche sur l'incorporation de l'Association du tricentenaire de Trois Rivières en mars 1933, sous la direction de Louis D. Durand. Cet organisme sera complété par un Comité général des fêtes, composé de 90 membres, au printemps 1934 qui embauche Léon Trépanier comme organisateur général.

Les fêtes auront lieu du 30 juin au 31 août 1934. Au premier jour, le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, et le délégué apostolique du Saint-Siège au Canada, M<sup>gr</sup> Andrea Casulo, arrivent au port à bord du navire *Bellechasse*, accompagnés d'une flottille de canots occupés par des figurants qui personnifient les premiers Européens venus sur le site avant le sieur de Laviolette. Devant 15 000 personnes, Jacques Cartier plante une croix et des Amérindiens font des danses rituelles. Le lendemain, le cardinal et l'évêque de Trois-Rivières, Mgr François-Xavier Cloutier, célèbrent une messe solennelle, suivi d'une procession du Saint-Sacrement dans les rues de la ville. Puis, le 2 juillet, une célébration a lieu au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Le 14 juillet, M<sup>gr</sup> Alfred-Odilon Comtois bénit la Porte du souvenir, érigée à l'entrée ouest de la ville. Le même jour et le lendemain, un vaste spectacle historique reconstituant le rencontre des fondateurs de la ville avec les premiers occupants est offert à la population. Ce 15 juillet, on inaugure le monument Laviolette.

La semaine suivante, on célèbre les 25 ans de la paroisse Saint-Philippe. Puis, un défilé part du parc Victoria pour se rendre à la terrasse Turcotte où est inauguré le

monument dédié à La Vérendrye et aux autres explorateurs trifluviens, Jean Nicolet, Pierre-Esprit Radisson, Médard Chouart Des Groseilliers, Nicolas Perrot, Pierre Pepin et François-Christophe Dufrost de La Jemmerie. Le 29, on procède au dévoilement d'un monument à la mémoire des écrivains trifluviens Benjamin Sulte, Antoine Gérin-Lajoie, Edmond de Nevers, Nérée Beauchemin et Ludger Duvernay au parc Champlain, suivi d'une grand-messe chantée par M<sup>gr</sup> Camille Roy, recteur de l'Université Laval. Les trois monuments précités sont signés par le sculpteur Jean-Jacques Cuvelier. Puis, le 12 août, c'est l'apothéose avec l'ouverture du monument du Flambeau, œuvre de Georges-Étienne Paulay, sur la place Pierre-Boucher, suivi d'un concert avec un chœur de 700 voix, et le 14, par une vaste parade nocturne où 26 chars allégoriques défilent sous les acclamations de plus de 60 000 personnes. Le 24 août, 1 200 invités se réunissent au Manège militaire pour un bal historique.

Afin de permettre à la population de participer à ces fêtes, le comité organisateur a prévu divers spectacles sous formes de *pageants*, nautiques, aériens ou historiques. Les *pageants* historiques sont présentés à compter du 20 juillet et ont un tel succès qu'il faut y ajouter des supplémentaires. Au total, 80 000 personnes assisteront aux dix représentations.

1934 ne marque pas uniquement le tricentenaire de Trois-Rivières, mais aussi le

quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. À l'occasion de la visite du président du Conseil de France, Pierre-Étienne Flandin, le maire de Trois-Rivières, Georges-H. Robichon, a été honoré en recevant la Légion d'honneur. Pour l'occasion, une plaque commémorative et une médaille ont été gravées.

à gauche, à celui de La Vérendrye, avec sous chacun trois fleurs de lys. Au bas, un espace est réservé pour y inscrire le nom du récipiendaire, en l'occurrence, l'avocat Charles G. Ogden (1879-1941). Au revers, apparaissent, dans la partie haute, une scène allégorique reconstituant l'histoire de Trois-Rivières avec l'arrivée de Lavolette en 1634, l'évangélisation des Autochtones, l'éducation avec les sœurs ursulines, et la conquête du territoire avec le bûcheron, l'agriculteur, l'artisan et la mère de famille avec son bébé assise sur une chaise berçante et en partie basse, un panorama de la ville mettant en vedette deux églises, le collège et une usine, avec, en avant-scène, les deux pôles du développement économique de la ville, un sapin (pour les ressources forestières) et un pylône électrique (pour les ressources hydroélectriques). Au bas, une cartouche indique 1634, III<sup>e</sup> Centenaire des Trois-Rivières. 1934.

La plaque porte le poinçon de la firme Birks, de Montréal, qui l'a fabriquée. Elle est en bronze et mesure 85 mm sur 65 mm et d'une épaisseur de 3 mm. Elle a été remise aux citoyens qui s'étaient impliqués dans l'organisation des fêtes. Une petite médaille en cuivre, non signée, mesurant 38 millimètres, se portant en sautoir, a aussi été émise. À l'avers se trouve le portrait de Lavolette entouré par la devise *Fêtes du III<sup>e</sup> Centenaire de la fondation des Trois-Rivières*. Au revers, les devises *Deus nobiscum quis contra* au-dessus et 1634 – Cité des Trois-Rivières 1934 au-dessous entourent les armes de la Ville.



Avers et revers de la plaque commémorative Birks. (Collection de l'auteur).

L'avers de la plaque présente en son centre, les armes de la Ville de Trois-Rivières surmontées d'une devise, *Deus nobiscum quis contra* (Dieu est avec nous, qui sera contre), et d'une fleur de lys entourées de guirlandes de feuilles d'érable et de deux écus, à droite, au portrait de Lavolette, et

à gauche, à celui de La Vérendrye, avec sous chacun trois fleurs de lys. Au bas, un espace est réservé pour y inscrire le nom du récipiendaire, en l'occurrence, l'avocat Charles G. Ogden (1879-1941). Au revers, apparaissent, dans la partie haute, une scène allégorique reconstituant l'histoire de Trois-Rivières avec l'arrivée de Lavolette en 1634, l'évangélisation des Autochtones, l'éducation avec les sœurs ursulines, et la conquête du territoire avec le bûcheron, l'agriculteur, l'artisan et la mère de famille avec son bébé assise sur une chaise berçante et en partie basse, un panorama de la ville mettant en vedette deux églises, le collège et une usine, avec, en avant-scène, les deux pôles du développement économique de la ville, un sapin (pour les ressources forestières) et un pylône électrique (pour les ressources hydroélectriques). Au bas, une cartouche indique 1634, III<sup>e</sup> Centenaire des Trois-Rivières. 1934.

**Denis Racine, AIG**

## « L'ŒIL AMÉRICAIN »

**L**ida Moser est née à New York, le 7 août 1920. Ses parents avaient quitté la Russie pour vivre le rêve du Nouveau Monde. Elle est décédée le 11 août 2014, en banlieue de Washington. Elle était âgée de 94 ans. À l'été de 1950, Lida Moser débarque à la gare Windsor de Montréal. Le prestigieux magazine *Vogue* vient de lui proposer un photoreportage sur le Canada. Lida Moser ne connaît personne et pourtant, à la fin de cette même année, elle aura réalisé deux reportages fascinants sur le Québec. Le Musée national des beaux-arts du Québec présente, du 19 février au 10 mai 2015, l'exposition 1950. *Le Québec de la photojournaliste américaine Lida Moser*.

L'aventure québécoise de Lida Moser débute avec la rencontre de Paul Gouin. Fils de l'ancien premier ministre Lomer Gouin et conseiller de Maurice Duplessis, Gouin est convaincu que la spécificité culturelle de cette collectivité francophone d'Amérique est l'outil privilégié pour développer son industrie touristique. Il mesure déjà toute la portée d'un reportage sur le Québec dans la prestigieuse revue américaine. Ne doit-il pas d'ailleurs rejoindre l'ethnologue Luc Lacourcière et l'écrivain Félix-Antoine Savard pour une mission visant à recenser les éléments les plus pertinents de la culture populaire québécoise. Gouin propose à Lida Moser de les accompagner. Ils visiteront Montréal, Québec, Charlevoix, la Gaspésie, le Bas-Saint-Laurent et la Montérégie.

Les 189 photographies en noir et blanc qui constituent l'exposition du MNBAQ racontent le voyage d'une jeune photographe américaine de 30 ans qui découvre une population et sa culture. 59 d'entre elles ont fait l'objet d'un tirage spécial, car

elles étaient inédites jusqu'à présent. Tout le Québec des années 1950 s'y retrouve. Ses portraits de personnalités connues témoignent d'une grande maîtrise de la lumière et de la position du sujet dans l'espace visuel. Gratien Gélinas, Wilfrid Pelletier, Guy Hoffmann, la troupe de théâtre des Compagnons de Saint-Laurent. L'architecture la fascine. Ainsi, ce cliché du Château Frontenac qui utilise la verticalité de l'édifice pour créer un deuxième cadrage qui découpe l'horizon. Mais surtout Lida Moser sait capter ce qu'on a appelé des « instantanés de la vie quotidienne ». Ici, ce sont une dizaine d'enfants et de jeunes hommes devant une maison de quartier populaire. Ailleurs, c'est cette admirable scène de rue montréalaise prise en plongée et plutôt sombre mais de laquelle émergent, dans la lumière, un livreur et sa voiture à cheval. Ou enfin ce cliché remarquable d'un cheval peinant à la tâche avec le rocher Percé en toile de fond. La masse corporelle du cheval en plein effort confère à cette photo un pouvoir incroyablement expressif.

De tout cela, il ressort qu'en ce début de la décennie 1950, il y a deux Québec qui coexistent. Le Québec des régions, plus rural, plus traditionnel, qui vit au rythme des saisons et à l'ombre du clocher. Et puis, il y a le Québec urbain, celui de Québec mais surtout de Montréal, centre névralgique de l'activité économique, où l'effervescence culturelle et sociale est déjà perceptible. Ce Québec en route vers le progrès et la modernité trouve sans doute ses racines dans ces portraits de jeunes enfants pour lesquels Lida Moser revient brièvement à Québec en novembre et décembre 1950, le temps de les mettre en scène, pour le magazine *Look*, dans une salle de ce qui ne s'appelait alors que le Musée du Québec.

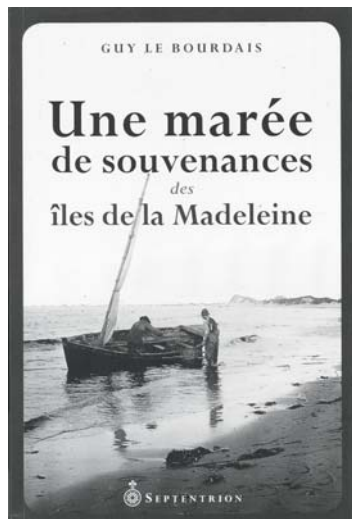


Lida Moser. La famille du conteur Pierre Pilote aux Éboulements. Été 1950. (BANQ, Québec. P728, S1, DQ05, P08).

Ces enfants auront vingt ans à la fin des années 1950. Ils feront ce qu'on a appelé dans une des ces formules paradoxales dont nous seuls avons le secret, la Révolution tranquille.

Enfin, il faut souligner le caractère exceptionnel de la mise en espace conçue par Marie-France Grondin. À la chambre noire, refuge des photographes et lieu de toutes les magies, la scénographe oppose la salle blanche, lieu de tous les envoûtements. Dès l'entrée, le visiteur est happé par le pouvoir du blanc. Mur blanc. Cadre blanc. Passe-partout blanc. De ce blanc omniprésent émergent les œuvres de Lida Moser tels les mots d'une page... blanche bien sûr. De retour dans la Grosse Pomme, après ses péripéties québécoises, celle que le *New York Times* surnommait « la photographe à l'œil urbain » approfondit son art de la photographie sociale. « J'ai pratiqué tous les genres photographiques », affirmait-elle dans une entrevue, en 2004. « Je ne voulais pas qu'on dise de moi : "Elle fait des portraits" ou "Elle photographie des édifices". Je n'ai jamais voulu être limitée dans mon expression artistique. »

**Serge Pallascio**

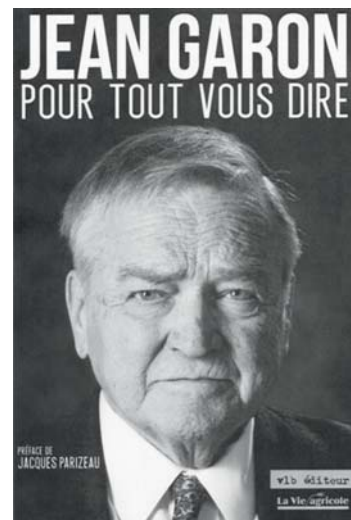


Guy Le Bourdais. *Une marée de souvenirs des îles de la Madeleine*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 236 p. Une bonne marée, installez-vous confortablement et laissez-vous bercer par ces récits aux accents madelinots, tel le vent salin qui caresse les îles de la Madeleine. Cet archipel situé en plein cœur du golfe Saint-Laurent constitue une destination de choix pour les vacanciers. Totalement isolé de la Grand'Terre, les gens y ont découvert avec les années un endroit rêvé où il fait bon se ressourcer. Il faut avouer que le rythme de vie s'avère différent, mais avec l'insularité vient aussi son lot de particularités : des bienheureuses, des cocasses et des malheureuses. C'est ce que laisse entendre l'ouvrage dont il est ici question. L'auteur propose un retour dans le temps, plus précisément aux années 1940-1950, une époque à laquelle le trafic était davantage maritime que routier. Au fil des pages émergent plusieurs personnages, du plus quiet au plus énergumène, à travers lesquels le lecteur découvre de manière originale les îles d'antan. Les thèmes abordés sont ceux qui touchent profondément les Madelinots et qui ont eu une incidence considérable sur leur quotidien. Il y a d'abord la mer. Omniprésente, nourricière, mais potentiellement meurtrière, les Madelinots développent avec elle une relation d'amour-haine. Le tourisme, quant à lui, en fait voir de toutes les couleurs puisqu'il représente un moteur important de l'économie tout en changeant momentanément les habitudes des locaux. Très

présent durant la belle saison, le monde d'en dehors déserte bien avant l'arrivée des premiers flocons. L'isolement est synonyme de dépendance envers les moyens de communication et de transport. L'arrivée du télégraphe puis du téléphone, tout comme celle de l'avion, fait donc figure de révolution. Il ne faut pas non plus passer sous silence la chasse aux loups-marins, les traditions comme la mi-carême, la musique acadienne, la bonne bouffe ainsi que la fameuse bagosse. La famille et le voisinage occupent une place primordiale dans ce milieu atypique. Il vient un temps où la survie repose sur le partage et la solidarité. Ces valeurs sont très bien ancrées chez les insulaires.

Guy Le Bourdais est natif des îles de la Madeleine. Ce dernier s'est embarqué dans cette folle aventure qu'est la rédaction afin de raconter « ses îles sous un angle différent ». Autrement dit, il voulait offrir au public une œuvre relevant davantage de l'anecdotique que de la rigueur historique; les synthèses sur le sujet se faisant déjà nombreuses. Il n'en demeure pas moins que les événements relatés sont agrémentés de magnifiques photos et de documents d'archives. C'est d'ailleurs par cet aspect que le livre se démarque. Les portraits, les paysages, les cartes et les papiers officiels, tous commentés, en font par la même occasion un album souvenir. Étant moi aussi originaire de l'endroit, j'ai beaucoup aimé l'insertion du vocabulaire typiquement madelinot, tantôt inspiré de l'anglais, tantôt de l'environnement. Ne soyez pas inquiets si vous ne maîtrisez pas cette parlure, les mots les plus inusités trouvent leur définition en bas de page. Enfin, il s'agit d'un volume écrit sans prétention, à lire dans l'ordre ou dans le désordre. L'auteur souhaite vraiment que le folklore madelinot ne soit pas relégué aux oubliettes et que les générations futures puissent continuer de le transmettre. Il est alors possible de noter une certaine teinte de nostalgie pour le temps révolu, sans toutefois tomber dans l'amertume. À l'ère où la conservation du patrimoine immatériel est à l'honneur, cela demeure une belle initiative. La culture madelinienne ne peut qu'en bénéficier.

**Myriam Cyr**



Jean Garon et Simon Bégin. *Pour tout vous dire*. Montréal, VLB éditeur et La Vie agricole, 2013, 531 p. Longtemps ministre de l'Agriculture, de 1976 à 1985 et par la suite maire de Lévis, de 1998 à 2005, Jean Garon (1938-2014) aura été un politicien clairvoyant et indéniabement dévoué. Couvrant cinq décennies, cet « exercice autobiographique » (p. 17) traduit sa conception du service public, lui qui aura été député de Lévis durant 22 ans, de 1976 à 1998. Il répétera souvent que cette représentation des Lévisiens était son premier devoir d'élu, avant même les tâches ministérielles (« Député avant tout », p. 123).

À elles-seules, les 100 premières pages couvrent les années avant 1970, ce qui constitue en soi une très bonne description de cette époque, avec les conflits linguistiques où la langue française était minorisée, les inégalités sociales dont les Canadiens français faisaient les frais, et comme toile de fond la montée de cette idée que le Québec a un potentiel énorme. Ses études dans le Vieux-Québec, ses lectures de jeunesse, sa période militaire au Manitoba, ses amitiés, les rencontres déterminantes y sont évoquées au milieu de nombreux souvenirs précis (p. 69). C'était aussi l'époque où le jeune Garon épousa une Américaine qui ne parlait pas encore le français; mais les allusions plus personnelles ou à sa vie privée ne seront pas nombreuses dans ce livre d'une grande pudeur (p. 96). Économiste de formation et par ailleurs avocat, Jean Garon a enseigné dans la région de Québec dès 1968

avant de se lancer officiellement en politique. Or, déjà en 1962, Jean Garon était un militant, avant même la création du Parti québécois (p. 58).

Dès 1966, les rapports de Jean Garon avec René Lévesque auront été privilégiés, marqués par la bonne entente, la loyauté et le respect mutuel, bien que ces deux hommes se soient toujours vouvoyés, même dans le privé : « une relation particulière, faite de respect et de confiance mais sans grande intimité » (p. 89). Dès les premières campagnes électorales et par la suite, René Lévesque savait que Jean Garon était toujours très près de la population et qu'il pouvait en tâter le pouls quotidiennement, ce qui n'était pas le cas de tous les politiciens (p. 277). Cette sensibilité de Jean Garon envers les électeurs était un atout précieux, par exemple avec les pêcheurs de la Gaspésie, qui lui soufflaient parfois des solutions simples à des problèmes persistants et apparemment insolubles pour les ministères; il lui fallait pour ce faire se rendre lui-même à leur rencontre, quelquefois sur le bout des quais d'où les pêcheurs ne bougeaient pas souvent (p. 277).

Environnementaliste avant l'heure, promoteur avant tous d'une plus grande autonomie alimentaire pour le Québec, ce ministre de l'Agriculture reste célèbre pour sa Loi sur la protection des terres agricoles (1978) qui devait servir de frein à l'urbanisation excessive et à la disparition progressive des meilleures terres arables du Québec. On comprend par ailleurs le combat constant de Jean Garon pour faire valoir la diversité des points de vue des régions à l'encontre de la montréalisation grandissante, et ce, dès le début des années 1960. Mais ses réalisations ont été très nombreuses, et plusieurs de celles-ci sont simplement évoquées dans une liste reproduite en annexe (p. 529-531). En outre, le passage de Jean Garon comme ministre de l'Éducation, de 1994 à 1996, aura été marquant; il a osé chambouler les élites universitaires et ébranler les tours d'ivoire, il a tenu à préserver les dernières écoles de rang et de quartier au lieu de miser sur le transport en autobus scolaire à grande échelle (p. 127). Il aura été un politicien visionnaire et de bon conseil, même après son retrait de la vie publique, comme il le répétait aux jeunes

de la relève : « Ce n'est pas à moi mais à eux de trouver les solutions pour le présent, mais si ma méthode peut les aider, tant mieux » (p. 16). Sachant apprendre de ses erreurs et capable de se rallier, tout son livre fourmille de conseils judicieux, sans pour autant être sentencieux (p. 77). En raison de son physique et de son style spontané, plusieurs personnes crurent à tort qu'il était cultivateur, compte tenu de ses neuf années à la tête du ministère de l'Agriculture.

On retrouve dans ce livre toute la verve et l'humour de ce politicien attachant et perspicace, sans pour autant ne constituer qu'un simple recueil d'anecdotes savoureuses. Jean Garon reste aussi un observateur attentif de la scène québécoise et de l'évolution du Québec. Ses souvenirs sont précis : même après plus de 40 ans, il évoque les lieux exacts de ses premières conversations avec René Lévesque au restaurant le Chalet suisse, situé alors à la place d'Armes, près du Château Frontenac (p. 85). Ses remarques et ses démonstrations sur l'inadéquation des politiques fédérales sont incontestables, par exemple sur la question des pêcheries ou sur le fiasco de l'aéroport de Mirabel qui a été le cauchemar des centaines de fermiers expropriés (p. 322). Ce n'est nullement un réquisitoire de la part de l'ancien ministre de l'Agriculture, mais un plaidoyer sincère pour valoriser le savoir-faire québécois et une gouvernance intègre. D'ailleurs, Jean Garon ne se sert pas de cette tribune pour faire son propre éloge, car il reconnaît sans gêne certains de ses échecs et ses défauts, par exemple son manque de ponctualité, qu'il compensait par une attention complète accordée à chaque personne qu'il rencontrait individuellement, qui devenait alors à ses yeux la personne la plus importante au monde (p. 169).

On lit ce livre instructif et vivant avec un grand intérêt, en se disant que Jean Garon occupera pour toujours une place à part dans la politique québécoise. *Pour tout vous dire* est assurément le meilleur ouvrage de mémoires politiques à être paru depuis dix ans.

**Yves Laberge**



Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique 1867-1960*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 809 p.

À travers ce vaste ouvrage, Michel Lévesque, spécialiste en histoire politique, pose un regard d'ensemble sur l'évolution du plus vieux parti politique québécois, le Parti libéral. Ce livre se veut une étude approfondie des structures et de l'organisation libérales au Québec, autant sur le plan provincial que fédéral, pour la période située entre 1867 et 1960. S'appuyant sur un inventaire considérable de sources, l'objectif de l'auteur est d'analyser la mécanique derrière l'organisation libérale; d'étudier « le poids de l'organisation dans la vie du parti » et de déterminer les moments clés dans l'évolution de ce dernier (p. 26).

De façon générale, Lévesque s'intéresse à un pan négligé de l'historiographie contemporaine, à savoir l'histoire politique. L'historiographie est en effet peu volumineuse en ce qui a trait au Parti libéral et aux partis politiques en général. Selon l'auteur, cette situation est due en grande partie à la complexité de l'étude d'un parti politique comme le Parti libéral dont l'entité n'est pas toujours claire. Plus globalement, il nous est permis de croire que la quasi-disparition de l'histoire politique au sein des départements d'histoire n'est certes pas étrangère à cette carence. Le titre de l'ouvrage est fort bien choisi. À travers sept chapitres, l'auteur nous montre le fonctionnement et l'évolution d'un ensemble d'organisations regroupées sous l'étiquette libérale et formant une nébuleuse politique nommée « parti li-

béral ». Avant les années 1960, il est effectivement difficile de définir ce qu'est concrètement le Parti libéral du Québec. Lévesque souligne le caractère touffu de cette étiquette politique; elle renvoie à la fois aux ailes parlementaires fédérale et provinciale, aux organisations libérales des districts de Montréal et de Québec ou encore, aux fédérations libérales provinciales et fédérales. Ce n'est qu'à partir de 1971 qu'elle renvoie à une seule et même entité (p. 16).

Dans les premiers chapitres, l'auteur s'intéresse aux origines du parti, à la machine électorale et aux premières tentatives de création d'un organisme libéral permanent. De ces chapitres, ressort le caractère évanescent du parti, les enchevêtrements et les rivalités continues entre les deux ailes parlementaires, la domination de l'aile parlementaire et plus précisément du chef sur la « machine électorale », la quasi-absence d'une véritable permanence provinciale ou nationale et l'inexistence d'une distinction réelle entre le PLQ et le PLC, qui semblent former une seule et même entité.

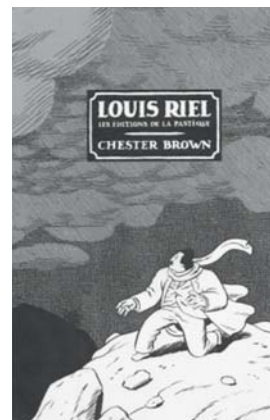
Les chapitres suivants portent sur les éléments gravitant autour du parti, c'est-à-dire les clubs politiques et la presse libérale. L'auteur nous montre le caractère informel et privé des clubs et leur rôle au sein de la nébuleuse, qui consiste à diffuser la philosophie libérale, à assurer une certaine permanence entre les périodes électorales et à contribuer à l'effort de financement. Bien que nombreux, ces derniers, tels le Club national, le Club de réforme de Montréal, l'Association de la jeunesse libérale du district de Montréal et le Comité des dames libérales de Montréal, ont une influence somme toute limitée sur le parti. Comme mentionné précédemment, le pouvoir véritable réside essentiellement entre les mains de l'aile parlementaire et du chef. En ce qui a trait à la presse libérale, l'auteur nous montre les liens étroits entre l'aile parlementaire et les différents journaux partisans ainsi que le caractère bref de l'existence de ces derniers. Le rôle de cette presse, détenue par des intérêts privés espérant obtenir des avantages et des contrats du gouvernement en retour de leur soutien, est essentiellement celui de propagandiste du parti.

Le dernier chapitre s'intéresse à la question du financement. L'auteur nous expose les différentes sources de financement, qui sont essentiellement le milieu des affaires et le monde industriel, et l'influence de ces dernières sur les différentes officines du parti. N'étant pas un phénomène exclusif au Parti libéral et à la politique provinciale, les argentiers exercent un contrôle manifeste sur la formation politique et leur soutien n'est bien sûr pas inconditionnel. Michel Lévesque conclut son analyse en relevant trois grandes caractéristiques du parti et de la culture libérale, c'est-à-dire la nature privée et affairiste de l'organisation, l'autorité absolue du chef et de l'aile parlementaire, et finalement le favoritisme. Ces caractéristiques découlent de la composition du parti, qui est essentiellement formé d'hommes d'affaires et d'individus issus de professions libérales ayant des intérêts communs. Il identifie finalement quelques périodes charnières, dont le détachement progressif des ailes fédérale et provinciale à partir des années 1940, et la création des fédérations libérales et des associations de circonscriptions dans les années 1950 qui préfigurent la démocratisation future du parti.

Il faut saluer le travail de recherche et d'écriture de Michel Lévesque qui a su reconstituer de façon dynamique et passionnante l'histoire de cette organisation politique. Malgré la qualité et la richesse de l'ouvrage, il risque cependant de décevoir le lecteur désireux d'apprendre davantage sur la philosophie libérale et les idéologies politiques ayant animé le PLQ au cours de son histoire. Cette facette de l'analyse reste à faire. Malgré tout, dans son ensemble, l'ouvrage de Michel Lévesque amène un éclairage nouveau sur l'histoire des organisations politiques au Québec et au Canada et représente un incontournable pour quiconque s'intéresse un tant soit peu à l'histoire politique.

#### Christian Belhumeur-Gross

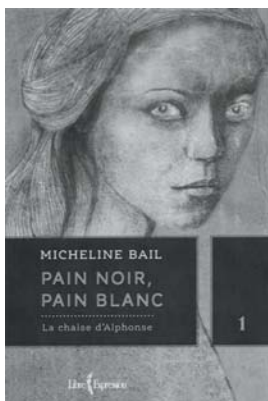
Chester Brown. *Louis Riel*. Montréal, Éditions de la Pastèque, 2012 [2003 pour l'édition en anglais], 249 p. L'écrivain québécois Chester Brown a rédigé et conçu la première bande dessinée consacrée à la vie de Louis Riel



(1844-1885). Initialement paru en anglais (*Louis Riel: A Comic-Strip Biography*, 2003) et primé en 2004 par un prix Harvey pour l'originalité de son scénario, l'ouvrage relate certains des grands épisodes de sa vie brève : sa vision égalitaire pour un Manitoba francophone et métissé, ses combats contre les injustices, ses voyages, les complots dont il fut la cible, son emprisonnement et son destin tragique. L'action débute en 1869. Du début à la dernière page, Chester Brown adopte un ton favorable envers Louis Riel et montre le racisme des Orangistes envers les Canadiens français. Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une bande dessinée, on pourrait croire que ce livre s'adresse aux enfants; mais en fait, il conviendrait plutôt aux adolescents et aux adultes, car le texte est dense et le graphisme épuré. Contrairement à beaucoup d'albums pour la jeunesse, ce livre de Chester Brown comprend des renvois quant aux sources utilisées (regroupés dans une annexe non paginée) et compte en outre un index des noms. On déplorera au passage l'usage d'un blasphème superflu dans le texte, ce qui semble contre-indiqué dans une bande dessinée (p. 18).

#### Yves Laberge

Micheline Bail. *Pain noir, pain blanc*. La chaise d'Alphonse. Montréal, Libre expression, 2013, 340 p. Le récit débute avec le décès d'Alphonse Dumais, père de famille et marié à sa femme Eugénie depuis plusieurs années. Du jour au lendemain, la vie d'Eugénie bascule. Elle se retrouve seule pour élever ses enfants dans le quartier Saint-Roch en



pleine crise économique. N'ayant d'autre choix, elle devra se résoudre à placer ses enfants à l'orphelinat afin de leur offrir une éducation et des soins de base adéquats. Elle ne gardera avec elle que sa fille aînée qui est en âge de travailler et ainsi contribuer au revenu familial.

*Pain noir, pain blanc*, c'est donc l'histoire de cette mère de famille que l'on suit entre ses tâches quotidiennes et ses visites hebdomadaires à l'orphelinat, mais également celle de ses enfants qui vont vivre des expériences différentes durant leur séjour chez les religieuses.

L'auteur nous présente une panoplie de personnages tous plus attachants les uns que les autres avec des caractères et des aspirations uniques à chacun. Une famille que même les épreuves et le temps n'arriveront pas à séparer.

Dans un style simple et authentique, l'auteur décrit avec beaucoup de détails et de réalisme le quotidien des habitants du quartier Saint-Roch dans les années 1930. Les difficultés que rencontraient alors les mères de famille laissées à elles-mêmes étaient nombreuses et les rares moyens mis à leur disposition pour améliorer leurs conditions n'étaient souvent pas bien adaptés à la réalité. L'auteure nous fait découvrir dans ce roman le quotidien des gens ordinaires pendant la crise économique à Québec. À travers ce livre, le lecteur pourra percevoir toute l'ingéniosité et le courage dont faisait preuve l'héroïne pour améliorer sa condition et celle de ses enfants.

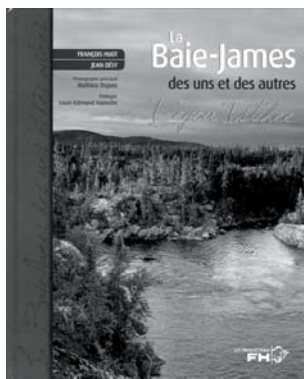
*Pain noir, pain blanc*, c'est également le portrait d'une nouvelle génération qui souhaite faire sa place et profiter de la vie plus que ne l'ont fait leurs parents avant eux. La crise économique étant éprouvante pour tout le monde, les moindres

plaisirs deviennent alors de véritables trésors... Que ce soit une sortie au cinéma ou la lecture d'un livre, les petits bonheurs sont rares, mais ô combien précieux dans le quartier Saint-Roch.

C'est un roman poignant de vérités historiques que nous livre l'auteure Micheline Bail. Son diplôme en histoire ainsi que son goût et son talent indéniable pour l'écriture font d'elle une auteure vraiment prometteuse. Ayant déjà fait ses preuves grâce à d'autres œuvres, c'est avec enthousiasme que sont attendues ses prochaines publications.

Fort heureusement, l'attente sera brève parce qu'au moment d'écrire ces lignes le deuxième tome est déjà disponible. Dans une époque encore plus mouvementée, qu'advient-il d'Eugénie, de ses enfants et de la vie dans Saint-Roch?

### Johannie Cantin



François Huot, Jean Désy [textes] et Mathieu Dupuis [photographies]. *La Baie-James des uns et des autres*. Eeyou Istchee. Québec, Les Productions FH, 2009, 303 p. Que connaissons-nous de la Baie-James? La question est posée d'entrée de jeu en quatrième de couverture. Que connaissons-nous de ce territoire à la mesure des plus nomades vagabondages, territoire de spéculation à la personnalité plurielle? Klondike pour le Sud, réalité oscillant entre tradition et modernité pour son autochtone, de l'Eeyou Istchee des Cris à « la meilleure mauvaise décision jamais prise » par le premier ministre Robert Bourassa, en passant par son exploitation minière et la trappe abusive du castor, les coauteurs de cet ouvrage dressent avec empathie et amour une vue d'ensemble de la reine du Nord. Témoins de l'intérieur aux bottes

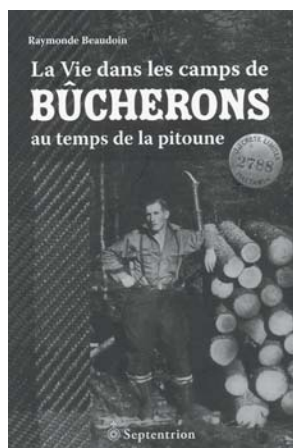
qui ont pris acte dans le sol de la région, le géologue François Huot et l'écrivain et médecin Jean Désy abordent cette vaste étendue géographique dans une chronologie de l'occupation et de l'exploitation de l'Hudsonie-Jamésie. Depuis la formation du Bouclier canadien jusqu'aux réalités socioéconomiques actuelles, ils souhaitent faire redécouvrir le Nord pour lui assurer un futur viable et libre.

Cernant dans sa totalité la Baie-James d'hier à aujourd'hui, les auteurs font ressortir les moments charnières de son histoire, la grande autant que la petite. Après un prologue topographique du géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin, on traverse le temps de ce pays de l'épinette noire, de la forêt boréale à la taïga, des mouches noires suceuses de sang aux morsures des frappes à bord, pour pénétrer plus profondément dans la vie des premiers nomades saisonniers jusqu'aux établissements sédentaires. Le récit suit son cours en six chapitres, de la traite des fourrures au potentiel minier, forestier et ensuite hydroélectrique de la région. On y aborde ses moments historiques, dont la signature de la Paix des braves le 7 février 2002, une entente de nation à nation, ainsi que le sort de la ville mono-industrielle de Joutel. Des grands thèmes aux grands projets, on fait également une place aux anecdotes des oubliés de l'histoire, comme celle de l'explorateur-géologue Albert Peter Low, qui contribua à mieux faire connaître le Nord avec ses expéditions entre 1884 et 1905. On se remémore également Joseph Manzotti, alias Jos Chibougama, qui a décidé un jour de couper sa barbe, une nouvelle considérée suffisamment importante pour être rapportée dans le journal local. On y apprend encore qu'à la belle époque, « pour les travailleurs, l'hôtel Chibougama Inn, comme l'Obalski et le Waconichi, était synonyme de soirée bien arrosée, de bavardage et de bagarres récurrentes. La bière n'était pas servie dans des verres, mais plutôt dans des caisses qu'on déposait sur les tables » (p. 154).

Le projet de cette ambitieuse publication est tributaire de l'acharnement et du travail de recherche de François Huot qui, depuis 2006, s'y est investi et a cru à sa viabilité au point de devenir son propre éditeur, faute de trouver preneur chez

ceux déjà établis. L'ensemble, abondamment illustré, présente à l'œil une qualité indéniable avec ces nombreuses photographies d'archives et contemporaines réalisées notamment par François Huot, mais également par le photographe Mathieu Dupuis qui voit son travail bien mis en valeur. Cette synthèse vulgarisée est un excellent moyen pour faire ses premiers pas pour les uns ou pour redécouvrir pour les autres cette immensité dans son ensemble. En somme, un ouvrage pour tout nordiste dans l'âme, en attendant la prochaine voyage.

**Pascal Huot**



Raymonde Beaudoin. *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 176 p.

Dans cet ouvrage, Raymonde Beaudoin réussit à rendre vivant le quotidien des bûcherons au temps de la pitoune et à décrire les aléas de la vie de chantier. Tout y est présenté avec détails : la méthode de construction des camps, le langage utilisé par les bûcherons, la variété des employés et les tâches qu'ils ont à accomplir, la drave, l'organisation des repas, les loisirs de soirée et bien plus. Au fil des pages, l'auteure suit l'évolution du métier. Elle constate notamment qu'à partir des années 1950 la mécanisation des outils et l'évolution des moyens de transport ont entraîné des changements majeurs dans les chantiers et modifié le quotidien des bûcherons.

Grâce aux témoignages qu'elle a su recueillir et à l'année qu'elle a passée dans un camp de bûcherons, Beaudoin arrive

à broser une histoire de l'industrie forestière vivante parsemée d'anecdotes permettant de pénétrer dans l'intimité des hommes qui travaillaient dans ces camps des Laurentides, de Lanaudière et de la Mauricie. Chemin faisant, elle défait plusieurs stéréotypes. Elle démontre par exemple qu'on ne buvait pas d'alcool dans les chantiers contrairement à ce que disent les croyances populaires.

Les annexes quant à elles s'avèrent intéressantes pour découvrir les mœurs et coutumes des bûcherons. On y retrouve, entre autres, des paroles de chansons fredonnées régulièrement au camp et des recettes des plats fréquemment dégustés. Qui plus est, plusieurs photos aident à mieux comprendre le fonctionnement des chantiers et viennent ainsi appuyer le propos de l'auteure. Un glossaire offre également de précieuses définitions. *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune* est un incontournable pour connaître la vie de nos ancêtres qui ont travaillé dans ces camps.

**Julie Beloin**



Scott Corrie. *De Groulx à Laferrière : un parcours de la race dans la littérature québécoise*. Montréal, XYZ éditeur, 2014, 246 p. Si la littérature canadienne-française et québécoise est « hantée » par des représentations raciales de toutes sortes (p. 13), la question de la race y est paradoxalement sous-étudiée. Ce constat est à l'origine de l'ouvrage de Corrie Scott, responsable des études supérieures à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, qui propose au lecteur un angle d'analyse nouveau de la littérature québécoise en se fondant sur la

théorie critique de la race.

Le principal mérite de ce livre est de montrer, à partir d'un échantillon assez considérable de textes issus de la littérature canadienne-française et québécoise, comment les représentations raciales ont évolué et se sont transformées au fil du temps, depuis le dépôt du rapport Durham jusqu'à aujourd'hui.

Son analyse s'attarde d'abord sur le rapport Durham qui, bien que ne faisant pas partie formellement de la littérature québécoise, illustre la « racisation » du Canadien français par l'Anglo-Saxon. Le Canadien français, nous dit Corrie Scott, y est dépeint comme étant d'une nature faible, indolente et arriérée, bref comme appartenant à une race inférieure sur laquelle il est légitime, voire naturel, d'exercer sa domination.

Le lecteur est ensuite amené à considérer un discours racial à la fonction opposée, mais à la forme tout à fait semblable, celui que Lionel Groulx déploie dans *L'appel de la race*. Il s'agit pour Groulx de montrer la supériorité de la race canadienne-française sur la race anglaise en s'appuyant notamment sur de prétendues différences corporelles.

Puis, l'auteure considère le rôle de l'Autochtone dans la construction et la représentation de la « race » québécoise. Elle suggère que, dans *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard et dans *Ashini* d'Yves Thériault, le Québécois « joue à l'Indien » (p. 207), se déguisant symboliquement en indigène, pour mieux affirmer son statut particulier.

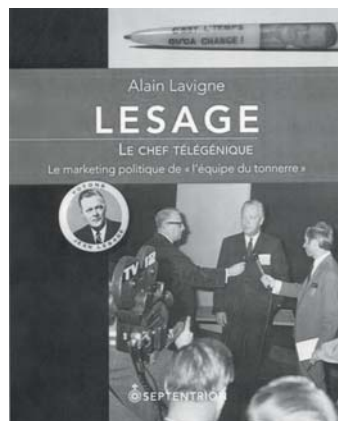
Pierre Vallières (*Nègres blancs d'Amérique*) et Michèle Lalonde (*Speak White*) utilisent quant à eux l'image du Nègre pour décrire l'oppression du Canadien français. En rapprochant le Québécois de la race noire, longuement éprouvée par les luttes de races, les deux auteurs veulent illustrer avec force et éclat l'état dans lequel ils estiment être confinés.

Corrie Scott termine son analyse avec l'étude de deux écrivains migrants, Danny Laferrière (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et *Je suis un écrivain japonais*) et Ying Chen (*Quatre mille marches*). Tous deux font intervenir la race dans leurs écrits respectifs en te-

nant compte cette fois de sa nature « fabriquée » et en la dépouillant de toute poursuite politique. La race apparaît alors avant tout comme une « interprétation » et non plus comme un fait de nature.

Le parcours proposé dans le livre de Corrie Scott amène le lecteur à mieux saisir l'une de ses idées maîtresses, à savoir que « la race est un concept fluctuant, instable et mouvant, un concept discursif qui vient appuyer diverses positions idéologiques » (p. 19). L'analyse, qui emprunte un ton académique, s'adresse à un lecteur savant qui n'en est pas à son premier contact avec la question.

**Antoine Blais-Laroche**



Alain Lavigne. *Lesage, le chef télégénique. Le marketing politique de « l'équipe du tonnerre »*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, [188] p.

D'abord collectionneur de pièces liées à l'Union nationale, Alain Lavigne s'est fait convaincre de s'intéresser au Parti libéral. Le présent livre expose comment le Parti libéral a mis en marché le chef Jean Lesage et son équipe dite du tonnerre (Lapalme, Gérin-Lajoie et René Lévesque). À l'aide d'archives et d'objets de l'époque, l'auteur passe en revue les stratégies publicitaires liées aux élections de 1960, 1962 et 1966. Le principal organisateur politique de Lesage est Alcide Courcy, le même que l'on verra aussi appuyer la candidature de Robert Bourassa en 1970. Le comité de publicité qui commence ses travaux le 12 décembre 1958 est composé de Claude Ducharme, Bernard Rosenbloom, Jean-François Pelletier, Guy Gagnon et Lionel Bertrand. S'y ajouteront ensuite Jean Morin, Gérard Brady puis John B. Payne,

madame Paul Martel, Maurice Leroux, Alcide Courcy et Maurice Watier. Maurice Leroux succède à Maurice Sauvé comme directeur des relations extérieures et de la publicité. Leroux donne sa démission en avril 1965 et il est alors remplacé par Paul-André Joly.

L'ouvrage est présenté de manière chronologique avec pour chacune des années des points-clés contextuels, par exemple en 1962 la nationalisation de l'électricité, la découverte de faux certificats d'électeurs, etc. Bien que l'on ait souvent parlé du slogan publicitaire de la campagne de 1962 « Maintenant ou jamais! Maître chez nous! », on oublie que le symbole d'une clé est utilisé dans la publicité, la clé, représentation de l'avenir économique du Québec.

Incapable d'écrire ses discours, Jean Lesage confie la tâche au grand stratège Claude Morin, qui s'exécutera entre 1960 et 1966 et qui sera sur tous les fronts de la Révolution tranquille (p. 77). Même si Lesage avait promis que jamais il ne créerait de ministère de l'Instruction publiquement, selon Lavigne (p. 111), il n'en demande pas moins, en 1963, à Paul Gérin-Lajoie de vendre le projet du Bill 60. Gérin-Lajoie entame alors une tournée dans les régions du Québec et multiplie aussi les rencontres avec les représentants de l'épiscopat. À l'occasion de cette tournée, la voiture de Paul Gérin-Lajoie est équipée d'un système de téléphone sans fil mis à sa disposition par Bell Canada (p. 111). Quant à Lesage, il effectue sa campagne électorale de 1966 sans être accompagné d'autres membres de l'équipe, et ce, à la suggestion de ses stratèges (p. 136). L'ouvrage d'Alain Lavigne, qui exerce les fonctions de professeur à l'Université Laval, a ceci d'intéressant qu'il sort de l'oubli des publications aujourd'hui perdues ou inconnues et peu citées dans l'historiographie de l'histoire politique du Québec comme les brochures du programme du Parti libéral. Lavigne suit les activités de Lesage et le marketing politique de l'époque, y compris pour d'autres contemporains comme René Lévesque, Paul-Gérin-Lajoie, Pierre Bourgault et Daniel Johnson. L'ouvrage constitue en quelque sorte un tour d'horizon de la mise en marché de Jean Lesage et de son équipe du tonnerre et documente cette forte intégration de

la télévision aux stratégies libérales lors des élections de 1960 et 1962 notamment. Concernant les élections de 1966, Lavigne écrit que force est de reconnaître que les stratèges libéraux ont négligé plusieurs moyens gagnants des élections de 1960 et 1962 (p. 170). L'ouvrage s'achève sur un commentaire de l'appui que donne Jean Lesage à la campagne à la chefferie de Robert Bourassa en 1970. Il aurait fallu ici souligner le rôle de Paul Desrosiers notamment. Même s'ils furent peu impliqués comme tel dans le marketing gouvernemental de Jean Lesage, Claude Morin, rédacteur de discours, et Peter R. Brian Châteauevert, traducteur, ont joué un rôle qui aurait dû être mis en valeur, car l'auteur insiste à plusieurs reprises sur l'importance des discours de Lesage. Aussi, Lavigne termine en faisant part des dix commandements à l'homme d'État prônés par Jacques Séguéla, publicitaire de François Mitterrand. Nous pouvons en nommer quelques-uns : « On vote pour un homme et non pour un parti. On vote pour le futur et non pour le passé, on vote pour une idée non pour une idéologie. » S'intéressant au marketing gouvernemental dans le sillage des travaux de Robert Bernier, l'auteur aurait pu élargir son sujet d'étude en parlant de propagande politique et de rivalités entre chefs d'État et hommes politiques. En l'occurrence, Mitterrand n'écrivait-il pas dans *Mémoires interrompus. Entretiens avec Georges-Marc Benamou*, en 1997 : « On a inventé l'élimination de l'adversaire, non pas physique mais politique. L'anéantissement par une affaire, par un traquenard organisé, par des fuites, par des campagnes de presse habilement menées. » La destruction d'une candidature possible passe aussi par la diabolisation de son passé, l'élimination de ses archives, voire de projets en cours. Plus clandestines, mais connues des hommes politiques, ces méthodes sont presque ignorées dans l'ouvrage de Lavigne. On ne saurait passer sous silence que l'iconographie constitue néanmoins un apport majeur du travail de Lavigne. L'opuscule est complété par une série d'annexes biographiques sur les membres de « l'équipe du tonnerre » et par une courte bibliographie.

**Jean Nicolas De Surmont**

## Arts et ethnologie

Coulombe, Rose-Hélène et Michel Jutras. *Histoire de gourmands. Culture culinaire*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 189 p.

Gagnon, Monika Kin et Janine Marchesault. *Reimagining Cinema. Films at Expo 67*. Montréal/Toronto, McGill-Queen's University Press, 2014, 295 p.

Landry, Madeleine. *Beaupré, 1896-1904, lieu d'inspiration d'une peinture identitaire*. Québec. Les éditions du Septentrion, 2014, 206 p.

Rabaska. *Revue d'ethnologie de l'Amérique française*. Volume 12 (2014), 383 p.

Robitaille, Marie-Paule (dir.). *Voyage au cœur des collections des premiers peuples*. Québec, Les éditions du Septentrion/Musée de la civilisation, 2014, 273 p.

Sauvé, Jean-Sébastien et Thomas Coomans (dir.). *Le devenir des églises : patrimonialisation ou disparition*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2014, 225 p. (Coll. « Nouveaux patrimoines »).

Simoneau, Daniel. *Îlot des palais. Rapport des fouilles archéologiques réalisées par la Ville de Québec*. Saisons 2006 et 2007. Québec, Cahiers d'archéologie du Celat n° 40 (cédérom).

## Biographies

Aubin, Georges et Yvan Lamonde. Gustave Papineau. *Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 297 p. (Coll. « Cultures québécoises »).

Dumas, Alexandre. *L'abbé Pierre Gravel, syndicaliste et ultranationaliste*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 309 p.

Prévost, René. *Eugène Prévost le constructeur d'autobus*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 828 p.

Ricard, François. *Album Gabrielle Roy*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 151 p.

Saint-Pierre, Annette. *Jean Riel fils de Louis Riel. Sous une mauvaise étoile*. Sainte-Boisface, Les Éditions du Blé, 2014, 293 p.

## Essais

Carrier, Roch. *Montcalm et Wolfe*. Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2014, 337 p.

Côté, Olivier. *Construire la nation au petit écran. Le Canada, une histoire populaire de CBC/Radio Canada (1995-2002)*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 446 p.

Couvrette, Sébastien. *Le récit de la classe moyenne. La publicité des quotidiens mont-réalais, 1920-1970*. Montréal, Leméac Éditeur, 2014, 254 p.

Delisle, Jean et Judith Woodsworth (dir.). *Les traducteurs dans l'histoire*. Troisième édition. Traduction française coordonnée par Benoît Léger. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 377 p.

Girard, Marie-Pierre. *De petits vautours sans plumes. Les enfants qui travaillent au recyclage des ordures à Lima*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 313 p. (Coll. « Nouvelle collection Nord-Sud »).

Guirguis, Laure. *Égypte révolution et contre-révolution*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 181 p.

Hervé, Caroline et Jacques Kurtness. *Tshinanu, nous autres, et moi qui appartiens aux trois Amériques*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 241 p. (Coll. « Entretiens »).

Landry, Tristan (dir.). *Identités, constructions, négociations, négations*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 232 p.

Mandel, Ruth. *L'angoisse cosmopolite. La citoyenneté et l'appartenance remises en question par les Turcs d'Allemagne*. Traduction

de Benoît Léger. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 414 p.

Rivard, Yvon et Sarah Rocheville (dir.). *Figures de compassion*. Montréal, Leméac Éditeur, 2014, 154 p.

Saillant, Francine. *Le mouvement noir-rout Brésil (2000-2010), Réparations, droits et citoyenneté*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 387 p. (Coll. « Anthropologie prospective »).

Thibault, Mireille. *Lieux hantés. Le mystère élucidé*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 107 p.

Vanthuyne, Karine. *La présence d'un passé de violences. Mémoires et identités autochtones dans le Guatemala de l'après-génocide*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 341 p.

## Histoire

Boyko, John. *Voisins et ennemis. La guerre de Sécession et l'invasion du Canada*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 393 p.

Deschênes, Gaston et Denis Vaugeois (dir.). *Vivre la Conquête à travers plus de 25 parcours individuels*. Tome 2, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, p. 258-569.

Joyal, Serge. *Le mythe de Napoléon au Canada français*. Montréal, DelBusso Éditeur, 2013, 566 p.

Lapointe, Mathieu. *Nettoyer Montréal. Les campagnes de moralité publique 1940-1954*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 395 p.

Lapointe, Gilles (textes) et Vincent Partel (dessins). *Légendes d'un peuple*. Tome 1. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 64 p. (Bande dessinée).

Lauzon, Gilles. *Pointe-Saint-Charles. L'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930*. Québec, Les éditions du

Septentrion, 2014, 244 p.

Magee Labelle, Kathryn. *Le pari de la dispersion. Une histoire des Ouindats au dix-septième siècle*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 289 p.

Porter, Margaret. *Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul. Dans Charlevoix tout se berce*. Texte édité, augmenté et analysé par Lucia Ferretti. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 259 p.

Proulx, Jean-Pierre en collaboration avec Christian Dessureault et Paul Aubin. *La genèse de l'école publique et de la démocratie scolaire du Québec. Les écoles de syndicats 1814-1838*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 503 p. (Coll. « Cultures québécoises »).

Robichaud, Léon, Harold Bérubé, Donald Fyson (dir.). *La gouvernance montréalaise : de la ville-frontière à la métropole*. Montréal, Éditions MultiMondes, 2014, 173 p. (Coll. « Cahiers de l'Institut du patrimoine de l'UQAM »).

Rocher, Marie-Claude, Marc Pelchat, Philippe Chareyre, Didier Poton (dir.). Préface de Philippe Joutard. *Huguenots et protestants francophones au Québec*. Fragments d'histoire. Montréal, Novalis, 2014, 343 p. Savard, Stéphane et Jérôme Boivin (dir.). *De la représentation à la manifestation. Groupes de pression et enjeux politiques au Québec, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Québec, Les éditions du

Septentrion, 2014, 444 p.

Sylvestre, Paul-François. *La voix de Radio-Canada dans le sud de l'Ontario. Les 50 ans de CIBC*. Toronto, Éditions du Gref, 2014, 282 p. (Coll. « Lieux dits » n° 6).

## Littérature

Boivin, Aurélien et David Karel (dir.), avec la collaboration de Brigitte Nadeau. *À la rencontre des régionalismes artistiques et littéraires. Le contexte québécois 1830-1960*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 348 p.

Dufour, Moïsette. *C'était en 1760 et la lune voyait rouge*. Montréal, Les Éditions Hurtubise, 2014, 548 p.

Landry, Pierre. *Contes, légendes et récits de la Côte-du-Sud*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2014, 657 p. (Coll. « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs »).

Lefrançois, Viateur. *Sous les canons de Wolfe escouade 17-59*. Île Bizard, Éditions du Phoenix, 2014, 257 p.

## Régions

Charlebois, Catherine et Paul-André Lin-teau (dir.). *Quartiers disparus. Red Light, Faubourg à m'lasse, Goose village*. Montréal, Les Éditions Cardinal inc., 2014, 311 p.

Faubert, Mario. *Nunavut*. Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2014, 160 p.

Hébert, Yves. *Kamouraska dans le murmure du vent*. Québec, les Éditions Gid, 2014, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 43).

Lemoine, Réjean. *Limoilou un quartier effervescent*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 42).

Tremblay, Normand. *Quingaujoaluk. Médecine et aventures dans le Grand Nord québécois*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 582 p.

## Sources

Ancil, Pierre. *À chacun ses Juifs. 60 éditoriaux pour comprendre la position du Devoir à l'égard des Juifs. 1910-1947*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 441 p.

Warkentin, Germaine. Pierre-Esprit Radisson. *The Collected Writings volume 2. The Part Nelson Relations Miscellaneous Writings and Related Documents*. Montréal/Toronto, McGill-Queen's University Press, 2014, 283 p.

## Yves Beauregard

# LES DÉBUTS DU PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE (2)

Les portraits de religieux et de séminaristes, compte tenu de leur nombre et de leur position sociale, ont connu une grande ampleur au Québec et, cela, dès les tout débuts de la photographie. Ces deux ambrotypes rehaussés de couleurs nous montrent en médaillon deux portraits de groupes : un trio de religieux et un trio d'écoliers, ce dernier provenant du fonds Eugène-Étienne-Taché de la famille Juchereau-Duchesnay.

Parmi les trois religieux tous assis sur une chaise, alignés sur le même plan et qui arborent le rabat – de mise jusqu'en 1875 –, l'on peut identifier, à droite, grâce à son visage et à sa silhouette bien typiques, l'abbé Jean-Baptiste Gagnon (1820-1876), un prêtre qui a laissé sa marque dans les diocèses de Chicoutimi et de Rimouski. On trouve aux Archives de la Côte-du-Sud un ferrotype de l'abbé Gagnon de la même époque qui sera reproduit en médaillon dans une mosaïque de la monographie de Gérard Ouellet intitulée *Histoire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. 1672-1972*. L'abbé fut également portraituré en format carte de visite par Jules-Isaïe Benoît, dit Livernois, vers 1860 (Musée de la civilisation). Rien ne nous permet d'identifier les deux autres prêtres et, par conséquent, d'établir les liens amicaux ou professionnels entre les trois sujets. Il est à noter que selon une convention très à la mode dans les portraits de religieux de l'époque, les deux compagnons de l'abbé Gagnon insèrent leur main, au niveau de la poitrine, dans leur soutane déboutonnée. L'abbé Gagnon, lui, se distingue encore par sa



Artiste inconnu, *Portrait de trois religieux, dont l'abbé Jean-Baptiste Gagnon*, vers 1865; ambrotype avec rehauts de couleurs, 10 x 13 cm (demi-plaque), 12 x 15 cm (boîtier). Achat, 2007. 183. (Photo MNBAQ, Patrick Altman).



Artiste inconnu, *Portrait de trois garçons de la famille Taché*, vers 1860; ambrotype avec rehauts de couleurs, 8 x 10,5 cm (quart de plaque), 9,5 x 12 cm (boîtier). Achat, 2007. 184. (Photo MNBAQ, Patrick Altman). Patrick Altman).

pose, assis légèrement de biais, le bras droit appuyé sur le dossier de la chaise, lui conférant un air qui impose.

Sur le portrait des trois garçons de la famille Taché, l'on distingue deux élèves costumés de l'uniforme réglementaire du Séminaire de Québec, soit la veste (bleu marine) à passepoil ou liséré blanc rehaussée de la large ceinture (verte) nouée à la taille. Rappelons que le MNBAQ conserve un portrait de classe de finissants de cet établissement, un daguerréotype de mai 1852 que nous avons attribué à Léon-Antoine Lemire (voir *Cap-aux-Diamants*, printemps 2008). Dans une composition pyramidale bien étudiée, le photo-

graphe a fait s'asseoir les deux séminaristes de chaque côté d'une table derrière laquelle se tient, debout, le troisième garçon. Ce dernier pose la main sur une pile de livres placée sur la table recouverte d'une nappe fleurie. Le séminariste de gauche présente une feuille de papier alors que celui de droite tient un livre. Sauf une femme avec son bébé, le MNBAQ ne conserve dans ce procédé que des portraits individuels d'où le caractère exceptionnel de ces deux ambrotypes.

**Mario Béland, msr**  
**Historien de l'art**

## Renée Martel

### Le temps des hommages et des rétrospectives

Au moment où paraît une nouvelle biographie de Renée Martel (*Le roman de Renée Martel* par Danielle Laurin, aux Éditions Québec Amérique) et qu'un timbre-poste lui est consacré, nous découvrons un coffret quintuple regroupant cinq albums déjà parus. Comme la carrière de cette chanteuse couvre plus d'un demi-siècle, les compilateurs avaient l'embarras du choix.

Le coffret CD *5 albums incontournables* propose une étonnante variété de styles car au fil des ans, Renée Martel a toujours oscillé entre la chanson populaire et le country. Les cinq 33 tours repris en CD dans ce coffret sont : un album de duos avec René Simard sous le titre *Souvenirs de vacances* (1978), un disque contenant quinze interprétations en anglais intitulé *Renée Martel chante Connie Francis et Brenda Lee* (1980), un disque country (*Un coin du ciel*, 1981), son disque du retour (*Authentique*, 1992), et une compilation d'anciens succès dans de nouvelles versions (*Les grandes chansons*, 1993). Cependant, le dernier disque regroupant les grands succès (*Les grandes chansons*) risque de poser problème, car il s'agit de réenregistrements et non des versions originelles de titres intemporels comme « Liverpool » (1967) remontant à l'époque de la quintessence de Renée Martel. Ceux qui avaient aimé les premières versions avec les sonorités typiques des années 1960 pourraient être déçus en redécouvrant ces nouveaux enregistrements qui datent de 1993. En comparant les versions enregistrées à la fin des années 1960 et celles reprises par la même chanteuse en 1993, on reconnaît une voix différente mais toujours magnifique; mais on constate du même souffle une atmosphère et une texture différentes dans les instrumentations. Comme on le sait, une chanson ne se réduit pas uniquement à des paroles et une musique; le rôle des musiciens et les arrangements comptent aussi pour beaucoup. Il reste cependant difficile d'endosser le titre d'« incontournable » de ce coffret inégal qui ne contient même pas de livret. La plupart des premiers succès de Renée Martel étaient des traductions de chansons américaines ou des adaptations de chansons françaises. Mais elle savait toujours les réinventer et les améliorer. Il suffit de



comparer la version d'origine de « Trains, Boats and Planes » de Dionne Warwick et celle adaptée en français par Claude François sous le titre « Quand un bateau passe » (1968) pour comprendre à quel point la version mélodieuse et nostalgique de Renée Martel leur était de loin supérieure. Indéniablement, les années 1960 ont été l'âge d'or de Renée Martel; c'est à ce moment qu'elle est devenue pour toujours une icône de la chanson québécoise, au même titre que Françoise Hardy, Marie Laforest, Petula Clark ou Dusty Springfield dans leurs pays respectifs. Il ne manquait à Renée Martel que le rayonnement international. Son changement de style vers le country au début des années 1970 lui assura un auditoire fidèle, mais peut-être plus restreint.

D'autres compilations des premiers enregistrements de Renée Martel existent sur CD, toutes sur étiquette Mérite (*Renée Martel Volume 1*, Disques Mérite : 22-2421).

« 5 albums incontournables », coffret Renée Martel 5 CD. Productions Martin Leclerc et Sélect, 2014. PMLCD8849

<http://productionsmartinleclerc.com/disques>

**Site officiel de Renée Martel**

[www.reneemartel.ca](http://www.reneemartel.ca)

#### Pour une écoute comparative sur YouTube :

« Trains, Boats and Planes » interprétée par Dionne Warwick  
<https://www.youtube.com/watch?v=nuBumHuouug>

« Trains, Boats and Planes », interprétée par Billy J. Kramer  
<https://www.youtube.com/watch?v=5XKZQrTtocU>

« Quand un bateau passe », adaptée en français par Claude François  
<https://www.youtube.com/watch?v=MRcqdl7pH18>

Renée Martel, « Quand un bateau passe » (réenregistrement de 1993)  
<https://www.youtube.com/watch?v=Mqz01nbjsll>

Renée Martel, « Viens changer ma vie »  
<https://www.youtube.com/watch?v=MRDb21dl73g>

Renée Martel, « Liverpool » (1967)  
[https://www.youtube.com/watch?v=9c7KHZuW\\_wA](https://www.youtube.com/watch?v=9c7KHZuW_wA)

Renée Martel, « Je vais à Londres » (1968)  
<https://www.youtube.com/watch?v=UNQZsOIKMQ>

Pour réécouter les enregistrements d'origine des premiers succès de Renée Martel, il faut trouver les rééditions sur étiquette Mérite :  
<http://www.postedecoute.ca/catalogue/album/renee-martel-liverpool-1>  
 Disques Mérite, Montréal  
<http://www.disquesmerite.com/>

**Yves Laberge**

## Prix Gérard-Morisset à l'historien Jacques Mathieu

L'historien Jacques Mathieu est le lauréat pour 2014 du prestigieux prix Gérard-Morisset des Prix du Québec. Professeur émérite de l'Université Laval, cet infatigable chercheur, qui a dirigé le Centre d'études sur les lettres, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CÉLAT), s'est distingué par la qualité de son enseignement, le caractère novateur de ses publications et son intérêt pour la pluridisciplinarité. Spécialiste de l'histoire de la Nouvelle-France, il a ensuite élargi ses préoccupations à d'autres champs de recherche, comme les lieux de mémoire, l'histoire environnementale, la mémoire collective.

Parmi ses réalisations, il faut souligner sa contribution à l'exposition phare du Musée

de la civilisation intitulée *Mémoires*. Au moment où il dirigeait le CÉLAT, Jacques Mathieu s'est vu confier la délicate responsabilité de la recherche visant à définir les paramètres de l'exposition inaugurale du musée québécois, qui a ouvert ses portes en 1988. Fruit d'une vaste collaboration entre les milieux de la recherche, cette exposition remarquable, qui a été présentée durant quinze ans, a été vue par quelque huit millions de visiteurs.

Jacques Mathieu a reçu de nombreux prix au cours de sa brillante carrière, qui a débuté en 1966 aux Archives nationales du Québec pour se poursuivre ensuite à l'Université Laval, à compter de 1970. Après avoir consacré 40 ans de sa vie à la formation d'étudiants et à l'avancement des connaissances, l'historien



reste très actif. Il se passionne actuellement pour l'apothicaire Louis Hébert et sa famille, dont on soulignera, en 2017, le 400<sup>e</sup> anniversaire de l'installation à Québec.

## Prix Georges-Émile-Lapalme à l'éditeur Denis Vaugeois

Le prix Georges-Émile-Lapalme est la plus haute distinction accordée à une personnalité québécoise ayant contribué de façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec. Cet honneur échoit cette année à l'historien, éditeur et homme politique Denis Vaugeois, pour une vie consacrée au livre. Lecteur insatiable dans sa jeunesse, Denis Vaugeois fait partie de l'équipe qui lance, dans les années 1960, *Le Boréal Express*, journal à saveur historique qui aborde aussi des sujets contemporains. La publication connaît un vif succès et une maison d'édition est créée dans sa foulée. C'est Denis Vaugeois qui en est le directeur. Après un passage en politique, marqué par sa nomination comme ministre des Affaires culturelles, en 1978, il revient à ses premières amours en fondant les éditions du Septentrion. Au ministère des Affaires culturelles, son nom reste attaché au plan de développement des bibliothèques publiques – qui fait passer leur nombre de 129, en 1979, à 849, en 1985 –, à la « loi du livre » et à l'organisation de la Société québécoise de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Denis Vaugeois a été associé à la publication d'au-delà d'un millier de livres au Boréal Express, au Septentrion – plus de 700 titres à ce jour –, mais également au Centre éducatif



et culturel, de 1985 à 1987, et aux Presses de l'Université Laval, dont il a dirigé la réorganisation de 1996 à 1998. En tant qu'historien, il a signé également de nombreux ouvrages, qui témoignent à la fois d'une grande érudition et d'une préoccupation pour la vulgarisation toujours appuyée sur une recherche rigoureuse.

« Recevoir le prix Georges-Émile-Lapalme m'émeut au plus haut point, confie-t-il. Les mémoires de cet exceptionnel homme politique m'ont grandement inspiré. Leur lecture est un pur délice en même temps qu'un coup de fouet pour affirmer le rôle unique de la culture dans le développement d'une société, surtout si son devenir est une lutte quotidienne. »

## Plans de conservation des sites patrimoniaux

La ministre de la Culture et des Communications et ministre responsable de la Protection et de la Promotion de la langue française, Hélène David, a annoncé le 15 décembre dernier qu'elle confiait au Conseil du patrimoine culturel du Québec le mandat de tenir une consultation publique sur le projet de plan de conservation du site patrimonial de l'Île-d'Orléans.

« Cet exercice de consultation est de la plus grande importance, puisqu'il concerne l'avenir d'un site constituant le berceau de notre histoire et de notre mémoire collective. Comme société soucieuse de son héritage, nous avons le devoir de mener une démarche marquée par l'ouverture, la transparence et la participation citoyenne. Je suis convaincue qu'au terme de ces échanges, nous obtiendrons un plan axé sur l'essentiel : transmettre aux générations futures un patrimoine exceptionnel, qui reflète la richesse de l'identité québécoise », a fait savoir M<sup>me</sup> David.

Jusqu'à maintenant, le Conseil du patrimoine culturel a tenu des consultations publiques sur les sites patrimoniaux de Sillery, Trois-Rivières, Charlesbourg et Beauport. Les sites patrimoniaux sont les anciens arrondissements historiques, dont les plus anciens ont été décrétés il y a maintenant un demi-siècle.

**Jacques Saint-Pierre**

# LA GUERRE DE 1812 EN 1815

## LA GUERRE MALGRÉ LA PAIX !

**L**e 24 décembre 1814, le traité de Gand est signé dans la ville du même nom aujourd'hui en Belgique, entre des représentants des États-Unis et du Royaume-Uni. Ce traité vise à mettre fin à la guerre de 1812. Cependant, même si la paix est conclue à ce moment, la guerre n'est officiellement terminée qu'après la ratification du traité par les deux parties et sa publication. D'abord entériné par les Anglais, le traité est approuvé par le Sénat américain le 16 février. Le président américain James Madison le ratifie le 17 et la publication survient finalement le 18 février 1815. Ce délai de près de deux mois pour l'échange des ratifications s'explique par la lenteur de la navigation entre Londres et Washington.

Entre-temps, les combats se poursuivent. Le 8 janvier 1815, le siège de La Nouvelle Orléans par les soldats britanniques aboutit. La nouvelle de la paix ne semble pas être connue des belligérants. Les troupes dirigées par Andrew Jackson remportent ce jour-là une victoire convaincante : les Britanniques dénombrent 2 042 victimes contre 71 du côté américain. Le territoire de la Louisiane, récemment acquis de la France, restera propriété des États-Unis. Le lendemain, le fort St Philip, toujours en Louisiane, est pris d'assaut. Même résultat : l'armée anglaise est contrainte à la retraite le 19 janvier suivant.

Au même moment, une bataille a lieu à Point Peter en Géorgie. L'endroit est fortifié dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1808, la défense du fort est améliorée pour soutenir l'application de l'*Embargo Act* et l'interdiction du commerce international des esclaves. Le 10 janvier 1815, des troupes anglaises composées de plus de 1 500 hommes accostent sur l'île de Cumberland afin d'assiéger le fort. Le 13 janvier, un peu plus de 600 Anglais ont raison des



Peace. Aquarelle et encre de John Rubens Smith (vers 1814-1815). Source : imprimés et photographies, bibliothèque du Congrès.  
URL : <http://www.loc.gov/pictures/item/95509666/a>

116 soldats américains. Ils s'emparent de Point Peter et pillent la ville avoisinante de St Mary. C'est une des dernières fois que des troupes étrangères occupent une portion du territoire américain. Les derniers combats terrestres de la guerre de 1812 surviennent lors de la capture du fort Bowyer en Alabama, le 12 février 1815. L'armée du général britannique John Lambert réussit alors à s'emparer de ce fort qui contrôle l'accès à la ville de Mobile. Deux jours après cette victoire anglaise, le *HMS Brazen* arrive dans les eaux environnantes avec la nouvelle de la signature du traité de Gand. Mobile redeviendra ensuite une ville américaine... Le délai pour mettre fin aux hostilités est encore plus long en mer. Le 20 février 1815, deux jours après la publication du traité, la frégate *USS Constitution* du capitaine Charles Stewart s'empare des navires de guerre britanniques *Cyane* et *Levant* au large des côtes africaines. Un mois plus tard, le 23 mars, un dur combat na-

val se déroule aux abords de l'île Tristan da Cunha dans l'Atlantique Sud. Le *HMS Penguin* doit se rendre face au *USS Hornet* commandé par James Biddle. L'équipage des deux voiliers ignore toujours que la paix a été conclue à Gand! Même en Angleterre, les nouvelles du rétablissement des bonnes relations avec les États-Unis tardent à se répandre. Le 6 avril 1815, une émeute est déclenchée à la prison de Dartmoor dans le duché de Cornwall par des prisonniers de guerre américains. Ils contestent leurs conditions de détention alors que la paix est signée. Le soulèvement est réprimé dans le sang. L'affaire est ensuite examinée par une commission anglo-américaine qui exonère le directeur de la prison et s'avère incapable d'identifier les coupables du massacre.

La guerre de 1812 va finalement se terminer par un dernier combat naval. Le 30 juin 1815, le *USS Peacock* navigue dans le détroit de la Sonde en Indonésie. Il engage le combat avec le *Nautilus*, un brick armé de la Compagnie britannique des Indes orientales. Même si le capitaine du *Nautilus* informe son adversaire que la paix a été signée à Gand, le commandant Lewis Warrington croit qu'il s'agit là d'une ruse de guerre pour permettre à son opposant de mener son plus petit bateau en terrain neutre. Le *Peacock* endommage lourdement le *Nautilus* et provoque le décès de plusieurs de ses marins. Le lendemain, les autorités javanaises fournissent aux Américains les preuves de la signature du traité de Gand. Lors d'une enquête sur l'incident qui se tient l'année suivante à Boston, Warrington est libéré de tout blâme en soutenant que seulement quelques lascars furent blessés lors de l'affrontement.

**François Drouin**

## POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

**Jusqu'au 26 avril 2015.**

*Les Grecs - D'Agamemnon à Alexandre le Grand*

Cette exposition sur la Grèce antique, la plus vaste et la plus complète jamais présentée en Amérique du Nord, regroupera plus de 500 artefacts provenant de 22 musées grecs. Nombre de ces objets n'ont jamais été exposés hors de Grèce.

**À partir du 18 février 2015.**

*Neige*

**À partir du 29 mai 2015.**

*Les Aztèques, peuple du Soleil*

## CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTO- RIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

**Jusqu'au 20 novembre 2015.**

*Le régiment de Carignan-Salières : racines de nombreux Québécois*

En 1665, les quelque 1 000 officiers et soldats de ce régiment débarquent pour défendre la colonie contre les attaques iroquoises et, éventuellement, la peupler. En 1668, au licenciement du régiment, 325 soldats décident de demeurer au pays pour s'y établir. De ce nombre, 238 ont pris épouse au Canada, en majorité des Filles du Roy. Ainsi, un très grand nombre de Québécois ont pour ancêtres ces valeureux militaires devenus colons. En plus des membres de ce régiment, quatre compagnies arrivent la même année avec le sieur de Tracy. Une cinquantaine de soldats de ces troupes s'implanteront aussi ici.

## LIEU HISTORIQUE NATIONEL MAISON WILFRID-LAURIER

(16, rue Laurier Ouest, Victoriaville)

**Exposition permanente.**

*Laurier et son temps*

## MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Jusqu'au 13 avril 2015.**

*L'amour sous toutes ses coutures*

**Jusqu'au 19 avril 2015.**

*Jouets*

**Du 10 avril au 16 août 2015.**

*Feux de camp : le baroque dit « Queer »*

## MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

**Du 18 septembre 2014  
au 2 août 2015.**

*Les guitares Godin de l'arbre à la scène*

## CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

**Jusqu'en octobre 2015.**

*Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960*

**18 septembre 2014**

**au 4 septembre 2016.**

*Dans l'Griff*

## MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

**Jusqu'au 6 avril 2015.**

*Le Titanic canadien - L'Empress of Ireland*

**Jusqu'au 4 janvier 2016.**

*1867 - Rébellion et Confédération*

**Jusqu'au 5 juillet 2015.**

*Les 50 ans de l'Unifolié*

## EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

**Exposition permanente.**

*Vivre l'aventure ferroviaire au Canada*

**Exposition temporaire.**

*La brochure au service du tourisme*

## MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

**Expositions temporaires.**

*Partir pour la famille, croyances et réalités*

*Tableau de vie, plus qu'un portrait*

*Léon Trépanier, journaliste-villégiateur*

## MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

**Jusqu'au 16 août 2015.**

*La colonie retrouvée*

*Exposition de référence.*

*Révélation. L'art pour comprendre le monde*

## MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

**Du 19 février 2015 au 14 juin 2015.**

*Bryan Adams s'expose*

**Du 19 février 2015 au 10 mai 2015.**  
*1950*

*Le Québec de la photojournaliste américaine Lida Moser*

*Incarnations. Photographies de la collection du MNBAQ de 1990 à aujourd'hui*

## MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

**Jusqu'au 23 août 2015.**

*Image X Image. Le cinéma d'animation à l'ONF*

## MUSÉE DE CHARLEVOIX

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

**Exposition permanente.**

*Charlevoix raconté - fabuleux familial*

**Jusqu'au 5 avril 2015.**

*Gabrielle Roy - Des amitiés dans Charlevoix*

**Du 26 mars au 26 juin 2015.**

*Visu'Elles*

**Du 11 mai 2015 au 27 mars 2016**

*Nos trésors. Vos histoires*

## MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

**Jusqu'au 5 avril 2015.**

*Être ou ne poète*

*L'univers poétique et artistique de Gérard Godin.*

**Jusqu'au 19 avril 2015.**

*Histoires de pêche : dans les filets de Benoît Desjardins*

**Jusqu'au 4 octobre 2015.**

*Le temps file, les chapeaux défilent*

**Jusqu'au 17 janvier 2016.**

*Dans mon temps... les jouets*

**Du 19 mai au 28 décembre 2015.**

*La terre et ses maîtres céramistes*

**Du 16 juin 2015 au 16 décembre 2016.**

*En chair et en muscles : le phénomène des hommes forts québécois*

## MUSÉE MARIUS BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

**Jusqu'au 12 avril 2015.**

*Coloré de nature*

## MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

(12, rue Donnacona, Québec)

**Exposition permanente.**

*L'Académie des demoiselles*

**Exposition temporaire.**

*Le grand art de la broderie. Marie Lemaire des Anges et son atelier*

## MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

**Exposition permanente.**

*Gaspésie... Le grand voyage!*

**Jusqu'au 25 avril 2015.**

*Un hamac dans les voiles - La mer de Félix Leclerc*

## MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Jusqu'au 31 mai 2015.**

*Merveilles et mirages de l'orientalisme Benjamin-Constant en son temps*

**Du 18 février au 24 mai 2015.**

*Benoit Aquin : Mégantic photographié*

**Du 8 avril au 9 août 2015.**

*Marion Wagschal : peintures*

**Du 31 mai au 18 octobre 2015.**

*Rodin : métamorphoses*

## GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

(2500, boul. de l'Université, Sherbrooke)

**Jusqu'au 4 avril 2015.**

*Éric Godin*

**Du 16 avril au 16 mai 2015.**

*Les finissantes et les finissants du certificat en arts visuels*

## MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

**Jusqu'au 31 décembre 2017.**

*Le salon d'honneur de la Légion royale canadienne*

**Jusqu'en février 2017.**

*Des Canadiens ordinaires à des époques extraordinaires*

**Jusqu'au 25 avril 2015.**

*Se battre en Flandre - Gaz. Boue. Mémoire.*

**Yves Beauregard**



# Complétez votre collection

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

## CAP-AUX-DIAMANTS

### JE DÉSIRE OBTENIR LES NUMÉROS SUIVANTS (COCHER SVP ☐)

- |                                                                 |                                                                   |                                                                         |
|-----------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> 18 En avant la musique!                | <input type="checkbox"/> 63 L'univers fascinant du livre          | <input type="checkbox"/> 97 Place au cirque!                            |
| <input type="checkbox"/> 23 Les communications                  | <input type="checkbox"/> 64 Plaisirs d'hiver                      | <input type="checkbox"/> 98 Bonne fête Trois-Rivières (1634-2009)       |
| <input type="checkbox"/> 24 Mon pays c'est l'hiver              | <input type="checkbox"/> 67 Magie de la musique traditionnelle    | <input type="checkbox"/> 100 Le passé mis en lumière                    |
| <input type="checkbox"/> 25 Des trésors de musées               | <input type="checkbox"/> 70 Les soins du corps                    | <input type="checkbox"/> 101 Deux siècles de journaux et de revues      |
| <input type="checkbox"/> 26 La religion au Québec               | <input type="checkbox"/> 77 Les Acadiens                          | <input type="checkbox"/> 102 Des villes et des maires                   |
| <input type="checkbox"/> 27 350 fois Montréal                   | <input type="checkbox"/> 78 Le pain, une longue histoire!         | <input type="checkbox"/> 104 Mode, mœurs, mémoire...                    |
| <input type="checkbox"/> 28 À votre santé! (Les boissons)       | <input type="checkbox"/> 79 Les Noirs au Québec                   | <input type="checkbox"/> 108 Nord et nordicité                          |
| <input type="checkbox"/> 29 Les grands anniversaires de 1992    | <input type="checkbox"/> 80 Le jour de l'An                       | <input type="checkbox"/> 109 L'héritage germanique                      |
| <input type="checkbox"/> 30 Un parlement se raconte             | <input type="checkbox"/> 81 La famille Bonaparte et le Québec     | <input type="checkbox"/> 110 Les arts en Nouvelle-France                |
| <input type="checkbox"/> 31 Je me souviens... (Les archives)    | <input type="checkbox"/> 82 Quand la nature se fâche              | <input type="checkbox"/> 111 Les 100 ans du ministère des Transports    |
| <input type="checkbox"/> 32 Regards sur l'enfance               | <input type="checkbox"/> 83 Scandales (politiques)                | <input type="checkbox"/> 112 Sous la plume de jeunes historiens         |
| <input type="checkbox"/> 35 Que le spectacle commence!          | <input type="checkbox"/> 84 Les années 1950                       | <input type="checkbox"/> 113 Aspects inédit du sport au Québec          |
| <input type="checkbox"/> 36 Incursions dans le quotidien        | <input type="checkbox"/> 86 Des forêts et des hommes              | <input type="checkbox"/> 114 1663 : Le début d'un temps nouveau         |
| <input type="checkbox"/> 37 Des lieux chargés d'histoire        | <input type="checkbox"/> 87 Les Québécois et l'aviation           | <input type="checkbox"/> 115 Le traité de Paris de 1763                 |
| <input type="checkbox"/> 38 100 ans de cinéma                   | <input type="checkbox"/> 89 Les années 1960                       | <input type="checkbox"/> 116 L'histoire vivante : le passé au présent   |
| <input type="checkbox"/> 39 La famille dans tous ses états      | <input type="checkbox"/> 90 Aventuriers et aventurières           | <input type="checkbox"/> 117 1914 : Une année mémorable                 |
| <input type="checkbox"/> 40 Les grands magasins                 | <input type="checkbox"/> 91 Tant d'histoires à raconter           | <input type="checkbox"/> 118 La vie religieuse en Nouvelle-France       |
| <input type="checkbox"/> 41 Dix rendez-vous avec notre histoire | <input type="checkbox"/> 93 Histoire et lieux de mémoire          | <input type="checkbox"/> 119 La conférence de Québec de 1864 revisitée  |
| <input type="checkbox"/> 42 Présence du Moyen Âge au Québec     | <input type="checkbox"/> 94 Quatre cents ans d'histoire politique | <input type="checkbox"/> 120 Imprimeurs et éditeurs au Québec : 250 ans |
| <input type="checkbox"/> 43 Guerres et paix                     | <input type="checkbox"/> 95 Une histoire au féminin               |                                                                         |
| <input type="checkbox"/> 49 La sexualité                        | <input type="checkbox"/> 96 Le français au Québec                 |                                                                         |

#### ☐ Envoyez-moi les numéros cochés

Prix des numéros à l'unité : 8,50 \$. Hors série : 11,50 \$.

Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

#### PROFITEZ DE L'OFFRE DE 50% DE RABAIS

#### ☐ Envoyez-moi tous les numéros disponibles (64 exemplaires) pour seulement 295 \$

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

- ☐ Hors série L'Institut canadien  
☐ Hors série François de Laval  
☐ Hors série Ville de Québec (2005)

**Pour commander :  
(418) 656-5040**

### OFFRE D'ABONNEMENT

#### ABONNEMENT :

**1 an** : 35\$ | **2 ans** : 60\$ (taxes incluses)

**Institution** : **1 an** : 45\$ | **2 ans** : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

- ☐ Je m'abonne pour 1 an ☐ / 2 ans ☐  
☐ J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an ☐ / 2 ans ☐

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone (      ) \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

#### MODE DE PAIEMENT :

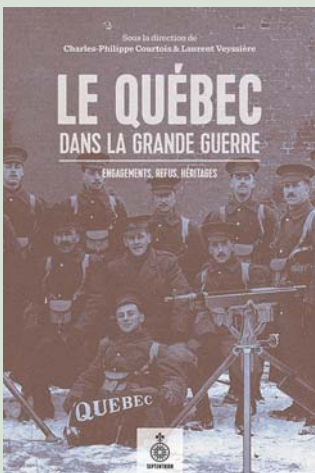
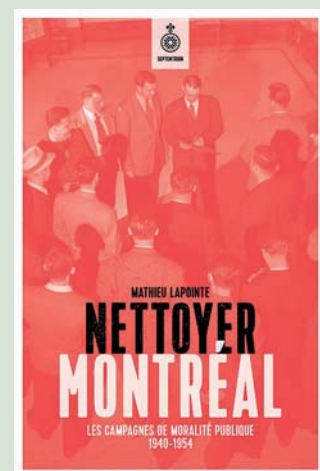
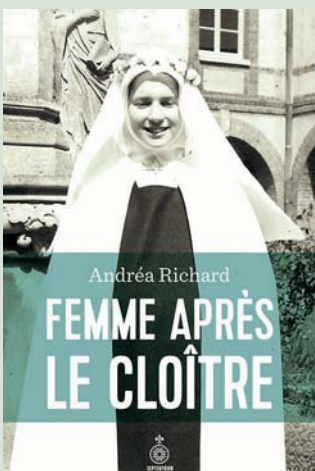
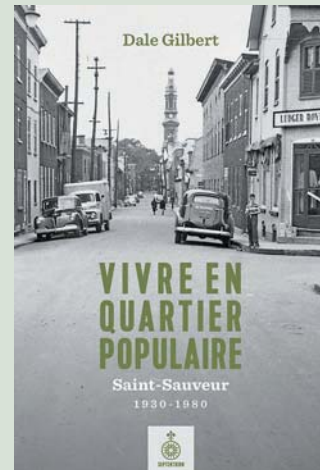
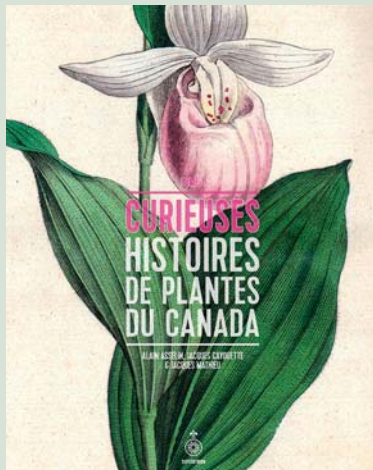
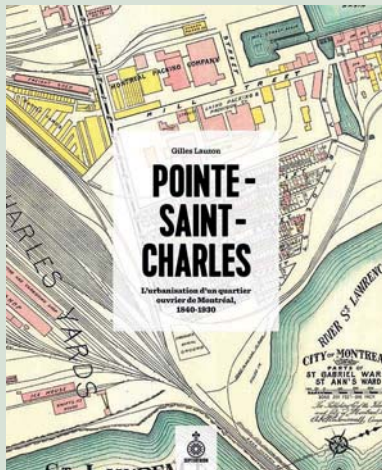
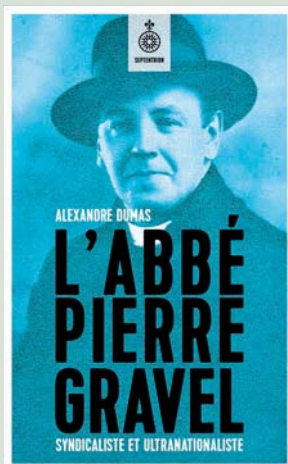
- ☐ chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

N° de carte

\_\_\_\_\_

Exp. \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_



**TOUJOURS LA RÉFÉRENCE  
EN HISTOIRE AU QUÉBEC**

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

